

Les compagnons d'éternité

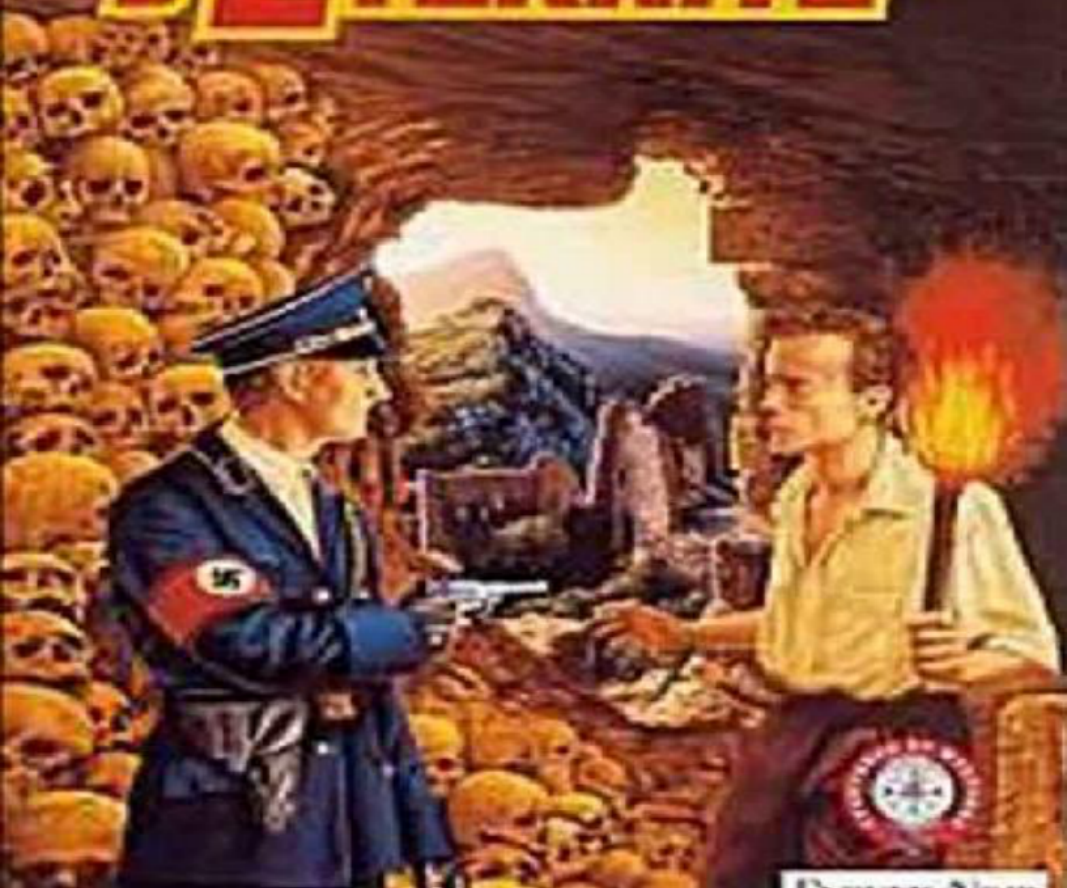
Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LES COMPAGNONS D'ÉTERNITÉ



G.-J. ARNAUD

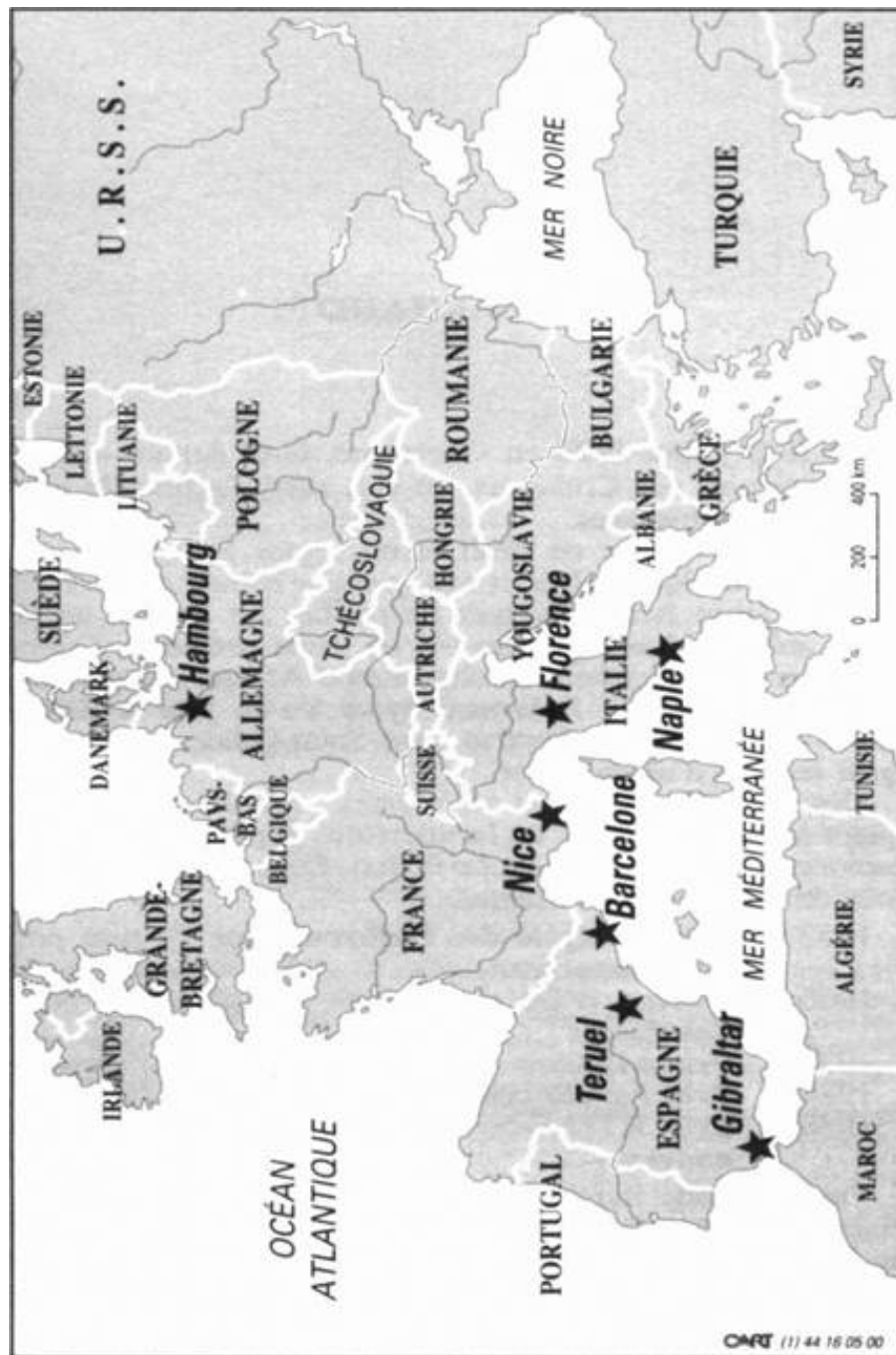
LES COMPAGNONS D'ÉTERNITÉ

UGO CARDONE – 1

Fleuve Noir

C 1995, Éditions neuve Noir

ISBN 2-265-05370-8



CHAPITRE PREMIER

Ugo Cardone n'avait pas fait escale à Hambourg depuis 1931, mais en cinq ans l'atmosphère de la ville avait radicalement changé. Le plus hallucinant étaient ces multitudes de croix gammées que le regard découvrait jusque dans les endroits les plus insolites. De grandes banderoles, des drapeaux foisonnaient mais les vitrines, les glaces des bars, les pare-brise des voitures s'ornaient de svastikas de toutes les dimensions. Il vit même des triporteurs en arborer et aussi un attelage, chevaux et charrette transportant de la bière en tonneaux.

Les passants le regardaient lourdement, souvent avec suspicion, lui trouvant un air peu conformiste avec son gros caban noir et surtout sa casquette de l'armée coloniale anglaise au rabat de feutre descendant sur la nuque.

Une troupe de la Hitler Jugend le croisa, marchant au pas en scandant une chanson rocailleuse de façon agressive. Ces garçons de moins de dix-huit ans regardaient fixement devant eux, mais leur chef toisa le marin avec une moue méprisante.

Son teint d'italien du Sud, son allure nonchalante choquaient apparemment cette population modelée par la propagande nazie et, malgré son insolence coutumière, il ne se sentait plus aussi à l'aise qu'autrefois dans ce grand port.

L'immeuble où il se rendait faisait l'angle d'une impasse étroite et sombre. La façade jusqu'à hauteur du premier étage était souillée d'inscriptions injurieuses pour les Juifs, de croix gammées peintes au goudron. Les passants s'écartaient vivement de ce trottoir comme s'il était maudit. Ugo pénétra dans un couloir humide aux murs recouverts de graffitis antisémites. Impossible de trouver le moindre renseignement, les boîtes aux lettres ayant toutes été fracassées.

En vain il frappa aux portes du rez-de-chaussée, pénétra dans une cour encombrée par des meubles brisés, des objets usuels cassés. Il comprit que les nazis avaient vidé les appartements en étage balançant par les fenêtres tout le mobilier, les ustensiles de cuisine, les bibelots. Il découvrit un passage qui le conduisit jusqu'à un appentis en bois accolé à un mur, et comme il s'en approchait, la porte s'ouvrit en raclant sur le sol et une jeune fille vêtue de noir apparut.

— Je cherche Myriam Hermann.

Elle inclina la tête et s'effaça pour qu'il puisse entrer dans l'espèce de baraquement, plongé dans une demi-obscurité.

— Votre passeport s'il vous plaît, dit la jeune fille d'une voix douce mais ferme.

Surpris, il fouilla ses poches et le lui présenta. Elle s'approcha de l'étroite fenêtre pour l'examiner. Assez longuement avant de le lui rendre avec un sourire chaleureux.

— Je dois me méfier, fit-elle. Ils auraient pu m'envoyer un provocateur. Voulez-vous boire quelque chose, du café ? J'ai aussi un peu de bière.

Ils s'assirent de chaque côté d'une table bancale.

Lorsqu'il remarqua ses mains rouges et crevassées, elle les retira pour les cacher sur ses genoux.

— J'ai trouvé un emploi dans un restaurant, à la plonge. D'anciens amis qui prennent un risque considérable en me donnant du travail. Des aryens bien sûr. Ils me cachent dans le sous-sol en espérant que personne ne m'y découvrira.

— Comment connaissiez-vous mon affréteur américain Cliver ?

— Il y a tout un réseau qui s'efforce d'orienter les Juifs qui cherchent à quitter l'Allemagne. Cliver nous a beaucoup aidés et quand je suis allée le trouver, il m'a dit que le *Vesuvio*, votre cargo, était disponible dans le meilleur délai.

— Combien de personnes ?

— Trente et une.

— Des enfants ?

— Huit entre six mois et douze ans.

— Cliver vous a donné le tarif ?

— Dix mille dollars. Je peux vous en verser cinq mille quand mes amis seront hors des eaux territoriales allemandes. Le reste à l'arrivée en Palestine.

— Vous savez que le voyage ne sera pas direct ? J'ai du fret à

prendre en Belgique pour Barcelone.

— Je suis prévenue.

— Pas question d'entrer dans les eaux territoriales anglaises en Palestine. Le transbordement ne me concerne pas.

Il vida son verre de bière et se leva :

— Conditions d'embarquement ?

— Avec le charbon en fin d'après-midi. La plupart de mes amis n'ont pu avoir de visas de sortie.

— Ce n'était pas prévu, murmura Ugo. J'attendais des ennuis avec les Anglais de Palestine, pas avec les Allemands.

— C'est que vous ignorez tout de la situation actuelle dans ce pays, fit-elle avec une véhémence qui tranchait sur son apparente douceur. Ugo comprit que sous des dehors charmants cette fille enrobait une volonté de fer.

— Ils seront déguisés en charbonniers ?

— En quelque sorte, oui.

— Mais les jeunes enfants ?

— Dans les sacs. Cliver a choisi pour vous un fournisseur qui utilise encore des méthodes anciennes de livraison. Pas pour longtemps, hélas pour nous.

— Serez-vous du voyage ?

— J'assume mes responsabilités jusqu'au bout, capitaine Cardone.

— Mon prénom est Ugo. Vous m'êtes hostile n'est-ce pas ? Vous me considérez comme un mercenaire, un profiteur qui abuse de la situation dramatique faite aux Juifs de ce pays ? Mais peu m'importe. D'autres capitaines auraient refusé pour le double d'argent. Moi, j'accepte et cela doit vous suffire.

Il porta deux doigts à son étrange casquette et se dirigea vers la porte.

— Capitaine Cardone ?

Il sortit dans la cour comme s'il n'avait pas entendu.

— Ugo Cardone ?

Cette fois il s'arrêta sans se retourner.

— Cliver m'a dit que vous étiez un homme de confiance et qu'une fois un accord conclu vous vous y teniez, quels que soient les dangers. Ne voulez-vous pas me serrer la main pour sceller notre pacte ?

Il pivota, la regarda du coin de l'œil, sourit et secoua cette petite main que les gerçures ne parvenaient pas à enlaidir.

Dans le couloir, un homme portant un brassard à croix gammée était en train de peindre une injure.

— Vous permettez ? lui dit poliment Ugo.

— Ça fait du bien de partager le plaisir d'emmerder ces cochons de Juifs.

Il lui passa son pinceau, le seau de goudron. Cardone remua la masse noire avec un air concentré, puis d'un coup appliqua le gros pinceau dégoulinant sur le visage épais de l'inconnu.

Tranquillement, il s'éloigna en le laissant hurler, le visage empâté de brai, ses cris provoquant chaque fois des bulles de goudron sur ses lèvres.

CHAPITRE II

Hassanian, le coq du bord, faisait la tête depuis que le capitaine leur avait fait part, au bosco et à lui, de ce qu'il préméditait. Comment ? On allait embarquer des Juifs à bord du cargo ? Il lui faudrait les nourrir, les bichonner, préparer les biberons des enfants ? Un Turc ne pouvait accepter ces ennemis héréditaires dans cet espace clos qu'était un navire. Il n'était pas un très bon musulman, se laissait aller à boire de l'alcool et à manger du porc, mais tout de même. Cardone le laissait ruminer dans son coin, sachant qu'au bout du compte, Hassanian se montrerait accueillant et dévoué.

Le bosco Milfried, écossais d'origine, gardait tout son sang-froid mais craignait que les nazis ne se doutent de la réalité de la cargaison.

— Nous avons embarqué ces machines-outils à destination de la Grèce et nous aurions dû quitter Hambourg depuis hier. Notre lenteur à lever l'ancre risque d'apparaître suspecte.

— Nous attendions le charbon pour nos chaudières.

Dans l'après-midi, le premier camion de combustible manœuvra sur les quais et les dockers commencèrent à transporter les sacs jusque dans la soute.

Certains n'étaient autres que des fugitifs déguisés. Plusieurs enfants en bas âge furent extirpés des sacs noirs de charbon, entraînés par un Hassanian grommelant jusqu'à la salle de bains.

Depuis la dunette, Milfried surveillait attentivement les quais, certain que des hommes de la Gestapo contrôlaient toutes les activités de la zone portuaire.

Un second camion de charbon arriva et d'autres fugitifs disparurent dans les profondeurs du cargo. Myriam Hermann se trouvait à bord depuis le début, rassurant et consolant les nouveaux venus. Tous paraissaient accablés par une très grande angoisse. Les paroles réconfortantes n'y faisaient rien et Ugo leur donnait raison. Tant qu'ils seraient dans les eaux territoriales de l'Allemagne nazie, il était inutile de se réjouir.

Conscients du climat lourd qui s'installait à bord, les hommes

d'équipage enrôlés pour la plupart en Amérique du Sud et ne comprenant pas l'allemand, se laissaient gagner par l'appréhension. Ils avaient bourlingué sur toutes les mers du monde, participé à des trafics souvent méprisables, mais la détresse de ces gens-là et leur inquiétude les troublaient, les rendaient silencieux, méfiants.

Hassanian cessa de boudier et entonna sa ritournelle favorite, une chanson française, *Marinella*. C'était un admirateur de Tino Rossi, le chanteur corse, et il en possédait tous les disques. Dans sa cabine, il les passait inlassablement sur son phonographe à remontoir mécanique.

Le coq, attendri par les enfants et les mères, les installa confortablement dans la buanderie du bord derrière des ballots de linges de rechange.

Myriam Hermann rejoignit Cardone dans la dunette où, en compagnie de Milfried, il essayait de découvrir à travers les brumes de la nuit et les halos des projecteurs d'éventuelles silhouettes suspectes.

— Capitaine, je dois maintenant descendre à terre. J'ai une affaire importante à régler avant l'appareillage de votre cargo.

Ugo lui désigna une cafetière qui attendait à côté :

— Une tasse ?

— Non, je suis très pressée et...

— Nul ne peut plus quitter le bord. Nous attendons la visite de la douane et de la police portuaire et ces gens-là ne plaisantent pas. Nous allons appareiller avec la marée et ils surveilleront jusqu'au bout notre manœuvre, justement pour empêcher tout embarquement de dernière heure forcément illégal. Ils savent aussi que les contrebandiers essayent de profiter de ces instants d'agitation pour apporter des colis suspects.

— Je dois absolument me rendre en ville.

— Je regrette, mais vous resterez à mon bord. D'ailleurs, les matelots qui surveillent le pont ont reçu des ordres et vous pouvez voir que les fonctionnaires de la police portuaire commencent d'arriver. Pas d'imprudence, donc.

La jeune fille soupira et désigna la cafetière.

— J'en veux bien une tasse.

Curieusement la visite des douanes et de la police fut assez brève. Les douaniers parurent satisfaits de voir les caisses de machines-outils alignées dans la cale.

— C'est excellent pour notre commerce à l'exportation, et nos produits sont les meilleurs du monde depuis que notre führer bien-aimé dirige notre beau pays, déclara un des gradés avec une satisfaction pleine d'orgueil.

— Nous devenons une grande, très grande nation, fit en écho le lieutenant de police, et bientôt nous serons les plus riches et les plus enviés du monde. Même les Américains n'atteindront pas nos chevilles.

Ils acceptèrent cependant de boire du scotch que leur servit Milfried dans le carré. Mais ils le burent à la santé d'Adolph Hitler. Ugo et le bosco levèrent imperceptiblement leur verre, de crainte de mécontenter ces imbéciles.

Les deux hommes les accompagnèrent à l'échelle de coupée et les saluèrent bien bas.

— Au plaisir de ne pas vous revoir, murmura Milfried sous sa superbe moustache rousse.

— Ne trouvez-vous pas bizarre qu'ils se soient contentés d'une visite de routine ? demanda Ugo. On m'a raconté tant d'histoires sur les pratiques soupçonneuses de ces fonctionnaires depuis l'avènement de leur führer, que je m'attendais à les voir plus tatillons.

Milfried frisa le côté droit de sa moustache.

— Des dizaines de navires vont profiter de la marée pour gagner la haute mer cette nuit et ces fonctionnaires doivent avoir encore bien des visites à effectuer.

— D'ordinaire, notre *Vesuvio* attire plutôt la suspicion dans les différents ports du monde. Comment se fait-il que dans un pays aussi dictatorial que celui-ci, nous ne fassions l'objet d'aucune fouille approfondie ?

— En seriez-vous vexé pour votre réputation, capitaine ? sourit le bosco. Pour ma part, je suis heureux que ces formalités soient terminées. Nous allons pouvoir faire retirer l'échelle de coupée et commencer de libérer certaines amarres.

— Je descends dans les cales voir dans quel état se trouvent nos

passagers.

Il croisa Hassanian qui portait un grand plateau avec du lait et des biscuits :

— Pour faire prendre patience aux enfants avant le repas du soir. Sinon ils s'agitieraient trop.

— Tiens, je croyais que la présence de ces ennemis séculaires vous était insupportable, ricana Ugo.

— Nous verrons plus tard pour les règlements de compte, capitaine. Pour l'instant ces gosses ont faim.

À cet instant, une lampe rouge clignota dans la coursive qu'ils suivaient.

— Alerte générale, fit Cardone. Milfried nous avertit d'un grave danger.

CHAPITRE III

Lorsqu'ils débouchèrent sur le pont, l'un et l'autre crurent qu'il faisait grand jour. De tous les quais, de nombreux projecteurs de grande puissance embrasaient le cargo, l'isolaient dans l'enfer d'une lumière aveuglante. Protégeant leurs yeux de leurs mains, ils aperçurent le bosco Milfried à l'échelle de coupée, faisant visiblement barrage de son corps à un chef SS suivi d'une demi-douzaine d'hommes en uniforme hitlérien.

— Que se passe-t-il ici ? demanda Ugo d'une voix sèche.

— Ce monsieur prétend fouiller le navire alors que nous avons toutes les autorisations pour appareiller.

— Je suis l'Obersturmführer Stackering, prononça l'Allemand d'une voix métallique, et ces documents n'ont aucune valeur à mes yeux. La SS possède les pouvoirs suprêmes de police et de douane. Si vous faites obstacle à ma visite, c'est une soixantaine de mes hommes qui vont envahir ce bâtiment. Le souhaitez-vous vraiment, capitaine ?

Ugo Cardone savait qu'il ne pouvait s'y opposer. Le *Vesuvio* n'avait qu'une immatriculation de complaisance accordée moyennant finances par le Panama, et la délégation diplomatique de ce pays en Allemagne hitlérienne ne lui serait d'aucun secours.

— Nous transportons des caisses de machines-outils pour l'exportation, contribuant de ce fait à l'essor économique de votre pays, dit Ugo avec un sourire conciliant. Voulez-vous vraiment que l'on sache dans le reste du monde que toute une administration tatillonne et policière s'emploie à saboter les relations internationales ?

Il marqua un point. L'Obersturmführer se raidit sous la menace et observa un silence éloquent de quelques secondes.

— Le trafic maritime est une chose mais l'atteinte à la sécurité de l'Etat en est une autre. J'ai besoin de m'entretenir avec vous, capitaine, sans témoins.

Cardone s'inclina et conduisit le SS dans sa cabine où il l'invita à s'asseoir.

— Vous avez embarqué une trentaine de personnes accusées de sabotage et de trahison, déclara abruptement Stackering. Vous les avez cachées à votre bord et, ce faisant, vous voici complice d'une entreprise dirigée contre mon pays et contre notre führer. Un tribunal vous infligerait dix ans au minimum de camp de concentration pour ce crime.

Cardone resta impassible, se demandant où l'autre voulait en venir. Fallait-il lui proposer de l'argent pour qu'il renonce à ses accusations et quitte le bord ? Peut-être n'attendait-il que cette offre pour ajouter au reste une accusation de tentative de corruption.

— Nous avons un important dossier sur vous, capitaine Cardone, et sur vos activités plus ou moins licites. Nous savons que le *Vesuvio* a participé à certaines affaires louches, contrebande, aide à la subversion dans certains pays, par exemple fourniture d'armes aux insurgés irlandais, aux républicains espagnols, etc. Depuis votre arrivée dans ce port, nous vous surveillons étroitement. Pas mal, le coup des charbonniers pour faire embarquer ces passagers clandestins. Mes hommes et moi avons bien ri en suivant à la jumelle vos simagrées pour donner le change dans cette opération.

— Heureux de vous avoir divertis, fit Ugo. Vous ne devez pas souvent vous esbaudir et dans votre corps d'élite et dans votre pays. Le peu que j'en connais m'a paru atteint de sinistrose insupportable.

— Je vous interdis d'ironiser. Je peux vous arrêter sur-le-champ.

— Qu'attendez-vous ? Qu'on en finisse avec cette comédie.

Il se leva, alla chercher un sac de marin pour y entasser quelques affaires. Stackering le regardait du coin de l'œil.

— Vous bénéficiez d'amitiés solides dans bien des milieux, même les plus inattendus. On dit que certains hommes politiques ne dédaignent pas votre compagnie. De hauts personnages de la finance et même de l'Église. N'êtes-vous pas le protégé du cardinal de Naples, Monseigneur Barancoli ?

Ugo revint vers la table où le SS restait toujours assis, le visage plein d'ironie.

— Cet ami d'enfance de ma mère m'honore d'une grande indulgence.

— Curieusement c'est un opposant déclaré de notre ami le Duce Mussolini. Vous avez tout de même des relations qui se recrutent

parmi nos adversaires les plus déterminés. Les sermons de ce prélat sont souvent très désagréables et, non content de s'en prendre aux éminents fascistes italiens, il nous attaque également.

— Vous voulez que j'aille lui dire que ses sermons vous chatouillent comme un prurit ?

— Nous réglerons ce problème plus tard. Le cardinal peut nous être utile pour élucider une affaire qui nous préoccupe. Nous sommes à la recherche d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, un certain Luigi Spaggio.

— Encore un opposant ?

— Pas du tout. C'est une affaire non politique et qui n'a rien à voir avec le cardinal. Voyez-vous, capitaine Ugo Cardone, je peux arrêter la trentaine de Juifs qui se trouvent à votre bord et les faire conduire directement en camp de concentration. Il est même possible que certains se rebellent et que nous devions les exécuter sur place. Dans votre cargo, ce qui serait tout de même désagréable pour vous et votre équipage. J'ai un marché à vous proposer.

Cardone déposa son sac dans un placard et revint s'asseoir en face de l'Allemand.

— Un marché de dupes ?

— Nous allons évacuer ces Juifs, hommes, femmes et enfants, les conduire dans un lieu de détention tout à fait convenable. Vous pourrez même leur rendre visite. Vous pourrez alors appareiller avec votre cargo, livrer vos machines-outils, mais vous vous rendrez à Naples pour y rencontrer votre ami le cardinal. Si vous lui faites dire où nous pourrions trouver Luigi Spaggio, ces Juifs seront autorisés à quitter l'Allemagne aussitôt après. C'est un marché honnête que je vous propose. Je sais que vous devez toucher dix mille dollars pour cette transaction. Si par hasard ces gens-là ne vous payaient pas, ce qui ne me surprendrait guère, nous assumerons le versement de cette somme.

— Il faut vraiment que ce Luigi Spaggio ait une grande importance pour vous.

— Ne vous préoccupez pas de lui, pensez à ces trente personnes qui désormais dépendent de votre bon vouloir.

— Plutôt du vôtre car il s'agit en fait d'un chantage. Trente personnes en échange d'une seule, c'est évidemment irréfutable.

Moralement, je n'ai pas le choix. Vous avez la liste nominative de ces malheureux qui attendent dans l'angoisse le sort qui leur sera réservé ?

— Que voulez-vous en faire ?

— Je tiens à la recopier, dit Ugo. Lorsque j'aurai rempli le contrat que vous me proposez, je pourrai ainsi vérifier qu'il ne manquera aucun otage à ce moment-là.

— Vous n'avez guère confiance.

Mais Stackering sortit la liste de sa poche et Ugo la recopia sur son carnet. Ainsi, il avait confirmation de ce dont il se doutait depuis quelques instants. Le SS ignorait la présence à bord de Myriam Hermann et celle-ci pourrait peut-être échapper au sort commun, ce qui serait déjà un bel et émouvant à-valoir sur la totalité du contrat.

— La recherche de ce Luigi Spaggio est soutenue par un de nos plus importants financiers, le banquier Bruckner. J'aimerais que vous le rencontriez et lui-même le désire.

CHAPITRE IV

L'évacuation des Juifs s'était effectuée comme l'avait promis Stackering. Ces gens-là affichaient tous des mines épouvantées mais se résignaient à obéir aux SS. L'équipage tout entier se trouvait sur le pont et ces matelots, capables de jouer du couteau et pour lesquels la vie humaine n'avait pas toujours grande valeur, formaient une haie silencieuse mais hostile. Stackering et ses hommes le comprirent. Ces forbans ou presque pouvaient à la moindre brutalité se montrer d'une détermination violente. Depuis les autres navires étrangers ancrés le long des quais, on pouvait parfaitement suivre les événements en cours à bord du *Vesuvio*, et visiblement l'Obersturmführer ne tenait pas au scandale dont la presse internationale risquait de se faire l'écho un peu plus tard. Encore qu'Ugo Cardone en doutât, la plupart des journaux européens montrant souvent une grande indulgence envers les nazis, les fascistes et leur comportement antisémite.

— Vous étiez obligé d'accepter ? demanda sèchement Milfried alors qu'il venait d'aider une jeune mère accompagnée de deux enfants.

— Nous pouvions tous nous retrouver devant un tribunal pour complicité. Ces gens-là, c'est évidemment une fausse accusation, sont, paraît-il, des saboteurs et des traîtres. Les nazis truquent la vérité pour parvenir à leurs fins.

— Nous aurions pu nous battre, créer une situation telle que nous aurions peut-être eu quelques avantages. Je pense qu'il fallait tenter l'impossible pour les sauver.

— Je suis le capitaine et seul juge, répliqua Cardone. J'ai accepté un marché et j'espère le réussir. Dans ce cas, ils seront libres de quitter l'Allemagne.

Lorsque le dernier clandestin, un vieux monsieur marchant très lentement mais très digne, eut descendu l'échelle de coupée, Stackering s'approcha des deux hommes.

— Je vous attends dans ma voiture.

La rage au cœur, Ugo dut le suivre entre les deux rangs de ses marins. Hassanian lui-même le regardait avec la plus profonde désapprobation.

— Je vous remercie d'avoir su en imposer à votre équipage. J'ai bien compris qu'ils désapprouvaient notre intervention. Pour quel motif ? La crainte de perdre la prime exceptionnelle que vous leur auriez attribuée ? Ce sont tous des gibiers de potence, d'après mes renseignements.

— C'est exact, des gens de sac et de corde mais qui sont capables de s'émouvoir devant un spectacle insoutenable.

L'Obersturmführer disposait d'une Mercedes avec chauffeur. Très mal à son aise, Ugo monta à ses côtés.

— Nous nous rendons directement dans ce centre de détention où les inculpés viennent d'être installés. Vous verrez qu'ils y jouissent d'un confort convenable. Vous pourrez visiter leur logement et même la cuisine qui leur servira des repas. Nous ne sommes pas des gens inhumains.

— Pourrai-je aussi visiter l'un de ces camps de concentration où vous entassez vos opposants ainsi que des Israélites ?

— Je ne suis pas habilité pour ce genre de visite. Vous devriez présenter votre candidature à la section qui est chargée de l'administration pénitentiaire spéciale.

Ugo retira de cette visite un profond sentiment de culpabilité. Il se demandait si le contrat serait respecté jusqu'au bout et se promettait d'agir avec une excessive méfiance si jamais il réussissait à retrouver ce Luigi Spaggio.

— Alors, satisfait ? demanda Stackering sans la moindre trace d'ironie.

Ugo préféra ne pas répondre.

— Cette visite au banquier Bruckner peut vous paraître tout à fait surprenante mais il finance toute l'opération. Vous serez évidemment défrayé si jamais vous êtes entraîné à poursuivre vos recherches.

— Pourquoi moi ? Vous me paraissez tout à fait qualifié pour accomplir cette besogne policière.

— Une, je ne suis pas l'ami de votre cardinal de Naples, et ensuite il est possible que vous soyez amené à vous rendre dans des pays où vous serez mieux accueilli qu'un Allemand.

— Mais de quoi s'agit-il à la fin ? Est-ce si important ?

— Je ne puis vous révéler ce que j'en sais. Si le banquier Bruckner le juge indispensable, il le fera. Vous serez tout de même surpris par l'intérêt scientifique de la chose.

— Un intérêt scientifique que vous partageriez avec le reste du monde ?

— Ce n'est pas à moi d'en décider.

Bruckner qui, d'ordinaire, habitait Berlin était descendu dans la suite d'un palace hambourgeois. C'était un homme à la carrure impressionnante, au regard direct et scrutateur, à la poignée de main vigoureuse. Il tranchait sur les habituels nazis qu'Ugo avait rencontrés mais sa perplexité s'en renforça et il se tint plus que jamais sur ses gardes.

— Je pense que vous êtes le plus qualifié pour cette mission, lui dit le financier peu après. Si vous avez besoin d'argent, n'hésitez pas à me le faire savoir. Dans n'importe quelle ambassade ou consulat, mon nom suffira à vous ouvrir toutes les portes et surtout les coffres forts, ajouta-t-il avec un rire bref et très satisfait.

— Je ne comprends pas pourquoi je suis le meilleur ni pourquoi ce jeune homme, Luigi Spaggio, devient si important. D'après ce que j'ai compris, il est jeune et je ne pensais pas qu'un savant puisse inventer quoi que ce soit avant un âge certain.

Bruckner leur servait du porto avec des gestes précis après avoir renvoyé le valet d'étage de l'hôtel. Il regarda Ugo dans les yeux :

— Nous appellerons cette mission : opération immortelle.

Ugo but une gorgée d'un vin sublime. Il n'en avait jamais goûté de cette finesse-là.

— En fait, ce Luigi Spaggio n'est pas un savant mais il est doté d'un pouvoir incroyable, celui de l'immortalité. Il vivrait depuis des siècles.

Ugo soupira, ne cachant ni son incrédulité ni sa compassion pour celui qui émettait de pareilles sornettes.

— Nous ne sommes certains de rien, fit le banquier, mais disons qu'il y a soixante à soixante-dix pour cent de chances pour que ce Luigi Spaggio soit réellement immortel. De toute façon, le vérifier ne demandera qu'un peu d'argent et quelques efforts.

— Le capitaine Cardone est sceptique, dit Stackering. Ce n'est peut-

être pas recommandé pour ce genre de mission. Pour réussir une chose, il faut y croire avec une grande ferveur. N'est-ce pas en croyant au nazisme que notre bien-aimé Führer est parvenu à se hisser au sommet de l'État allemand ? Il y croyait avec passion sans jamais se laisser gagner par le doute.

— C'est tout de même différent, reconnaissez-le, dit Bruckner dans un esprit d'apaisement Ugo sentit que le banquier tenait trop à lui pour se laisser décourager par un Stackering.

— Mais comment ce garçon a-t-il pu acquérir cette immortalité ?

— Par l'hérédité. Il ne serait rien d'autre que le fils du Juif Errant. Vous avez entendu parler du Juif Errant ?

CHAPITRE V

L'appareillage s'effectua à trois heures du matin. Depuis la passerelle, Ugo surveillait la manœuvre en donnant ses ordres au timonier. À côté de lui, Milfried n'avait pas desserré les dents depuis le retour à bord du capitaine. Hassanian lui-même apportait les sandwiches et le café sans prononcer un seul mot et l'équipage tout entier détournait les yeux quand il arpentait le pont. Tous pensaient qu'il avait traité avec les nazis, vendu les émigrants juifs.

Leur aurait-il raconté son entrevue avec le banquier Bruckner qu'ils l'auraient regardé avec commisération pour oser inventer de pareilles absurdités.

À son retour, la situation sur le quai était redevenue normale. Les projecteurs ne prenaient plus le *Vesuvio* dans leurs faisceaux éblouissants. À bord régnait un profond silence. Lorsqu'il demanda où se trouvait Myriam Hermann, le bosco se contenta de désigner sa propre cabine. Ils y pénétrèrent tous les deux. Milfried ouvrit un de ses placards, déplaça le fond en contre-plaqué et la jeune femme apparut, le visage bouleversé.

— Vous ne risquez plus rien, lui dit Ugo Cardone. Vous n'étiez même pas sur la liste de l'Obersturmführer Stackering.

— Mes amis ont été emmenés et finiront leurs jours dans l'un de ces abominables camps de travail. On commence à savoir que les conditions de vie y sont effroyables et que chaque jour on décompte de nombreux morts.

— Dès que nous serons en pleine mer, vous pourrez sortir de votre cachette. Vous occuperez une cabine libre. Sachez une chose cependant. Pour épargner la vie de vos amis, j'ai signé un accord avec Stackering et je le respecterai, quoi que vous en pensiez, vous et tous les autres à bord de ce cargo. Ils se sont servis de moi, de vous pour m'attirer ici à Hambourg. Ils avaient besoin de moi et d'une relation affective que j'entretiens avec un personnage haut placé de l'Église romaine. Je n'ai pas envie d'en dire plus.

— Vous voulez dire que Stackering savait à l'avance que j'allais vous rencontrer et vous proposer d'emmener mes amis juifs ?

— C'est tout à fait cela et vous avez fait autant que moi la preuve de votre naïveté.

Le *Vesuvio* descendait le fleuve avec le reflux au milieu d'une bonne vingtaine de bâtiments qui quittaient également Hambourg. Cette progression vers la mer captait toute l'attention de Cardone et des hommes de la passerelle. Même une fois en mer du Nord, la vigilance resterait obligatoire tant le trafic maritime y était intense.

Le cargo fit escale en Belgique comme convenu, puis descendit vers les côtes françaises et portugaises mais, contrairement aux prévisions, il se dirigea droit vers la Grèce pour livrer les machines-outils allemandes.

— Nous sautons l'escale de Barcelone ? demanda le bosco qui gardait toujours un secret ressentiment envers son capitaine. Qu'allons-nous faire des armes embarquées et que nous devons livrer à Barcelone ? Impossible de faire escale ailleurs sans risquer une fouille approfondie...

— Nous devons nous rendre à Naples.

Malgré son flegme habituel, Milfried ne cacha pas sa stupeur :

— À Naples, en pleine Italie fasciste avec des armes destinées aux républicains espagnols ! Mais vous cherchez délibérément la provocation. Nous allons finir en prison. J'ai dépassé l'âge d'être purgé avec de l'huile de ricin. Il paraît que c'est le traitement que les policiers italiens infligent aux opposants, plusieurs fois par jour.

Mais le cargo se dirigea vers Naples où il arriva deux jours plus tard. Douaniers et policiers se montrèrent d'une discrétion qui renforça d'autant les soupçons du bosco et du coq envers leur capitaine.

Myriam dut rejoindre sa cachette dans la cabine de Milfried, mais elle en sortit après le départ des Italiens.

— Stackering vous a recommandé aux Italiens, dit-elle avec acrimonie. Décidément, vous êtes dans les petits papiers de ces messieurs.

Lorsqu'il descendit à terre, Ugo devina tout de suite qu'il était suivi mais ne fit rien pour rompre cette filature. Il se dirigea vers le palais épiscopal où il apprit que le cardinal Barancoli se trouvait au Vatican et ne rentrerait que le lendemain à Naples.

— Nous sommes sous surveillance discrète, lui annonça Milfried à son retour. Et je n'ai pas l'impression que ce sont des Italiens que j'ai aperçus. C'est une folie d'avoir ces armes à bord. Les Allemands peuvent vous faire chanter si vous ne suivez pas exactement leurs ordres. Une dénonciation et nous sommes perdus. J'en arrive même à me demander s'ils ne savent pas que miss Hermann se trouve à bord.

Le lendemain, il retourna au palais épiscopal où s'achevait l'audience quotidienne du cardinal. Il dut patienter une heure avant d'être reçu par l'ami d'enfance de sa mère qui l'accueillit jovialement en le serrant dans ses bras.

— Raconte-moi vite ce que fait ta mère. Toujours là-bas aux États-Unis dans la Petite Italie ? Elle n'a pas peur de la Mafia avec son épicerie ? Est-ce qu'elle est rackettée ?

— Aux dernières nouvelles, elle allait très bien, monsignore.

— Tu sais que lorsque nous avons dix ans, nous voulions nous marier plus tard ? Et puis tu vois, me voilà cardinal et elle veuve et épicière à des milliers de kilomètres. Je suis content de te voir. Tu vas déjeuner avec moi. J'ai une cuisinière, une bonne sœur bien entendu, mais qui fait des pâtes comme je les aime. Tu vas te régaler.

— *Monsignore*, je suis venu en quémendeur. J'ai un grand service à vous demander.

— Nous allons d'abord déjeuner *eco* ! Et puis nous parlerons sérieusement en dégustant un bon petit verre de grappa de notre province. Tu m'en diras des nouvelles.

Mais lorsque Cardone prononça le nom de Luigi Spaggio, le visage affable du cardinal se ferma d'un seul coup. Ses bajoues de bon vivant parurent se durcir tant il crispait ses mâchoires. Il regarda autour de lui d'un œil soupçonneux, puis se leva de son fauteuil pour aller ouvrir brusquement la porte. Il inspecta le couloir et revint s'asseoir.

— Je t'aime bien, Ugo Cardone, parce que tu es le fils de cette brave Celina, mais j'ai entendu Luigi Spaggio en confession et tu sais comme moi que le secret de la confession ne peut être trahi quelle qu'en soit la raison. Je suis désolé, mais je ne peux rien faire pour toi.

Le capitaine du *Vesuvio*, qui regardait le vieillard avec perplexité, eut alors l'impression que le cardinal clignait rapidement d'un œil. Un tic ? Un spasme ? Ou bien un signe de complicité remettant à plus tard la réponse à sa question ? Optimiste de nature, il décida que ce ne

pouvait être que cela, une invitation à patienter, que d'une façon détournée, le monsignore lui ferait connaître sa réponse.

— Maintenant, Ugo, tu vas me laisser car je vais recevoir mes secrétaires pour régler les affaires de l'Église, et Dieu sait si elles sont compliquées en ces temps que nous vivons.

Là-dessus, nouveau clin d'œil et Ugo se sentit moins certain de percevoir dans ce signe une volonté implicite. Perplexe il quitta le cardinal et retourna au cargo. On livrait justement du charbon et ce fut un rappel des journées d'Hambourg. Si Barancoli refusait de lui fournir des renseignements sur Spaggio, comment tiendrait-il sa parole ? Qu'arriverait-il aux trente Juifs détenus en otages par Stackering ?

La journée se termina de façon assez morose. Le repas du soir pris avec le bosco et Myriam Hermann n'apporta aucune détente. Soucieux, Ugo ne faisait aucun effort pour discuter avec ses compagnons. Hassanian, par contre, était ravi d'avoir trouvé sur les marchés napolitains de quoi confectionner un repas à la mode de son pays. Il racontait qu'il existait des boutiques de produits orientaux aussi bien approvisionnés qu'à Istamboul.

Durant ces heures-là, Ugo attendit en vain un message du cardinal et il ne pouvait se résoudre à se coucher, fumant à l'échelle de coupée, scrutant la nuit. Peut-être avait-il eu un pressentiment car, vers onze heures du soir, une silhouette furtive se glissait entre des piles de fûts de vin qui attendaient d'être embarqués. Plus loin, elle réapparut entre des sacs de riz. Ceux-là étaient destinés au ravitaillement des troupes en Éthiopie où Badoglio menaçait de s'emparer d'Addis-Abeba.

Avec nonchalance, Ugo Cardone descendit l'échelle de coupée, alluma un autre cigarillo et, sans se presser, se dirigea vers les sacs de riz.

— *Signore*, chuchota une voix faible, par ici.

Méfiant, Cardone regarda autour de lui avant d'obéir. Il aperçut un vide entre deux sacs de graines. L'inconnu se trouvait de l'autre côté et murmurait :

— De la part de *Monsignore*. Demain matin avant l'aube sur le quai du vapeur de Capri.

CHAPITRE VI

En avril, la température nocturne de Naples se montrait très clémente. Ugo décida de ne pas se coucher. Il se dirigea vers le quartier chaud du port et pénétra dans plusieurs bars tout en sachant que des ombres ne le quittaient pas du regard. Il plaisanta avec des filles mais refusa de les suivre dans leurs chambres. Néanmoins, il se montra si généreux avec elles qu'elles ne lui en gardèrent pas rancune. L'une d'elles lui parut moins vénale que les autres et ils discutèrent ensemble de Paris où elle avait vécu quelque temps. Elle s'appelait Lucina et il lui demanda si elle pouvait l'aider à quitter ce bar par une autre issue.

— Il y en a qui te collent aux fesses ? murmura-t-elle. Je sais ce que c'est, mon frère a dû se cacher longtemps avant d'être arrêté et je l'ai souvent aidé. Ce n'est pas dans ce bar que tu réussiras à fausser compagnie à tes suiveurs. Nous allons changer d'endroit.

Elle le conduisit dans une trattoria qui servait des repas toute la nuit. Elle commanda des spaghettis, du vin et lui indiqua comment il devrait faire pour sortir assez loin de là. En montant à l'étage du restaurant, il accéderait à une cour intérieure et à une autre maison. C'était un peu compliqué mais il avait bonne mémoire. Tout alla très bien mais soudain, alors qu'il traversait une cour empuantie par des ordures, deux silhouettes apparurent. D'un vague lampadaire lointain arrivait suffisamment de clarté pour faire luire les longues lames qu'elles tenaient à la main.

— *Signore*, les temps sont durs et une contribution confortable de votre part améliorerait notre niveau de vie. Vous avez dépensé beaucoup d'argent dans les bars avec des putes que vous n'avez même pas baisées. Nous comptons sur vous pour nous remettre ce qu'il reste dans votre portefeuille.

— Comme c'est demandé poliment, je ne vois pas de motif de refuser. Indiquez-moi seulement comment je pourrai ensuite rejoindre la rue.

— Payez d'abord, *signore*.

Ils furent totalement surpris par cet homme à l'étrange casquette à

rabat. Leurs têtes se cognèrent avec assez de violence pour que l'un d'eux sente son arcade sourcilière exploser, tandis que l'autre se tassait en une masse informe dans les ordures.

— Avec tout ça, je ne sais même pas où est la rue. Cette charmante Lucina m'a jeté dans un traquenard.

Mais il finit par découvrir une sortie et dut enjamber des gens qui dormaient dans un couloir. Mussolini n'avait pas encore résolu le problème des sans-abri de Naples même en emprisonnant des milliers de ses habitants.

Peu après, il se trouvait non loin du quai des vapeurs de Capri et pouvait surveiller l'endroit, se demandant comment le cardinal ferait pour venir au rendez-vous. Pour agir de façon aussi insolite, le prélat savait qu'il était étroitement surveillé, non seulement par la police et les services secrets fascistes, mais également par son entourage. Telle bonne sœur, tel abbé pouvaient être chargés de renseigner les autorités sur les activités de Barancoli, sur les gens qu'il recevait, sur les propos qu'il tenait. D'où sa méfiance lorsque Ugo lui avait parlé de Luigi Spaggio. Tout de suite, il avait mis en avant le secret de la confession pour se dispenser de répondre. Mais il avait réellement fait un clin d'œil de connivence, par deux fois.

Stackering ne lui avait pas caché que le cardinal entretenait de mauvais rapports avec le pouvoir mussolinien, et cela en contradiction avec la hiérarchie de l'Église et l'ambiguïté du pape Pie XI.

Il consultait fréquemment sa montre, craignant que l'ami de sa mère ne puisse venir au rendez-vous. Malgré la nuit encore profonde, le quai s'animait et un vapeur s'apprêtait à quitter Naples pour Capri. Il n'emporterait que très peu de passagers et de touristes. Ugo pouvait voir que son pont était encombré de caisses, de fûts et d'animaux vivants dans des cages. Il entendait bêler des agneaux et caqueter des poules. Un coq annonça même la prochaine renaissance du soleil et Cardone le maudit.

Le vapeur se déhala du quai dans le râle asthmatique de sa machine trop ancienne. Ce fut alors que la grosse Fiat noire glissa silencieuse, le long des docks et des quelques maisons vétustes. Elle s'immobilisa et un jeune abbé descendit côté chauffeur. Il regarda autour de lui et se pencha vers la vitre arrière comme pour parler à quelqu'un, certainement le cardinal.

Cardone, malgré l'envie qu'il en avait, ne se dirigea pas tout de suite vers la voiture. Il pensait à cette jolie fille si sympathique,

Lucina, qui l'avait dirigé tout droit vers deux malfrats et qui tout aussi bien avait pu aller trouver ceux qui le filaient pour leur indiquer comment il leur avait échappé.

Cette méfiance née depuis longtemps au cours des années de contrebande, surtout la contrebande d'alcool avec les bootleggers américains durant la prohibition, lui sauva certainement la vie quand la Fiat explosa. Le jeune abbé chauffeur du prélat fut projeté jusque sur le balcon archaïque d'une maison vieille de plusieurs siècles où il resta démantibulé.

Lorsque Ugo se précipita, il trouva le cardinal Barancoli ensanglanté encore assis sur son fauteuil. Ce dernier, arraché au châssis par l'explosion, venait de retomber juste au bord du quai. Là-haut dans le ciel, le chapeau violet de cardinal n'en finissait pas de voltiger nimbé par les premières lueurs du soleil levant.

— Le chapeau, murmura le prélat le chapeau.

Et il expira dans les bras d'Ugo.

CHAPITRE VII

— Ce chapeau de cardinal est certainement d'une grande importance, expliquait Ugo à ses amis, le bosco, le coq et Myriam. Je l'ai cherché jusqu'à ce qu'arrivent les carabinieri. J'ai préféré disparaître. Il faut que je retourne là-bas.

— Je vais y aller, déclara Hassanian. Vous n'avez qu'à m'indiquer l'endroit où vous l'avez vu pour la dernière fois.

— Il planait comme un cerf-volant au-dessus des toits. Le vent soufflait de la terre mais je ne pense pas qu'il ait été déporté vers la mer. Une population aussi religieuse que la napolitaine l'a certainement retrouvé, caché, et il risque de devenir une relique précieuse.

— J'accompagnerai Hassanian, dit Myriam. L'intuition d'une femme est toujours utile.

— Vous prenez de gros risques, fit Ugo.

— Pourquoi aurait-on assassiné le cardinal et qui est le commanditaire ? Les nazis, les Italiens ? Quelqu'un ou un groupe indépendant. Vous en savez long, capitaine, bien plus que nous. Cette entrevue secrète avec votre ami était donc d'une grande importance ? Nous sommes à Naples sans savoir pourquoi. Vous avez passé un contrat avec ce SS Stackering mais vous avez observé un silence offensant pour nous qui sommes vos amis. Nous sommes également vos associés, Hassanian et moi, dans des proportions modestes, soit, mais nous avons le droit de savoir.

Sans se départir de son flegme, Milfried venait de s'indigner fortement. Là où Hassanian aurait explosé de fureur, lui mettait les choses au point avec sérénité.

— La raison de mon mutisme était la crainte du ridicule. J'ai tout d'abord pensé que vous ne pourriez ajouter foi à mes paroles et qu'il valait mieux que j'attende d'avoir rencontré le cardinal pour vous révéler l'enjeu du contrat.

— Oui, mais le cardinal a été assassiné, ragea Hassanian, et vous n'en savez guère plus.

— Je sais une chose, que je dois retrouver un certain Luigi Spaggio. Les nazis sont prêts à tout pour s'emparer de lui. C'est un personnage très important.

— Il détient des secrets politiques ?

— Il détient un seul secret, et quel secret ! Je doutais, mais Barancoli m'a donné la preuve que l'affaire était sérieuse. Le seul nom de Spaggio l'a choqué. Il s'est débarrassé de moi par crainte que dans son palais on ne le surveille de trop près.

— D'où ce rendez-vous ?

— Sa mort horrible confirme la réalité de ce secret Spaggio détiendrait le secret de l'immortalité.

Ses deux amis n'osèrent même pas s'entre-regarder, figés sur leur chaise. Ugo pouvait lire dans leur regard le défilé vertigineux de toutes les hypothèses qu'ils échafaudaient.

— Je n'ai pas bu. Non, je ne suis pas fou. Non, je ne verse pas dans l'ésotérisme ou quelque religion excentrique. Je vous dis ce que l'Obersturmführer Stackering, par l'intermédiaire du banquier Bruckner, a bien voulu qu'on me révèle.

— Vous savez, murmura Myriam avec le même ton précautionneux employé pour calmer un malade, les nazis sont friands de sciences occultes, de magie noire et de diverses stupidités. Ils recherchent leur origine jusque dans l'histoire des Cathares du Midi de la France, et certains de leurs savants affirment que la terre est creuse et que nous vivons à l'intérieur.

— Vous pensez réellement que Stackering m'aurait jugé assez débile pour me lancer dans cette aventure ? Qu'un homme aussi puissant et riche que Bruckner serait le complice d'une foutaise, que le cardinal aurait cautionné un fatras d'élucubrations ? Il m'aurait mis en garde tout de suite, ri au nez ou je ne sais quoi. Il connaissait Spaggio et savait où il se cachait. Il voulait le retrouver parce qu'il était lui-même convaincu par l'étrange pouvoir du garçon.

— Vous y croyez vraiment ? demanda Myriam.

— D'après Bruckner, il serait le fils du Juif Errant. Vous connaissez tous la légende du Juif Errant ?

— Je vous fais remarquer, capitaine, fit Milfried avec une pointe d'ironie, que vous-même utilisez le mot légende.

— Il est vrai que je ne suis pas tout à fait convaincu, mais ce que je pense sincèrement, c'est qu'il y a dans cette histoire abracadabrante un fond de vérité. À nous de le découvrir et de voir si en échange nous pouvons sauver ces gens arrêtés à notre bord.

— C'est qui, le Juif Errant ? demanda le coq.

— Il aurait refusé un verre d'eau au Christ montant au calvaire et aurait été condamné par Dieu à errer pour l'éternité dans le monde, avec toujours une pièce de monnaie dans sa poche. Dès qu'il la dépense, une autre apparaît.

Myriam venait de répondre mais elle ajouta que cette légende, à son avis, servait surtout à renforcer le sentiment antisémite chez les chrétiens.

— La légende est née au XIII^e siècle, dit-on, et en plusieurs endroits. En Hollande, Allemagne et Italie. Le personnage porte des noms différents selon le pays.

— Et vous recherchez le fils de ce type-là ? fit Hassanian. On va bourlinguer un peu partout pour essayer d'attraper une légende ? Eh bien, je vous le dis, j'aurai l'impression de naviguer dans un asile de fous flottant.

— Soyons réalistes. En échange d'un seul homme, ce Luigi Spaggio, Stackering libère trente Juifs menacés de finir leurs jours dans un camp de travail. On retrouve le garçon et on oblige l'Allemand à tenir ses promesses. C'est clair, net et précis. Vous êtes d'accord pour agir selon ce plan-là ?

Ils l'étaient. Hassanian dit qu'il allait s'habiller pour sortir en ville mais quelques secondes plus tard, il était de retour dans le carré.

— Les carabiniers surveillent le *Vesuvio*. Ils sont bien une douzaine.

Ugo Cardone descendit sur les quais, apostropha le gradé qui commandait le détachement Très courtois, l'autre lui expliqua qu'il avait reçu des ordres, qu'il ignorait la raison de leur présence sur ce quai mais qu'il avait mission de protéger le cargo.

Hassanian quitta seul le bord en toute liberté. Personne ne lui demanda son passeport et Ugo resta perplexe devant ce déploiement policier.

Hassanian revint vers midi, bredouille. Bien des gens avaient vu voler le chapeau du cardinal dans les airs, mais personne ne savait ou

ne voulait dire s'il avait été ramassé par quelqu'un.

— J'ai fait tout de même le plan du quartier autour du quai des vapeurs de l'île d'Elbe. Il y a de nombreuses terrasses, des cours intérieures, des impasses, et fouiller là-dedans demanderait des jours et des jours. Ça nous attirerait certainement des ennuis. Déjà, on commençait de me regarder d'un sale œil dans le coin et j'ai préféré revenir au bateau.

— À mon tour, déclara Myriam. Puisque les policiers ne demandent pas les passeports, je vais me risquer à mon tour dans le coin. J'ai une petite idée. Elle vaut ce qu'elle vaut, mais pourquoi ne pas l'utiliser ?

Lorsqu'il la vit, depuis la passerelle, traverser le pont et descendre à quai, Ugo éprouva la crainte subite de la perdre à jamais. Cette fille prenait de plus en plus d'importance dans sa vie et il redoutait qu'elle ne se lance dans une périlleuse aventure. Jusqu'ici, elle ne lui prêtait guère plus d'attention qu'à Milfried ou Hassanian, toute préoccupée par le sort de ses amis emprisonnés à Hambourg. Elle n'était pas d'une conquête facile et il se doutait que pour devenir simplement son ami, amant paraissait presque exclu, il devrait répondre à certains critères. Il percevait vaguement qu'elle le soumettait habilement à une série d'épreuves pour le jauger. Elle détenait une très forte personnalité car la vie l'avait maltraitée. Il y avait en elle une volonté constante de révolte contre l'injustice.

Il ouvrit une vitre de la passerelle et la héla avec respect :

— J'ai quelque chose à vous dire.

Il la rejoignit en hâte :

— Je vous accompagne. Il n'est pas question que vous preniez seule tous les risques.

— Craignez-vous que je vous trahisse ?

— Je viens, c'est tout.

Elle fronça les sourcils :

— Vous allez compromettre mon plan.

— Nous verrons bien.

— Puisque je dois vous subir, acceptez au moins d'aller vous raser.

Ugo la regarda les yeux ronds et passa sa main sur ses joues :

— Mais je me suis rasé ce matin comme tous les matins d'ailleurs.

— Oui, mais ce n'est pas suffisant à mon goût. Vos joues d'italien bleussent très vite au bout d'une heure.

— Tiens, vous l'avez remarqué ?

Elle haussa les épaules mais rougit d'une certaine confusion. Elle le suivit jusque dans sa cabine où il entreprit de barbouiller de savon son visage.

— Pouvez-vous en deux mots m'indiquer le schéma que vous avez imaginé pour retrouver le chapeau du cardinal ?

— Plus tard.

Elle s'assit sur le coffre à habits et le regarda faire. Craignant de lui déplaire, il s'appliqua à rendre sa peau le plus lisse possible.

— Cela vous convient ? Puis-je me passer de l'eau de Cologne ?

— Surtout pas ! Ce serait tout à fait scandaleux.

Une nouvelle fois, il cacha mal sa stupeur.

— Mais je tapote toujours mes joues avec de l'eau de Cologne pour atténuer le feu du rasoir.

— Peut-être, mais aujourd'hui c'est formellement exclu. Et maintenant, allons-y. Au fait, vous avez de l'argent italien ?

— Oui, pourquoi ?

— Prenez-le, car nous allons certainement dépenser pas mal de lires.

CHAPITRE VIII

Empêtré dans cette jupe longue et épaisse, il n'arrêtait pas de trébucher sur les pavés gras du quartier. La cornette avec ses grandes ailes le gênait beaucoup pour une vision latérale des choses. Il était persuadé que tous les passants soupçonnaient son imposture et avaient tout de suite su que sous ces vêtements de religieuse se cachait un homme.

— Ne sous-estimez pas mes compatriotes italiens, murmurait-il à Myriam, elle-même transformée en bonne sœur, mais elle portait son déguisement avec un naturel inouï, à croire qu'elle était dans les ordres depuis de longues années. Les Napolitains sont si imprégnés des choses de la religion que la moindre erreur leur saute aux yeux. Nous ne correspondons pas exactement à l'idée qu'ils se font de servantes du Seigneur.

— Arrêtez de vous tourmenter, nous allons finir par nous faire remarquer.

Ils pénétrèrent dans un bar et les buveurs du comptoir s'écartèrent respectueusement. D'un geste automatique, le patron prit un billet dans sa caisse et le tendit avec un sourire ravi.

— Le Seigneur vous le rendra, dit Myriam. Il servira aux œuvres de l'archevêché où sœur Ugolina et moi-même travaillons. Nous sommes dans la peine depuis que Dieu a rappelé son Serviteur auprès de lui dans cette effroyable explosion. Nous sommes envoyés pour réunir les objets sacrés que le cardinal portait sur lui au moment suprême, et Sa Sainteté voudrait que le chapeau du Cardinal soit retrouvé. C'est un chapeau qui existe depuis des siècles et qui a coiffé les têtes les plus sacrées de l'Église.

Les clients du bar écoutaient avec une attention silencieuse et Ugo, inquiet, chercha en vain sur ces rudes visages, certainement ceux de dockers, le moindre sourire de scepticisme. Il ne découvrit aucun signe, aucune moue d'incrédulité. Tous trouvaient justifiée la demande du pape et lorsque Myriam se tut, ils s'interrogèrent du regard.

— J'ai entendu dire, fit le patron du bar, que le vénéré couvre-chef volait au-dessus des toits et que soudain des ailes blanches sont

apparues de chaque côté de la coiffe. Alors, il aurait pris de la hauteur et disparu dans le soleil levant.

— Ce serait un miracle, dit la jeune femme, mais n'aurait-il pas plutôt été retrouvé par quelque personne pieuse voulant garder pour elle cette relique ?

Dans chaque bar, on leur sortit une histoire tout aussi différente qu'inventée et Ugo déclara que cela suffisait, qu'ils ne parviendraient à rien de la sorte.

— Avez-vous une meilleure idée ? fit Myriam pincée.

— Je pense qu'une récompense de quelques milliers de lires obtiendrait de meilleurs résultats.

Elle accepta la suggestion et, dès lors, après son petit discours habituel, elle précisa que le Saint-Père de Rome offrait pour ce chapeau une jolie somme et sa bénédiction.

Une heure plus tard, dans un autre bar, ils furent cernés par toute une foule brandissant des chapeaux de cardinaux. La plupart avaient été dérobés à des curés de paroisses locales, rapidement teints en rouge. Certains étaient encore humides et Ugo regardait ses mains tachées de pourpre.

Ce furent les femmes d'âge moyen qui sauvèrent la situation, des femmes souvent bien en chair habituées aux coups de gueule et aux affrontements de la vie, toutes attachées au service d'une église. Elles repassaient les habits sacerdotaux, les dentelles des autels, s'occupaient des fleurs, de cirer les chaises et les bancs, bref toutes des piliers d'église qui ne s'en laissaient pas conter. Elles chassèrent les gentils escrocs et leurs simili-chapeaux, installèrent les deux bonnes sœurs dans une trattoria devant une platée de raviolis et une bouteille de bon vin et commencèrent leur enquête.

Le fameux chapeau projeté dans le ciel de Naples par la puissance de l'explosion avait réellement plané de longues minutes au-dessus de la ville, apprit-on aux deux pseudo-religieuses. Beaucoup de personnes matinales avaient aperçu l'objet en se demandant ce que c'était. Il n'y avait eu ni petites ailes blanches, ni Saint-Janvier descendu du ciel pour prendre délicatement le chapeau. Ce dernier avait simplement donné l'impression qu'il était parfaitement à l'aise dans les airs et ne cherchait pas à rejoindre la terre. C'était un demi-miracle car il avait fini par s'épuiser et peu à peu avait perdu de l'altitude. Des marchandes de quatre-saisons étaient en train de localiser exactement

le quartier où il avait dû atterrir. En attendant que les bonnes sœurs ne se fassent pas du souci. On leur offrit une deuxième ration de pâtes et une autre bouteille de vin. La recherche risquait de se prolonger très avant dans la nuit et si elles voulaient elles pourraient même monter à l'étage où une chambre les attendait. Elles se reposeraient en attendant l'heureuse conclusion de ces recherches.

— Une chambre très propre, leur spécifia la patronne de la trattoria, et je puis vous assurer que depuis que ma sœur est partie pour la Lybie, aucune putain n'y a reçu de clients.

Ugo réussit à avaler cette deuxième assiettée de pâtes mais Myriam se déclara dans l'impossibilité de manger encore. On la crut malade et elles furent bien une demi-douzaine de femmes pour la conduire dans la fameuse chambre où on l'étendit sur le lit en lui plaçant une bouillotte sur le ventre tandis qu'on l'invitait à boire de la tisane de thym pour la digestion et le foie.

Son repas terminé Ugo fut également invité à rejoindre sa compagne pour se détendre à ses côtés. Cela partait d'un bon sentiment mais aussi de l'obligation de libérer leur table, car la clientèle du soir commençait d'affluer dans le restaurant.

— Vous pourriez vous installer dans le fauteuil, dit Myriam.

— Je ne veux pas vexer cette brave femme de patronne, répondit-il, moqueur, et il s'allongea auprès de la jeune femme, rabattant ses jupes sur ses jambes.

— J'ai remarqué, dit-elle plus tard, que vos joues commençaient de bleuir. Il serait peut-être temps d'y remédier.

— Je n'ai quand même pas apporté mon rasoir, fit-il agacé.

— J'ai de la poudre dans mes poches d'habit. Je vais vous en passer, mais auparavant, je vous enduirai d'une crème pour fixer cette poudre colorée.

Ils s'assirent sur le lit et elle s'occupa de faire disparaître cette résurgence de virilité. Un bruit de pas précipités dans l'escalier les força à s'allonger et faire semblant de dormir.

— On sait où il est. C'est une vieille qui l'a vu tomber sur son balcon parmi ses géraniums, et elle y voit un signe du ciel car son fils est prêtre dans le Nord. Elle prétend que le Bon Dieu lui a envoyé ce chapeau pour l'avertir que bientôt son rejeton sera nommé évêque et finira cardinal. Elle refuse de le rendre.

— Nous sommes prêtes à lui donner non seulement une forte somme mais la bénédiction du Saint-Père.

— Elle dit que Saint-Janvier lui a fait un cadeau qu'elle n'a pas le droit de rejeter. Nous sommes en train d'imaginer une ruse. Nous avons trouvé un chapeau similaire mais il a fallu le décolorer car il était noir et ensuite on va le teindre en rouge. Nous le ferons sécher dans le four à pizzas d'en dessous.

Les grosses femmes quittèrent la chambre en affirmant que dans moins de deux heures le chapeau serait cuit, enfin sec. L'échange demanderait beaucoup de prudence.

— Je ne veux plus dormir, dit Myriam en quittant le lit.

— Il est pourtant confortable, fit Ugo. Je ne sais si le matelas a été changé depuis que la sœur-putain est allée exercer en Lybie, mais ses visiteurs ne l'ont pas tellement écrasé.

— Cela vous rend rêveur, fit-elle ironique.

— Je trouve la situation très... euh piquante, pas vous ?

— Vous croyez que c'est le moment d'avoir des pensées folichonnes ?

— Je me demande si ce moment-là a existé une seule fois dans votre vie, soupira-t-il.

CHAPITRE IX

Sous un ponton pourri basculé sur le flanc, un vieux canot à moitié coulé attendait depuis des années de sombrer définitivement. Une bâche écaillée le recouvrait en partie et vers neuf heures du matin, une main jaillit par une déchirure, tâtonna un peu pour écarter la toile goudronnée. La tête d'Ugo apparut. Il regarda autour de lui avec suspicion.

— Nos poursuivants semblent avoir abandonné la chasse, murmura-t-il. Ma sœur, je crois que nous pouvons essayer de rentrer à bord du *Vesuvio*, mais débarrassez-vous de votre habit.

— Je ne vais quand même pas me promener en chemise de coton ?

Lentement le capitaine Cardone écarta la bâche et Myriam Hermann apparut. Sans cornette mais avec encore sa robe de religieuse.

— Si vous n'aviez pas juré le nom de Dieu dans l'escalier, nous serions rentrés sans ennuis à bord de votre cargo.

— J'ai trébuché dans mes jupes, fit-il agacé.

Profitant de la stupeur des femmes qui venaient de rapporter triomphalement le chapeau du cardinal, ils avaient réussi à quitter la trattoria mais la poursuite s'était vite organisée. D'une fenêtre à un balcon, d'un balcon à une terrasse, les cris de colère les avaient accompagnés. Les charmantes dames de la trattoria battaient le rappel de tout le quartier et lançaient des ordres afin que commence la traque. De chaque immeuble, de chaque bar, pizzeria, trattoria, bordel, cinéma, music-hall surgissaient des foules vindicatives prêtes au massacre. Des sacrilèges déguisés en religieuses avaient volé le chapeau du cardinal, certainement pour le revendre comme relique.

Entravé dans ses jupes, Ugo n'avait eu que la ressource de les remonter très haut sur ses jambes poilues et Myriam en avait fait tout autant sur ses mollets fort jolis. Ils avaient couru comme des dératés et n'avaient trouvé que ce vieux bachot pour se cacher sous la toile goudronnée, dans une eau corrompue, après avoir dérangé une famille de rats.

— Je vais détacher l'amarre, dit Ugo, et voir si le canot se dirige vers notre bassin. Il me semble que là-bas, vers le milieu, il existe un courant Restez allongée pour le moment.

À l'aide d'une vieille planche du fond il rama pour donner de l'élan au canot, ne cessant de surveiller les quais où des marchandises s'entassaient si haut qu'elles formaient des sortes de créneaux par lesquels les curieux ou les marins pouvaient approcher de l'eau.

— Pour le moment tout va bien, murmurait-il entre ses dents. Personne ne fait attention à nous. J'aperçois même la cheminée du *Vesuvio* à quelques centaines de mètres qui seront les plus dangereux à franchir si le courant ne nous emmène pas jusqu'au cargo.

Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres du but lorsqu'un gamin d'une douzaine d'années qui péchait regarda passer le canot, les yeux ronds. Ugo venait de s'allonger dans le fond, faisant confiance au courant porteur. Le gosse, avec une rapidité surprenante, lança sa ligne en direction du bachot. Celle-ci était lestée de plusieurs hameçons qui s'agrippèrent au bois vermoulu. Avec des gestes lents, l'adolescent commença de haler l'embarcation.

C'est alors que surgit de la barque un monstre épouvantable, un être inconnu recouvert de varech qui menaça le petit pêcheur de ses poings. Il préféra lâcher sa canne et s'enfuit en hurlant. Gardant sur la tête la masse de varech trouvée dans le fond du bateau, Ugo le dirigea vers son cargo et le fit disparaître sur le bord opposé d'où il héla à plusieurs reprises pour qu'on lui lance une échelle de corde.

Hassanian l'entendit, se pencha et poussa un cri de terreur jusqu'à ce que son capitaine se débarrasse des algues. Myriam monta la première à bord, suivie de Ugo tenant le chapeau de cardinal entre ses dents.

CHAPITRE X

Les carabiniers s'étaient retirés sans qu'on en connût la raison. Milfried et Hassanian dirent qu'ils avaient veillé toute la nuit tant ils étaient inquiets du sort de leur capitaine et de sa compagne. Hassanian était même allé faire un tour dans le quartier où la voiture du cardinal avait explosé mais, à part une certaine agitation chez les femmes du coin, il n'avait pu obtenir un quelconque renseignement sur le sort de Cardone et de Myriam. À son tour, Milfried avait fait une tentative tout aussi vaine.

Dans sa cabine, Ugo examinait le chapeau avec une grande attention. Il utilisait une loupe. Il pensait que le secret du cardinal se trouvait dans le ruban, puis dans la coiffe, mais en fait, il découvrit que le bord était composé de deux feuilles de feutre astucieusement collées. À l'aide de son rasoir il réussit à les séparer. Elles n'étaient collées que sur un centimètre et elles se séparèrent pour libérer une feuille de papier très mince où courait l'écriture de Barancoli.

Milfried accourut juste comme Ugo et Myriam en prenaient connaissance.

— Une Mercedes sur le quai. C'est l'Obersturmführer Stackering qui monte à bord. Le matelot de coupée le retient. Dois-je le laisser venir ?

Ugo cacha le chapeau dans un placard et alla sur le pont accueillir l'officier SS tandis que Myriam se réfugiait dans sa cabine.

L'Allemand paraissait furieux, mais sa colère était toute dirigée contre les fascistes italiens :

— Ces imbéciles ont piégé la Fiat du cardinal, leur ennemi politique, qui a sauté juste comme vous alliez à ce rendez-vous. J'étais en route pour Naples et je suis arrivé trop tard pour les empêcher de commettre cette erreur. On me dit que vous avez recueilli les derniers mots du cardinal qui serait mort dans vos bras.

— Qui me dit que vous n'étiez pas complice de cet attentat ? fit Ugo sèchement Vos explications sont pour le moins douteuses.

— Dès que j'ai su que vous étiez sous surveillance policière, j'ai obtenu que celle-ci soit levée. On m'a dit qu'il y avait dans les

quartiers du port une grande effervescence au sujet du chapeau du cardinal. Êtes-vous au courant ?

— Pas du tout.

— Ce chapeau aurait été emporté par le souffle de l'explosion et désormais, ces gens superstitieux, bien sûr des Napolitains, le considèrent comme une relique. Que vous a dit le cardinal ?

Le cardinal avait laissé des indications précieuses sur Luigi Spaggio et surtout sur ses origines, les différentes résidences secrètes qu'il possédait en Italie. Le capitaine Cardone n'envisageait pas un seul instant de mettre le SS dans la confidence.

— Le cardinal m'a simplement béni juste avant de mourir, dit-il tranquillement.

— Capitaine Cardone, ne vous moquez pas de moi. Je suis certain que vous en savez plus long que vous ne le prétendez sur Luigi Spaggio. Je vais vous proposer un marché.

— Je n'ai pas besoin d'argent, de votre argent, dit Ugo.

— Il ne s'agit pas d'argent mais de la vie d'une jeune personne que vous cachez à bord de votre cargo. Si vous montrez autant de mauvaise volonté, je vais la faire arrêter par mes amis italiens qui la transféreront en Allemagne où elle sera jugée pour trahison. Ce qui entraînera sa décapitation. À vous de choisir.

Il sortit un étui en argent, proposa une cigarette à Ugo qui refusa. Il l'alluma avec de petits gestes précis qui agacèrent le capitaine.

— N'oubliez pas non plus la trentaine de Juifs qui attendent là-bas, à Hambourg, un geste de bonne volonté de votre part.

Cardone alla s'accouder au bastingage et parut s'intéresser à l'activité du port.

— Non seulement Myriam Hermann serait arrêtée, mais les Italiens fouilleraient votre cargo et qu'y découvriraient-ils ? Des caisses d'armes achetées en Belgique destinées aux républicains espagnols. Vous n'ignorez pas que Mussolini s'engage chaque jour un peu plus dans la croisade de son ami Franco et bientôt, ce seront cinq divisions qui combattront en Espagne. Les Italiens n'apprécieront pas de savoir que vous, Italien d'origine, travaillez pour ces bandits du *Fronte Popular*.

— J'ai effectivement recueilli quelques confidences sur ce qui vous préoccupe tant. Mais je ne veux pas négocier sous la contrainte. Je veux que les trente Juifs incarcérés à Hambourg se retrouvent libres de choisir l'exil. Dès que j'aurai la certitude qu'ils sont en route pour le pays de leur choix, je vous ferai part des confidences ultimes du cardinal Barancoli.

— Mon cher ami, je ne pense pas que vous ayez les moyens de cette négociation. Je vais aller avertir mes amis italiens. Vous vous retrouverez en prison et vous finirez bien par avouer ce que vous savez. Il n'y aura pas seulement des purges répétées à l'huile de ricin, savez-vous ? Nos instructeurs ont appris aux Italiens comment faire parler quelqu'un de réticent.

C'est alors que Myriam Hermann apparut sur le pont. Elle avait suivi toute la conversation depuis sa cabine dont le hublot était ouvert, comme le remarqua Ugo.

— Capitaine Cardone, dit-elle d'une voix tremblante, je vous en prie, dites ce que vous savez à l'Obersturmführer. Je ne crains pas tant pour moi que pour mes amis de Hambourg.

Le SS s'inclina avec une politesse exagérée devant la jeune fille.

— Heureux de vous connaître enfin, chère mademoiselle.

Myriam le contemplait avec dégoût. Elle eut pour Cardone un sourire inattendu, un sourire qui était plus le reflet d'un sentiment amoureux que l'expression d'une amitié.

— Je vous en prie, vous aurez droit à toute ma reconnaissance.

— Eh bien, ricana le SS, n'y a-t-il pas là-dessous quelque engagement heu, comment dirais-je ?... Une promesse très stimulante pour un homme tel que vous ?

Cardone restait accoudé à la rambarde :

— Je suis certain qu'un jour, j'aurai le plaisir merveilleux de vous casser la gueule, Stackering. De vous abîmer vraiment votre sale gueule de SS. Au point que vous ne pourrez jamais plus porter beau et parader fièrement parmi vos victimes.

Stackering devint d'une pâleur mortelle et son geste de porter sa main à sa ceinture fut symptomatique, mais il était en civil et n'avait aucun étui de revolver.

— Je me souviendrai de cette menace, mais en attendant, que décidez-vous ?

— Je sais où se trouve effectivement Luigi Spaggio. Et sous quel nom d'emprunt. Je peux même vous préciser qu'il est en Espagne en pleine guerre civile, mais vous n'en saurez plus que lorsque je vous aurai accompagné là-bas. Et ne comptez plus sur votre misérable et odieux chantage pour m'en faire dire davantage.

CHAPITRE XI

Lorsque le *Vesuvio* approcha des côtes espagnoles, Ugo Cardone annonça à Stackering qu'ils débarqueraient l'un et l'autre à Gibraltar, en territoire anglais, et que de là, ils devraient gagner rapidement la ville de Teruel.

Le SS le regarda avec surprise.

— Teruel ? Il s'y déroule de violents combats en ce moment Êtes-vous certain que c'est là-bas que nous trouverons Luigi Spaggio ?

— Êtes-vous à même de nous trouver le moyen de nous y rendre rapidement ?

— Nous disposerons d'un avion allemand, ne vous inquiétez pas. Que ferait Spaggio à Teruel ? Combattrait-il dans les rangs des nationalistes ?

Ugo ne répondit pas. Son cargo, chargé de caisses d'armes, ne pouvait pénétrer dans les eaux territoriales de Gibraltar car les Anglais auraient aussitôt saisi la cargaison, au nom d'un pacte de non-intervention signé par plusieurs pays européens, mais il semblait que les armes destinées aux républicains fussent plus souvent visées que celles livrées en énormes quantités à Franco par les Italiens et les Allemands. Par radio, on fit donc appel à un canot automobile qui vint chercher les deux hommes.

Lorsqu'ils descendirent à terre, ils subirent un long contrôle de leurs passeports, avant d'être autorisés à passer en territoire espagnol tenu par les rebelles franquistes.

Dès le poste frontière, les Espagnols s'empressèrent de donner satisfaction à l'Obersturmführer et une puissante Hispano-Suiza les emporta vers un terrain d'aviation où un Junkers attendait, prêt à décoller.

— Vous voyez, s'exclama avec satisfaction le SS, que même à l'étranger, notre nouvelle organisation est merveilleuse. Vous comprenez pourquoi nous sommes si efficaces ? Nous allons faire de notre pays l'endroit le plus puissant du monde.

Un steward en uniforme allemand apporta un plateau avec des sandwiches et du champagne.

— Vous produisez du matériel de guerre mais vous manquez de bons produits alimentaires, fit remarquer Ugo en acceptant une coupe, et ce vin-là, vous n'en possédez pas.

— Peut-être qu'un jour, nous vous prouverons le contraire.

— Vous ferez du vin synthétique comme votre essence ou votre beurre ?

— Ne plaisantez pas sur nos possibilités, se renfroga Stackering.

Peu avant la nuit, ils atterrissaient non loin de Teruel, sur un terrain que des soldats du génie achevaient de rendre praticable. Les canons et les avions républicains devaient s'acharner sur la piste en espérant la rendre inutilisable. Inutilisable pour ces avions qui les empêchaient d'effectuer des attaques décisives.

Une voiture blindée les conduisit non en ville, mais dans la banlieue ouest où plusieurs camps militaires étaient installés sous différents camouflages.

Ugo découvrait les techniques avancées des Allemands pour dissimuler leurs installations aux yeux des observateurs aériens.

— Nous ne sommes ici qu'à titre de conseillers, disait le SS en espérant le convaincre, mais Ugo constatait qu'il n'en était rien et que déjà, alors que la guerre n'avait pas un an, les nazis étaient solidement engagés. Il aperçut aussi des camps de prisonniers que des épaisseurs de barbelés entouraient. Les captifs paraissaient vivre à même la terre, sans constructions visibles.

— Il va falloir me donner le nom d'emprunt de Spaggio, maintenant que nous voici dans cette ville.

— Alcide Libérale.

— Il combat dans les rangs nationalistes ?

— Il fait partie des Brigades internationales.

— Lui, un Italien ? Mais c'est un traître infâme puisque l'Italie est aux côtés du général Franco.

— Libérale est prisonnier et depuis peu, ses geôliers ont découvert sa réelle identité. Ils vont lui faire un procès exemplaire.

— Il sera fusillé.

Ugo fut conduit à une petite chambre où il déposa son bagage, mais il déclara qu'il accompagnerait Stackering en ville.

— Je veux voir ce Spaggio. J'ai accepté de collaborer avec vous et maintenant je veux voir qui est cet homme que vous cherchez avec autant d'ardeur.

— Votre mission est terminée. Encore heureux que je vous laisse repartir et rejoindre votre cargo pourri.

— Très bien, dit Ugo. Êtes-vous seulement certain que je vous ai bien donné toutes les indications ?

Le SS parut réfléchir et haussa les épaules.

— Après tout, pourquoi pas ?

— J'ai un message pour lui de la part du cardinal Barancoli. Des paroles de soutien simplement, rien qui puisse vous contrarier.

— Je me méfie de vous, Cardone, et je vous crois capable d'une félonie.

— Je ne me suis engagé que sur une chose, la recherche de ce garçon. C'est tout.

CHAPITRE XII

Les Italiens occupaient un ancien palais dans le centre de la ville. Leur voiture blindée devait se frayer son passage à travers des montagnes de gravats, des maisons écroulées, des rues défoncées. Des conduites d'eau non encore réparées provoquaient de puissants geysers un peu partout. C'était l'heure du couvre-feu et l'on n'apercevait personne à l'extérieur des habitations encore debout. Vers l'est, un rougeoiement suspect signalait le front où les fusées éclairantes se succédaient sans cesse.

Les Chemises Noires s'activaient beaucoup dans le palais dont le perron n'existait plus. On y accédait par une estrade de bois. À l'intérieur, les uniformes réguliers de l'armée italienne faisaient tache parmi les sinistres silhouettes des membres du parti.

Luigi Spaggio venait d'être condamné à mort et serait fusillé le lendemain à l'aube, déclara avec morgue un colonel italien. Un traître de moins dans l'Italie nouvelle.

— Vous me servirez d'interprète, déclara soudain Stackering, que l'attitude de l'officier supérieur italien offusquait. Nous irons l'interroger dans sa cellule dans les caves du palais.

En lui-même, Ugo remercia l'imbécile colonel qui venait de décider l'Obersturmführer à prendre cette décision.

Dans les caves, une odeur fade saisit Cardone à la gorge, une odeur qu'il connaissait bien pour l'avoir respirée sur bien des lieux de carnage. Et puis, il y avait comme des râles, des cris sourds qui forçaient l'épaisseur des portes en bois. Les hommes que l'on croisait avaient des faciès que l'on ne pouvait oublier.

Soudain, ils tombèrent sur trois Chemises Brunes hitlériennes et Stackering poussa des exclamations de satisfaction de voir que ses compatriotes prenaient une part importante, voire prépondérante dans cet enfer en sous-sol. Ugo comprit dans leurs échanges en allemand que Spaggio avait dû être torturé assez souvent avant qu'il n'avoue sa véritable identité.

— Un protégé du cardinal Barancoli, dit l'un des SS.

Mais, dans sa cellule, Luigi Spaggio était assis devant une planche qui servait de table et son apparence était assez normale, excepté un énorme hématome sur la joue droite et ses mains bandées.

— Refermez la porte, dit Stackering à Ugo. Ce qui va se dire ici ne concerne que nous. Cette affaire est considérée comme secret d'État et il n'y aura jamais que quelques personnes dans la confidence.

Ce soir-là, Ugo comprit qu'ils étaient tous condamnés à mort, lui, Myriam, son bosco, son coq et tout son équipage. Jamais les nazis ne les laisseraient vivre s'ils étaient soupçonnés de connaître le don d'immortalité de Spaggio.

— Demandez-lui s'il désire faire une déclaration alors qu'il sera fusillé demain matin.

Ugo trouva la question banale, voire stupide, mais il obéit. Spaggio le regarda avec dégoût :

— Vous êtes de leur bord ? Je vous méprise.

— Je suis contraint et forcé d'agir ainsi, quoi que vous en pensiez. Mais vous avez raison d'en douter et de ne pas répondre.

— Arrêtez, vous deux, s'emporta Stackering. Que m'importe que cet homme refuse de répondre ! J'ai décidé de le laisser fusiller. Ainsi, nous pourrions vérifier demain à l'aube s'il est réellement immortel. J'en prends le risque mais lui court le danger de mourir stupidement. Peut-être qu'il ne dispose que d'une partie de ce don merveilleux qui lui permettrait d'affronter, par exemple, la maladie mais non les douze balles d'un peloton.

Ugo traduisit. Luigi Spaggio se contenta de sourire :

— Je n'ai pas peur de mourir pour mon idéal de démocratie et de liberté. Vous n'en saurez pas plus. Je peux très bien jouer le mort demain à l'aube comme en finir avec la vie.

Le SS haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

— Un instant, dit Ugo. Vous allez prendre le risque de dévoiler devant douze soldats italiens, un officier, un sous-officier et quelques témoins que ce garçon est peut-être doté du pouvoir d'immortalité ? Eh bien, j'en connais un qui sera content de vous, votre Führer.

L'Obersturmführer sursauta et se tourna d'un coup.

— Luigi Spaggio est condamné à mort et personne ne peut intervenir pour l'empêcher de comparaître devant le peloton d'exécution.

— Si, vous. Il y a certainement ici dans ce palais un gradé de la SS assez puissant pour arrêter ce jugement. Vous auriez intérêt à repartir avec Luigi Spaggio jusqu'à votre camp militaire allemand de la banlieue.

— Vous n'avez pas de conseils à me donner, fit le SS d'une voix rageuse, mais en même temps perplexe. Ce maudit capitaine de bateau avait entièrement raison. Si Spaggio restait vivant après avoir reçu douze balles dans la peau, la nouvelle serait très vite propagée chez les Italiens et même les Espagnols.

Il ouvrit la porte.

— Attendez-moi ici. Je reviens.

Ugo, une fois la porte refermée, expliqua qui il était, la mort affreuse du cardinal Barancoli et comment il était parvenu jusqu'à lui sous la contrainte.

— Nous allons désormais essayer de nous évader tous les deux. Si Stackering n'obtient pas l'autorisation de vous emmener, il faudra le prendre comme otage.

— N'oubliez pas que je suis enchaîné, dit Spaggio. Je ne pense pas que nous puissions réussir. J'ai aussi les mains bandées. Ils m'ont arraché plusieurs ongles.

Peut-être que le garçon préférerait être fusillé par les Italiens et leur faire découvrir qu'il était indemne après l'exécution. Pensant peut-être que ses compatriotes seraient moins dangereux que les Allemands une fois en possession de son secret.

— Je ne souhaite pas être fusillé, dit Spaggio. Tout ce qu'on raconte sur moi est stupide et je suis aussi mortel que vous ou quiconque.

Stackering revint en compagnie d'un colosse au crâne rasé qui ressemblait vaguement à Goering. Il toisa Ugo et eut pour Spaggio un regard écoeuré :

— C'est ce déchet que vous voulez sortir de là ? fit-il d'une voix rauque.

— J'ai un ordre de mission oral, mais si vous m'aidez sans poser de questions, vous recevrez un télégramme de satisfaction du Führer lui-même.

— Nos amis Chemises Noires sont très susceptibles et veulent faire un exemple. Beaucoup d'émigrés italiens combattent en face parmi les bandits républicains. Ils veulent les terroriser par cette exécution.

— Ils peuvent toujours annoncer qu'elle a bien eu lieu, cet homme ne réapparaîtra pas de sitôt ni dans ce pays ni en Italie.

— Je vais voir ce que je peux faire, grogna le colosse, mais j'aurais aimé être couvert par un ordre de mission écrit.

CHAPITRE XIII

Il était trois heures du matin lorsque un remue-ménage dans les couloirs alerta les deux hommes. Depuis un moment ils restaient silencieux. Spaggio, épuisé, avait fini par s'endormir, et Ugo Cardone essayait de ne pas imaginer une suite désastreuse pour son compagnon et lui-même. Il préférait rêver de Myriam Hermann, qui, alors que le *Vesuvio* naviguait depuis deux jours en direction de l'Espagne, l'avait attendu un soir dans la couchette de sa cabine. Il avait craint qu'elle ne soit venue le récompenser en quelque sorte d'avoir accepté les conditions de Stackering, mais elle avait su lui prouver le contraire, très amoureuse de lui, ne le quittant qu'au petit matin.

Le colossal SS, Stackering et des Chemises Noires italiennes pénétrèrent dans la cellule. Sans ménagement, Ugo fut poussé dans le couloir où deux Italiens veillèrent sur lui attentivement. Peu après, Luigi Spaggio sortait encadré par ces gens-là, et Stackering fit signe à Cardone de les suivre. Ils furent conduits à leur voiture blindée. Stackering aboya un ordre et Cardone se trouva relié par des menottes à Luigi Spaggio. Deux Chemises Brunes allemandes les encadrèrent à l'arrière de la voiture tandis que l'Obersturmführer s'installait très satisfait à l'avant. La ville de Teruel subissait un bombardement nocturne par l'artillerie républicaine. L'est s'embrasait car les franquistes ripostaient également.

Durant le parcours, le SS se retournait fréquemment vers les Italiens en ricanant.

— Nous n'allons pas au camp militaire allemand ? s'étonna Ugo, voyant que le trajet s'allongeait.

Une des Chemises Noires voulut le faire taire mais Stackering daigna expliquer que le terrain où ils s'étaient posés en fin d'après-midi venait d'être endommagé et qu'ils en rejoignaient un autre, occupé par les Italiens, à quelque cinquante kilomètres à l'ouest.

— Un Fiat nous attend et décollera à l'aube. Qu'en pensez-vous, Spaggio ? Voir l'aube se lever depuis un avion alors que vous devriez être attaché à un poteau les yeux bandés et de dos comme un traître que vous êtes.

Le voyage fut plus long que prévu car des dynamiteras républicains, surtout des brigadistes, s'infiltraient entre les lignes pour saboter les routes, les chemins de fer, les lignes électriques. Le jour commençait lorsqu'ils aperçurent le terrain d'aviation au fond d'une vallée verdoyante, entouré de barbelés et surveillé par un grand nombre d'hommes.

La voiture roula jusqu'au gros appareil Fiat qui attendait au milieu du terrain. Sans ménagements, on leur fit escalader l'échelle d'accès. On les repoussa dans le fond de la carlingue. Le pilote italien vint jeter un coup d'œil et rejoignit son cockpit. Les Chemises Brunes quittèrent l'endroit.

Ils étaient seuls avec Stackering.

— Nous rejoignons Rome, déclara ce dernier en se frottant les mains, et de là, nous volerons vers Berlin.

— Qu'irai-je faire à Berlin ? demanda Ugo.

— Vous n'irez pas à Berlin, ricana Stackering. Nous allons faire un détour pour éviter la DCA ennemie et ensuite nous survolerons la mer... La Méditerranée, votre mer préférée, je suppose.

Il s'esclaffa sans raison. Le copilote entra et désigna une sorte de glacière contenant de quoi boire et manger. Stackering se prépara un énorme sandwich au jambon espagnol et remplit son verre d'un xérès blanc.

— À votre santé à vous deux.

Ils étaient toujours reliés par des menottes et devaient reposer leurs poignets sur l'accoudoir.

— Stackering, j'ai besoin d'aller où vous savez. Ça doit être derrière nous je suppose.

Mais le SS ne parut pas comprendre. Il continua de mâcher féroce ment son jambon. Le jour était bien levé et le Fiat survolait toute la zone conquise par les franquistes en direction du sud.

— Nous nous ravitaillerons en essence à Malaga et ensuite, d'un seul coup d'aile, l'Italie. Mais auparavant, nous aurons une petite chose à régler. Je sais que votre cargo se dirige vers Barcelone pour livrer ses caisses d'armes. Dans les eaux internationales, bien sûr.

Donc, il a fait un détour depuis Gibraltar pour rester au large. Nous savons à quel endroit nous croiserons sa route, nous en l'air et eux sur l'eau.

Il riait comme un fou, se servant du xérès blanc. Ugo savait qu'ils étaient à bord d'un bombardier et il découvrit avec horreur que ce dernier s'apprêtait à couler le *Vesuvio*, et que lui-même n'arriverait certainement jamais à Rome. Stackering paraissait suivre un plan machiavélique qui le rendait exubérant, contrairement à son habitude.

Le capitaine comptait sur l'escale de Malaga pour tenter quelque chose, mais Stackering restait sur ses gardes et le ravitaillement en carburant ne dura pas plus d'une heure, atterrissage et décollage compris. Non seulement un camion citerne roula vers l'appareil, mais aussi un autre camion bâché qui disparut vers la queue du Fiat.

— Des bombes pour le *Vesuvio*, pensa Ugo, le cœur serré.

Puis ce fut la mer et le changement de direction vers le nord-est. La chasse au *Vesuvio* commençait.

Au bout de deux heures de vol, le copilote vint dans la carlingue et chuchota quelque chose à l'oreille de Stackering. Ce dernier lui tapota l'épaule et se leva pour regarder par l'un des hublots de droite. De leur place, les deux Italiens ne pouvaient distinguer la mer.

Le Fiat perdit de l'altitude et effectua une large boucle qui lui fit faire un demi-tour complet.

— Eh bien le voilà, ce cher *Vesuvio* que vous aimez tant, n'est-ce pas ? Pourtant vu du ciel, il n'a guère fière allure avec sa cheminée rafistolée et sa coque rouillée. Vous devriez le mettre en bassin de radoub ou mieux, l'envoyer au cimetière des vieux bateaux. Il a fait son temps.

Stackering se redressa et regarda Ugo avec, dans ses yeux bleus, une jubilation cruelle :

— Je vais vous faire un cadeau, mon cher Cardone. Je vais vous permettre de retrouver vos amis, votre Ecossais de bosco, votre métèque de coq et votre équipage de forbans, sans oublier cette petite salope de Juive qui, depuis quelque temps, vous fait les yeux doux.

— Vous allez bombarder mon cargo, dit Ugo, je le sais.

— Oui, mais avant, vous allez rejoindre votre bord. Vous allez sauter mais sans parachute bien entendu, alors que nous sommes à

plus de cinq cents mètres.

CHAPITRE XIV

L'aide-pilote se plaça derrière les deux hommes et appuya le canon d'un gros Beretta sur la nuque d'Ugo.

— Ne bougez pas, dit Stackering. Sinon, il vous fait sauter la cervelle. Vous avez une toute petite chance d'en réchapper si vous sautez. Bien sûr, ensuite, votre cargo risque d'être coulé, mais c'est tout ce que j'ai à vous proposer.

Le copilote détacha les deux hommes. Ugo frotta son poignet lentement sans lâcher l'Allemand du regard. Le canon de l'automatique était toujours sur sa nuque. Il se leva sans hâte et se tourna vers Luigi Spaggio :

— Désolé de vous quitter quelques heures à peine après avoir fait votre connaissance.

— Marchez vers le SS. Je m'occupe de celui qui est derrière, prononça à voix basse et en argot napolitain le garçon.

— Merci, dit Ugo.

Stackering avait aussi une arme à la main, un Luger qu'il évita de regarder. L'Obersturmführer lui fit signe de se diriger vers la porte latérale.

— Vous allez l'ouvrir. Vous serez tout de suite aspiré sans avoir même le temps de vous rendre compte de ce qui vous arrive.

Ugo fit mine d'obéir. Juste à cet instant, Spaggio qui, depuis sa sortie de prison, donnait l'image d'un homme très affaibli et incapable de réaction, attaqua le copilote malgré ses mains blessées. Un coup de feu retentit, détournant l'attention du SS sur lequel Ugo fonça avec violence. Il le déséquilibra et l'envoya, sous le choc s'écraser contre la paroi. L'autre hurla, tira lui aussi, mais déjà le capitaine Cardone lui tordait le poignet, lui arrachant son Luger. Du coin de l'œil, il vit le copilote à genoux dans la travée centrale, le Beretta sur sa nuque. Spaggio avait arraché le pansement de sa main droite pour tenir l'arme.

— Tout va bien ?

— Ça va, merci. Cela m'a fait du bien de taper sur ce salaud, répondit Spaggio. Et vous ?

— Ça va...

Le nazi et le fasciste se retrouvèrent à leur tour menottes aux poignets à la place qu'occupaient les deux Italiens. Pendant ce temps, le pilote n'avait cessé de faire tourner l'appareil, et Ugo aperçut le *Vesuvio* en dessous qui laissait un sillage blanc derrière lui. À bord, ses amis devaient se demander ce que leur voulait cet appareil italien qui ne cessait de les survoler à basse altitude.

— Dois-je lâcher les bombes ? demanda le pilote dans le haut-parleur. Arturo, que fais-tu à l'arrière ? Tout va bien ?

Ugo se dirigea vers le cockpit et le pilote se retourna. Il ouvrit de grands yeux en le voyant entrer.

— Mettez-vous en liaison-radio avec le cargo et ne faites pas l'imbécile.

— Sans moi, vous mourrez. Je suis le pilote.

— J'ai mon brevet, j'ai même appartenu à une compagnie en Lybie. Vous ne m'êtes pas indispensable.

Le contact radio finit par s'établir et Ugo reconnut la voix de l'Ecosais :

— Continuez vers Barcelone comme convenu. Moi-même, je me rends là-bas. Je voudrais faire cadeau de cet appareil aux gouvernementaux.

— Vous feriez mieux de sauter en parachute, on vous récupérerait.

— Je livrerai aussi deux Italiens et un Allemand à ceux de Barcelone.

La communication cessa et bientôt le cargo ne fut plus qu'un point à l'arrière de l'appareil qui avait repris de la hauteur.

— Les républicains nous abattront dès que nous essayerons d'approcher de Barcelone. Nous allons devoir nous glisser entre les Baléares et la péninsule alors que cette zone est entre leurs mains. Leur flotte s'y trouve également.

— Vous glisserez vers l'ouest un peu avant Barcelone. Nous verrons bien une fois sur place.

Mais dès que le Fiat se rapprocha de la côte à moins de cent kilomètres de Barcelone, il fut pris pour cible par des mitrailleuses lourdes. Par chance, aucun appareil républicain ne se montra dans le ciel. Ugo, assis à la place du copilote, essayait d'entrer en communication avec un récepteur de l'armée régulière sans y parvenir.

Lorsqu'il obtint un interlocuteur, ce dernier, après l'avoir écouté, le traita de fasciste et affirma que c'était un piège et que le Fiat venait bombarder Barcelone.

— Ecoutez, je suis le capitaine Ugo Cardone du cargo *Vesuvio* qui a souvent livré des armes dans le port de Barcelone, renseignez-vous. Précisément à l'heure actuelle, mon navire est en route pour vous en livrer d'autres. J'ai été arrêté par les Italiens, j'ai réussi à m'enfuir avec un compatriote des Brigades Internationales, Alcide Libérale. Nous détenons trois prisonniers, deux Italiens et un Allemand.

— Je me renseigne mais n'approchez plus, tournez en rond.

— Faites vite avant que nous ne soyons abattus.

Il surveillait les appareils de bord, certain que le pilote italien essayerait une entourloupette. Il n'avait guère envie de se retrouver prisonnier des gouvernementaux qui ne reconnaissaient pas pour les Italiens et les Allemands le statut de prisonnier selon la Convention de Genève. Si bien qu'ils risquaient d'être fusillés.

— C'est loupé, ricana cet homme. Vos amis républicains sont trop pagailleux pour retrouver votre nom quelque part dans leurs archives.

Tout en surveillant le pilote, il jeta un coup d'œil dans la carlingue. Tout allait bien pour Spaggio.

— Pas d'ennuis, ils sont comme des moutons.

Juste à cet instant la radio de bord crachouilla et une voix, différente de la première, ordonna que le Fiat atterrisse sur un petit terrain au nord-ouest de la ville.

— Et ne déviez pas de cette route. Nous vous surveillons.

— Bien compris. Nous nous rendons là-bas tout droit.

Le pilote grommela quelque chose mais parut se résigner. Sur leur droite, ils apercevaient l'immense cité catalane et le port. Le soleil brillait.

— C'est un endroit superbe, dit Ugo pris d'une colère froide. Il a fallu qu'un général ambitieux et sanguinaire déclenche une guerre civile pour que ce pays risque de devenir un champ de ruines.

— Le fascisme vaincra, dit le pilote qui, soudain, partit en piqué avant qu'Ugo ait pu intervenir. Il se jeta sur lui, l'assomma, eut un mal fou à l'arracher de son siège et récupéra à temps les commandes pour redresser le Fiat mais déjà, tout autour, des obus de la DCA floconnaient en abondance et soudain ce fut le drame. L'un d'eux fit exploser le moteur gauche.

— Enfilez ceci, cria Spaggio en pénétrant dans le cockpit, un parachute. Nous avons juste le temps de sauter.

CHAPITRE XV

Le commissaire du gouvernement l'avait écouté, le visage impénétrable. La version d'Ugo prétendait qu'il avait utilisé un certain Stackering pour aller délivrer un ami des Brigades Internationales prisonnier des Italiens à Teruel. Mais visiblement, le commissaire ne le croyait pas.

— Alcide Libérale est bien un combattant des Brigades disparu à Teruel dans des circonstances mal établies. Nous n'avons aucune précision sur sa capture et nous pouvons supposer qu'il est passé avec armes et bagages dans les rangs de l'ennemi pour rejoindre ses compatriotes italiens. Certes, vous avez plusieurs fois livré des armes à notre camp mais toujours contre un paiement comptant. Vous n'agissez pas au nom d'une conviction politique mais pour vous enrichir. Vous n'êtes qu'un aventurier sans scrupules qui peut très bien fournir aux fascistes des armes et des pièces détachées.

— Mon cargo, le *Vesuvio*, est en route pour cette ville. Il attendra dans les eaux territoriales mon accord pour venir décharger de nombreuses caisses d'armes. Il dépend de vous qu'elles soient livrées ou non.

— Est-ce du chantage ?

— Une tentative d'accord.

— Vous avez annoncé dans vos messages radio la livraison d'un bombardier Fiat occupé par deux fascistes italiens et un nazi. Puis vous avez sauté en parachute avec votre complice. L'appareil, lui, a continué vers l'ouest malgré les tirs de notre DCA et il a dû trouver refuge sur un terrain d'aviation tenu par les rebelles franquistes.

Il renvoya Cardone sous prétexte de poursuivre la constitution de son dossier, voilant à peine ses menaces sur la possibilité d'un procès rapide et d'une condamnation à mort.

Sortant du cabinet du commissaire, Ugo fut entraîné par les miliciens à travers une cohue incroyable. De nombreux prévenus attendaient leur tour de comparaître mais il y avait des plaignants, des familles qui s'inquiétaient dans l'angoisse d'en savoir plus sur le sort d'un des leurs. C'était également dans cet endroit que s'établissaient

les certificats de décès des disparus pour faits de guerre.

Alors que ses gardes tiraient sans ménagement sur la chaîne qui liait ses poignets, Ugo reconnut la silhouette d'un aviateur qui marchait en direction de la sortie. Il voulut se précipiter mais les Espagnols crurent qu'il cherchait à s'enfuir et le frappèrent.

— Je connais cet homme là-bas, c'est un Français, un écrivain. Il peut témoigner en ma faveur. Malraux ? André Malraux ?

Mais dans le vacarme, le Français n'entendait pas. Il allait sortir du Palais de Justice lorsque arrivé à la porte, il dut s'effacer pour laisser passer une escorte qui amenait une fournée de suspects. Il les suivit du regard et aperçut dans le fond un grand gaillard qui agitait ses bras frénétiquement, malgré ses menottes et sa chaîne. L'homme portait une étrange casquette de l'armée coloniale anglaise avec un rabat sur la nuque.

Malraux cligna nerveusement des paupières et secoua sa tête d'une façon bien caractéristique. La mèche noire qui barrait son grand front oscillait à contretemps. Ses tics s'étaient aggravés depuis qu'Ugo l'avait rencontré la dernière fois. Il se décida à aller à la rencontre de l'homme, et soudain, un nom monta à ses lèvres :

— Capitaine Ugo Cardone... Mais que vous arrive-t-il ?

— Je suis accusé d'espionnage...

Malraux était célèbre chez les républicains. Engagé dans l'aviation, on lui prêtait des prouesses nombreuses. Les deux gardes le reconnurent pour avoir contemplé sa photographie dans les journaux.

— Vous, un espion ? Allons donc, quel est l'imbécile qui vous accuse ?

— Le commissaire du gouvernement Iriarque...

— Allons le trouver.

Les gardes, impressionnés, acceptèrent de retourner en arrière, mais, devant la porte du commissaire, refusèrent d'entrer. L'écrivain frappa et sans attendre la réponse poussa la porte. Il la referma sèchement Malgré l'épaisseur du bois et le doublage en cuir, des éclats de voix incompréhensibles leur parvinrent. La voix de Malraux était reconnaissable à côté de celle, criarde, du commissaire. Une voix de tragédien.

— Ils vont se battre, dit un des miliciens. On devrait peut-être intervenir.

— Vous êtes vraiment son ami ? demanda l'autre.

— J'ai réussi à trouver des pièces de rechange pour son avion et depuis, nous sommes très liés.

Autour d'eux la foule devenait de plus en plus dense et les gardes avaient le plus grand mal à faire respecter une certaine discipline. Il y avait d'autre part les commentaires, de ceux qui attendaient, assis sur les événements de la guerre. On parlait de Teruel, de Bilbao et de Santander que les rebelles attaquaient sans répit, des bombardements horribles, des bombes à air liquide fournies par les Allemands à Franco.

La porte s'ouvrit enfin et ils assistèrent à ce spectacle inattendu du commissaire Iriarque raccompagnant respectueusement le Français, hochant aimablement la tête en direction de Ugo Cardone.

— Tout est arrangé. Le commissaire va signer votre non-lieu ainsi que celui de votre compagnon. J'aurais bien aimé déjeuner avec vous mais je dois rejoindre mon unité sans tarder.

Il faudra que je vous adresse une liste du matériel qui fait défaut. Je compte sur vous. Toujours selon la même filière ?

— Toujours, mon commandant.

Peu avant midi, Luigi Spaggio rejoignait Ugo dans le grand hall et ensemble, ils se dirigeaient vers l'intendance militaire d'où Ugo pourrait par radio, autoriser Milfried à pénétrer dans les eaux territoriales pour décharger sa cargaison. Le *Vesuvio* ne serait pas là avant le lendemain matin et les deux Italiens cherchèrent une chambre d'hôtel pour faire enfin leur toilette, après deux jours et deux nuits de cellule pour Ugo, beaucoup plus pour Spaggio qui pensait avoir des poux.

— Croyez-vous que Stackering s'en soit sorti ? Nous n'aurions jamais dû le libérer de ses menottes.

— Nous leur avons laissé une chance. Possible que sur un seul moteur, le Fiat ait réussi à se poser chez les franquistes, comme le prétend le commissaire du gouvernement.

— Je préférerais qu'ils se soient écrasés.

— Vous redoutez qu'il ne réapparaisse pour vous poursuivre à nouveau ?

— Je le crains.

Ugo n'osa poser la question qui l'obsédait depuis des jours. Spaggio était-il réellement immortel ? Ils marchaient au milieu des décombres d'une superbe ville détruite par des factieux pleins de haine pour la beauté, ayant comme devise : *Viva la Muerte*.

CHAPITRE XVI

— Je n'ai pas osé le lui demander ouvertement, raconta Ugo à Myriam alors qu'ils reposaient tous les deux dans la cabine du capitaine.

— Stackering a failli le laisser fusiller pour vérifier si la légende était vraie.

— Je ne pouvais supporter l'idée que cet homme comparaisse devant un peloton d'exécution. J'ai heureusement trouvé comment détourner le SS de cette idée. Mais je suis certain qu'à la première occasion, il aurait tiré sur lui pour en avoir le cœur net.

Elle se leva et alla leur verser à boire. Il avait ouvert une bouteille de champagne pour fêter leurs retrouvailles à bord du cargo. Le *Vesuvio* avait repris la mer depuis la veille et se dirigeait vers Nice.

— Pourquoi la France ?

— Vous y serez en sécurité tant que je serai absent.

— Mais où seras-tu ?

— Je vais retourner clandestinement en Italie vérifier certaines des relations écrites par le cardinal. Je ne comprends pas pourquoi les Chemises Noires italiennes ont pris le risque de dresser les Napolitains contre elles en faisant exploser sa voiture.

— Il luttait contre eux, protégeait les victimes des fascistes, aidait les fugitifs et cela en contradiction avec le Vatican. Ils ont voulu faire un exemple.

— Ils pouvaient demander au pape de l'envoyer comme nonce dans un pays étranger, ou comme missionnaire dans une contrée lointaine. Non, ils l'ont tué parce qu'ils redoutaient quelque chose, peut-être qu'eux-mêmes sont sur la piste de Luigi Spaggio.

Myriam s'allongea, la flûte de champagne posée sur son ventre.

— Luigi se comporte comme un garçon sans histoire, doté d'une intelligence moyenne. Il n'a rien de mystérieux et peut facilement passer pour quelqu'un de tout à fait inintéressant.

— C'est ce qui est excitant. Imagine qu'il ait déjà vécu quelques siècles. Quand a-t-il été conçu ? Comment le don paternel a-t-il pu lui échoir ?

— Cette histoire de Juif Errant me déplaît. Une nouvelle fois, un Juif est accusé de tous les maux et traîne son remords au long des millénaires. Tu crois que Dieu lui aurait accordé la faveur de transmettre son héritage génétique ? Seul Ahasvérus, dans la logique de la légende, serait coupable. Pourquoi la faute aurait-elle rejailli sur le fils ?

— Dans la mesure où nous considérons que le Juif Errant expie une faute impardonnable... Mais si cette immortalité était au contraire un don merveilleux supporté avec bonheur par le père et le fils ? Après tout survivre à toutes ces époques qui se sont succédé, amasser des souvenirs exaltants...

— Voir mourir les êtres chers auxquels on s'est attaché ? Des femmes, peut-être des enfants privés du don, des amis ? Je ne trouve pas que ce soit très enthousiasmant, ou alors au fil des siècles, on acquiert une certaine insensibilité, l'affectivité disparaît pour laisser place à une curiosité et un appétit de vivre monstrueux.

Vers minuit, il monta sur la passerelle pour relever Milfried. Ce dernier aussi réfléchissait sur les secrets de leur passager. Il ne parvenait pas également à le considérer comme un être exceptionnel ayant connu plusieurs vies.

— Je préfère ne plus y songer car sinon je ne dormirai pas. J'ai déjà eu assez de frayeurs au cours des derniers jours. Nous avons tous cru que le Fiat allait nous couler. Nous avons enfilé nos gilets de sauvetage et préparé les canots. J'aimerais savoir que ce Stackering a trouvé la mort au cours du crash de son appareil.

Plus tard, ce fut Hassanian qui lui apporta du café et quelques sandwiches.

— Capitaine, qu'allons-nous faire à Nice ? À deux pas de l'Italie ? On dit que les fascistes y sont comme chez eux et y trouvent de nombreuses complicités françaises. Vous pourriez être enlevé et disparaître à jamais.

— Ne t'inquiète pas.

Le soir même de leur arrivée à Nice, Ugo descendait à terre et retrouvait des amis dans la vieille ville. On lui fournit tous les papiers

nécessaires pour franchir la frontière et circuler sans ennuis. Il retourna à bord de son navire et commença de modifier son apparence habituelle.

— Dois-je t'attendre comme une bonne épouse résignée ou une maîtresse complaisante ? s'indigna Myriam. Moi, j'ai mes amis qui sont en danger là-bas en Allemagne. Si Stackering est mort, comment ferai-je pour les faire libérer ?

— Je vais essayer de fournir aux Allemands des renseignements en échange de leur liberté, mais je dois vérifier les écrits du cardinal. Je compte sur le banquier Bruckner pour obtenir des nazis un peu de compréhension.

— On ne traite pas impunément avec le Diable. Il te faudra des arguments vraiment forts. Le banquier fournit l'argent et espère en retirer quelques bénéfices, ne te fais pas d'illusions.

Il quitta Nice le lendemain matin au volant d'une traction-avant. Il détenait un passeport italien au nom d'Antonio Gasteri. L'épreuve de la frontière fut déterminante et il put reprendre sa route sans encombre. Cependant, il vérifia à plusieurs reprises qu'il n'était pas suivi, effectuant de grands détours inutiles.

Il retint une chambre dans un hôtel de Florence. Il se trouvait à moins de cent kilomètres de son but, la maison de campagne du cardinal Barancoli où l'attendait une importante documentation sur le Juif Errant et son fils.

Que le prélat se soit ainsi préoccupé d'une légende controversée, d'une affaire qui versait plutôt dans l'ésotérisme ne le surprenait qu'à moitié. Depuis son enfance, le futur cardinal s'intéressait aux sciences occultes, à la magie noire, aux alchimistes de jadis, à toutes les sociétés secrètes qui pratiquaient des messes noires. Un temps, il avait été l'exorciste d'un évêché.

Vers une heure du matin, Ugo quitta sa chambre par la terrasse, retrouva sa Citroën garée dans une rue voisine et fonça vers l'est. Il disposait seulement de quelques heures avant que le valet d'étage ne découvre qu'il n'était plus dans sa chambre, et dans un pays où régnait désormais suspicion et délation, passé une certaine heure, il deviendrait suspect aux yeux de la police.

Par chance, les routes étaient désertes et ces voies de campagne n'intéressaient nullement les carabinieri qui préféraient établir leur surveillance sur les grands axes. Il était deux heures un quart lorsqu'il

approcha de la maison de campagne du cardinal. Il effectua deux passages discrets avant de se décider à y aller voir.

CHAPITRE XVII

Dans le bureau au plafond très bas du cardinal, les murs formaient une bibliothèque sur les quatre côtés. Les livres tapissaient jusqu'aux ébrasements des fenêtres et de la porte. Suivant les instructions du vieil ami de sa mère, Ugo chercha un volume d'héraldisme datant du XVIII^e siècle. Il le sortit, enfonça sa main dans le rayon, découvrit une saillie qui n'était autre qu'une poignée rabattue. Lorsqu'il la tira à lui, une partie des rayonnages pivota, découvrant une toute petite pièce, sorte de placard où d'autres livres attendaient ainsi qu'un lutrin.

— Ma mère m'a toujours dit qu'il avait le goût du secret, des portes dérobées, des escaliers cachés.

D'après le texte trouvé dans le chapeau, un manuscrit sur les origines de la légende du Juif Errant devait se trouver sur l'étagère de droite, mais il chercha en vain. Il avait l'impression que quelqu'un était passé avant lui et avait fouillé l'endroit. Les Italiens que le principe d'immortalité fascinait ? Peut-être pour leur chef Mussolini comme les SS espéraient l'offrir à Hitler. Ugo frissonna.

Deux dictateurs éternels devenant les maîtres du monde ! Il continua de chercher, tomba sur un recueil de textes faisant allusion aux apparitions du Juif Errant dans la plupart des pays européens sous différents noms. Une compilation intéressante mais qui n'expliquait rien. Il était certain que la légende, si légende il y avait, datait du début du deuxième millénaire.

Soudain, il eut l'impression d'être surveillé et pivota lentement. Stackering s'encadrait dans la porte secrète, une arme à la main.

— Je savais que vous viendriez, fit-il d'un ton étrangement aimable. Je vous attends depuis hier.

— Vous avez réussi à vous en sortir ? Le Fiat a pu atterrir ?

— Le Fiat s'est écrasé au sol en territoire républicain mais dans des montagnes désertes. On finira bien par le retrouver quand la neige aura totalement fondu mais il manquera un cadavre, le mien. J'ai réussi à sauter en parachute, comme vous l'avez fait vous-même, alors que nous perdions de l'altitude au-dessus de ces régions sauvages.

— Vous n'avez laissé aucune chance aux deux autres ?

— Il n'y a jamais eu que trois parachutes à bord. Vous en aviez choisi deux. J'ai réussi à me poser sans encombre et puis j'ai marché. Nous avons depuis longtemps installé des réseaux en sommeil dans toute l'Espagne et je savais à qui m'adresser. Je vous l'ai dit, depuis des années et bien avant d'arriver au pouvoir, nous nous sommes merveilleusement organisés. Nous n'avons rien laissé au hasard et ce dans le monde entier, mais surtout en Europe. Pour l'instant, nous sommes au travail aux États-Unis où nous rencontrons beaucoup de sympathisants. Revenons-en à ce qui vous préoccupe.

— Pas vous ?

— Je suis passé ici avant vous.

— Mais comment connaissiez-vous cette maison de campagne ? Je croyais être le seul au courant.

— Mes amis italiens... Enfin, la fraction de nos amis disposés à collaborer avec l'Allemagne sans la moindre réticence. Il y a une autre partie qui garde ses distances et pense que la grandeur de l'Italie ne doit pas attendre quoi que ce soit de ses alliés. Le comte Ciano est certainement l'instigateur de cette idéologie malgré ses hypocrites démonstrations de germanophilie. Un jour, nous l'empêcherons de nuire à cette alliance indispensable.

— Cette fraction-là aurait assassiné Monseigneur Barancoli ?

— Hélas oui. Ils connaissent un certain nombre de choses sur cette légende d'immortalité et pensaient que le cardinal devait disparaître. Le prélat avait auprès de lui un jeune abbé qui le trahissait sans vergogne.

Du canon de son arme, il désigna les différents rayons :

— L'abbé en question est venu ici le lendemain de la mort du cardinal et a dérobé tout ce qui lui paraissait d'une rare importance. Vous ne me surprendrez pas comme dans l'avion et cette fois, je n'hésiterai pas à tirer. Vous savez très bien que vous ne m'êtes plus d'aucune utilité et que je n'ai aucune raison de vous épargner. Je regrette vraiment de ne pas vous avoir jeté du haut du ciel et surtout, de ne pas avoir bombardé votre vieux rafiôt.

— Le jeune abbé est donc en possession de toutes les découvertes du cardinal ?

— Il l'était. Il ne l'est plus. Voyez-vous, ce jeune abbé a été pris d'un vertige aussi funeste que stupide à la lecture de ces documents uniques au monde. Il s'est demandé pour quelles raisons il ferait profiter les Italiens, et surtout le Duce, de ce qu'il venait de lire. La tête devait lui tourner car la recette de l'immortalité se trouvait dans ces textes anciens. Des textes anciens mais étayés par la confession plus récente du véritable Ahasvérus.

Incrédule, Ugo sourit avec indulgence.

— Le cardinal aurait rencontré le Juif Errant ? Ils auraient discuté en buvant de l'asti, peut-être ? Je sais bien, Stackering, que vous êtes marqué profondément par toutes ces théories ahurissantes que le nazisme exploite sans la moindre réticence, mais enfin réfléchissez. Le cardinal discutant avec le Juif Errant Ici peut-être ?

— Effectivement, ici-même. Durant des semaines, le cardinal Barancoli a caché ici le Juif Errant que nous commençons de traquer justement. Nous avons une piste qui nous a conduits un peu partout dans le monde, avant de nous intéresser au cardinal. Il était trop tard. Ahasvérus avait disparu. Mais dès lors, nous avons essayé d'approcher le prélat. Peine perdue. C'est ainsi que nous avons découvert votre existence, l'amitié qui liait votre mère à cet homme d'Église. Il était en quelque sorte votre parrain et protecteur. Nous avons fait appel à vous et vous connaissez la suite.

— Mais le jeune abbé ?

— Comme il a disparu peu après la mort du cardinal, nos véritables amis italiens l'ont fait rechercher et ont fini par découvrir sa cachette. À Rome même, déguisé en marchand de glaces. Il trimbalait tous ces documents pharamineux dans un double fond sous les cassata et les tranches napolitaines.

— Quel besoin de revenir ici ?

— J'ai besoin de Luigi Spaggio. Je sais qu'il est à Nice sur votre cargo mais je voulais en avoir confirmation.

— Alors, le Juif Errant existerait vraiment ?

— Vous essayez de gagner du temps, ricana Stackering, alors que vous restez sceptique. Mais oui, il existe, mais ce n'est pas du tout ce que raconte la légende, mais alors pas du tout.

CHAPITRE XVIII

Au XIII^e siècle existait à Prague une forte communauté juive de marchands et de savants qui habitaient dans l'enceinte de Stare Mesto, la vieille ville. Ils étaient regroupés autour de la synagogue sous la protection des ducs de Bohême. Une autre communauté, allemande, devint bientôt pour les Israélites source de conflits, si bien qu'un nouveau quartier, la Mala Strana, fut créé par Ottakar II. On reprochait aux marchands allemands d'avoir incendié quelques boutiques et surtout, celle d'un certain Mercantori qui, en-dehors de ses activités de drapier, était alchimiste. Toutes les nuits dans sa cave, il poursuivait des recherches sur la transmutation des métaux, la pierre philosophale et le principe de la vie éternelle. Ses voisins et amis fouillèrent en vain les décombres et les cendres mais ne découvrirent jamais ses restes.

Quelques années plus tard, un certain Elovius descendit jusqu'à la mer Noire pour acheter du poisson séché et fumé et, lorsqu'il revint, il déclara qu'il avait rencontré Mercantori qui vivait dans une sorte de palais fastueux. L'ancien drapier n'avait pas essayé de se dissimuler, bien au contraire. Il avait réchappé à l'incendie et avait préféré s'enfuir de crainte que ses ennemis ne le persécutent.

Elovius s'étonna qu'il n'ait gardé ni sur le visage ni sur le corps trace de brûlures. Mercantori se mit à rire et comme ce soir-là, pour fêter leur rencontre, ils avaient bu de nombreux flacons de vin de Hongrie, l'ancien drapier lui déclara qu'il avait découvert depuis longtemps le secret de l'immortalité et que désormais nul ne pourrait attenter à ses jours.

Dans Stare Mesto, les alchimistes étaient nombreux, ainsi que les thaumaturges qui prétendaient pouvoir créer des êtres artificiels dévoués comme des esclaves. On craignait certains personnages, on fuyait certains autres, mais nul ne crut Elovius lorsqu'un soir il raconta à ses amis cette étrange rencontre.

Furieux, il dit alors que sous ses yeux, Mercantori avait pris un couteau sur la table et l'avait planté dans son cœur. Durant quelques instants, il était resté sans vie, affalé sur son siège, mais peu après, il s'était réveillé en souriant. Sous les yeux du marchand de poissons, il avait retiré le couteau de sa poitrine et lui, Elovius, avait pu constater

qu'il n'y avait ni plaie ni la moindre cicatrice.

— Cet homme est un charlatan qui connaît des tours de bateleur. Tu es bien naïf de l'avoir cru.

Elovius relata sur un parchemin son récit et ce document se transmet de génération en génération, jusqu'à ce qu'un arrière-arrière-petit-fils du marchand de poissons décide d'en avoir le cœur net quelque cent années plus tard.

Le garçon s'appelait également Elovius et étudiait la médecine. Il descendit lui aussi le Danube et, se fiant au récit de son aïeul, finit par retrouver l'endroit où s'élevait le palais de ce Mercantori. Le palais avait été détruit quelque trente années auparavant et était envahi par les broussailles et les ronces. Non loin vivait un groupe de pêcheurs très pauvres et très superstitieux qui lui racontèrent que jadis habitait là un sorcier démoniaque. Les popes avaient prêché contre sa présence en ces lieux jusqu'à ce qu'une nuit, le palais fût détruit dans un incendie. Les domestiques et la jeune femme de Mercantori périrent dans le sinistre, mais jamais on ne retrouva le corps du maître, ce qui prouvait bien sa qualité de sorcier.

Elovius ne se laissa pas décourager par ce récit et se rendit à la ville voisine de Constanta où, grâce à quelques pièces d'or, il réussit à prendre connaissance de quelques titres de propriété du dénommé Mercantori. Il avait vu juste, le soi-disant sorcier, outre son palais, possédait différentes demeures tout au long de la mer Noire et jusque dans l'empire byzantin plus au sud.

Acharné, le descendant du marchand de poissons découvrit enfin un domaine où la domesticité et les serfs se souvenaient très bien d'avoir vu leur maître quelques années plus tôt. Il était venu demander des comptes à l'intendant qui le volait et était reparti avec un chariot rempli de richesses. Il vivait à Byzance dans un très grand luxe. Un vieux valet d'écurie, que l'étudiant en médecine rencontra à l'auberge proche, accepta de boire en sa compagnie et finit par lui faire part de ses soupçons.

— Mon grand-père, Dieu ait son âme, a vécu très vieux. Peut-être jusqu'à quatre-vingt-dix ans, mais on ne savait trop quand il était né. Il racontait qu'au moment de sa naissance, le Maître avait donné à son père, c'est-à-dire mon arrière-grand-père, deux pièces d'or.

— Quel Maître ? Le grand-père de l'actuel ?

Le valet secoua la tête :

— Oh que non, c'était toujours le même. Et dans notre famille, on le sait fort bien, car il fut une époque où il venait chaque année encaisser ses fermages et vérifier les comptes. C'était un bon maître et chacun ici le louait pour ses attentions. Mais voici que depuis quelques années, nous ne le voyons plus, et que l'intendant en profite pour nous fouetter pour un rien, abuser de nos femmes et de nos filles, vendre nos garçons comme serfs aux Russes.

— Pourquoi ne revient-il plus dans son domaine encaisser ses revenus ?

— L'intendant a fait le voyage à Byzance l'an dernier, cela lui a pris trois mois, mais il s'en est revenu très satisfait et encore plus cruel. Nous pensons que le Maître a quitté Byzance pour une autre ville et que peut-être, nous ne le reverrons jamais plus.

« Ce serait une malédiction abominable pour nous car l'intendant va se prendre pour le Maître et nous accabler de sa cruauté. »

Comme il existait à Byzance de grands maîtres en médecine, Elovius obtint de son père, resté à Prague, l'envoi d'une forte somme pour étudier dans la capitale de l'Empire. Il lui fallut des mois pour y retrouver trace de ce Mercantori qui effectivement avait dû quitter la ville trois années auparavant. On appelait depuis longtemps Byzance Constantinople, mais bien des gens utilisaient l'ancien nom, surtout les habitants des anciennes possessions de l'Empire.

— Il s'est moqué des médecins de l'empereur Jean VI, disant qu'ils étaient des ignares. Il a soigné l'empereur et sa famille, a obtenu des guérisons si miraculeuses que l'Église a commencé de le suspecter de sorcellerie. Elle a fait fouiller son palais et on a découvert un laboratoire secret, avec des appareils si étranges qu'on a dû les détruire sur-le-champ de crainte qu'ils ne soient l'œuvre du démon.

Elovius avait rencontré un bibliothécaire qui avait été le fournisseur de Mercantori.

— Il voulait que je lui procure tous les livres que je pouvais acheter. Il aurait voulu que j'envoie des hommes piller la bibliothèque des papes. Il possédait des volumes de l'ancienne bibliothèque d'Alexandrie détruite il y a fort longtemps par le feu. On croyait tous les ouvrages disparus, mais il n'en était rien. C'était un homme étrange mais chaleureux, fort savant mais généreux, et je le regrette.

Il se fit suppliant :

— Mais je vous en prie, ne le répétez pas, car le fait de prononcer son nom est déjà considéré comme un crime par l'Église et par le corps auguste des médecins impériaux.

Soudain, Elovius eut une idée :

— Continuez-vous à entretenir des relations avec lui ? Une correspondance ?

— Taisez-vous ! Ce que vous prétendez est un mensonge absolu.

— Vous continuez de lui fournir des ouvrages. Cette ville est un nœud d'échanges fantastiques entre l'Extrême-Orient, l'Orient et l'Europe et je sais que les livres les plus anciens et les plus rares y sont l'objet d'un commerce lucratif. Je ne cherche pas à vous nuire mais je veux retrouver Mercantori.

— Que lui voulez-vous ?

— Je sais que c'est un grand savant et je viens de découvrir ici que c'est aussi un grand médecin. Je suis étudiant en médecine et je voudrais qu'il m'instruise dans sa science qui me paraît plus évoluée que toutes celles que j'ai déjà approchées.

— Je ne puis vous être d'un quelconque secours, fit le bibliothécaire réticent.

— Dès que vous m'aurez indiqué l'endroit où il vit désormais, je quitterai cette ville pour ne plus jamais y revenir. Vous n'avez rien à craindre de moi.

Elovius comprenait que l'or ne tenterait pas un homme qui, grâce aux livres, connaissait une grande aisance. Il était terrifié à l'idée que son visiteur puisse être un provocateur.

— Je vais donc rester dans cette ville autant qu'il le faudra, des années au besoin, jusqu'à ce que je découvre quelqu'un qui puisse me donner les renseignements que je cherche.

Le bibliothécaire entrevit les risques que cette obstination comporterait. Le garçon finirait par attirer l'attention de l'Église et des médecins impériaux et, si jamais il était interrogé avec des méthodes redoutables, il donnerait peut-être son nom.

— Il faut que vous quittiez cette ville par n'importe quel bateau pour vous rendre à Venise. Vous y trouverez un libraire qui est un cousin à moi, Demistrios. Lui saura vous dire ce que vous recherchez.

Il est en quelque sorte mon correspondant.

— Si vous cherchez à vous débarrasser de moi, sachez que je reviendrai dans cette ville.

— Allez chez Demistrios, c'est l'homme le plus capable de vous conduire vers qui vous savez.

— Mercantori vivrait donc dans cette belle cité ?

— Taisez-vous, pas de nom ! On peut nous écouter.

Le lendemain, le jeune Elovius embarquait sur une nava vénitienne lourdement chargée. Elle avançait très lentement avec son énorme coque arrondie, mais sûrement.

Venise éblouit le jeune étudiant par sa magnificence et son exubérance latine. Lui qui venait d'une cité souvent austère et avait connu les mesures de la mer Noire, les palais de Constantinople, n'avait jamais imaginé une telle merveille.

Stackering, qui achevait ce récit d'une voix vibrante sans cesser de surveiller Ugo Cardone, s'interrompt.

— N'est-ce pas une merveilleuse histoire que le soi-disant Ahasvérus raconta au cardinal écrivant sous sa dictée ? Quel dommage pour vous que vous ne l'ayez pas trouvée avant le petit abbé arriviste et moi-même. J'espère que vous le regrettez et que cela accroît votre dépit de voir votre mort approcher.

— Elovius rencontra le libraire Demistrios ?

— Effectivement, et moins d'une semaine plus tard, il se trouvait devant Mercantori. Vous savez ce que lui dit ce dernier aussitôt ? Il lui demanda des nouvelles de Stare Mesto, la vieille ville de Prague. Il regrettait vraiment d'avoir dû quitter cet endroit.

— Elovius s'en retourna chez lui plus riche scientifiquement ?

— Seulement trois années plus tard, et évidemment, personne ne crut son récit.

CHAPITRE XIX

Ugo comprit que Stackering l'avait amusé avec son récit. Il devait attendre quelqu'un, peut-être d'autres Allemands.

— Je n'aurai pas droit à la suite de l'histoire ?

— Ce serait beaucoup trop long. Les témoignages se succèdent au cours des derniers siècles. On passe du XIII^e au XV^e et puis au XVIII^e à la cour de Russie.

— Savez-vous comment le cardinal et Mercantori firent connaissance ?

— Peu m'importe puisque les témoignages écrits sont en ma possession.

— Oui, mais à quelle période fait référence le tout dernier ?

— Mais à notre époque contemporaine.

— Pas de date précise ?

— Nous finirons bien par établir cette date, fit l'Allemand agacé.

— Puis-je fumer ?

— Est-ce bien prudent au milieu de tous ces livres et paperasses ?

— La cigarette du condamné.

— Je vais vous offrir une des miennes car je me méfie trop de vous.

— Je trouve vos allemandes détestables, je parle évidemment de vos cigarettes.

— Vous devrez vous en contenter.

Ugo tira quelques bouffées mais finit par écraser la cigarette sous son talon.

— Stackering, vous connaissez l'histoire de Mercantori depuis qu'à Prague il a découvert le secret de la longévité du corps, mais vous êtes incapable de le situer en ce moment précis. Vous me décevez. Votre

récit était passionnant mais peut-être que le mien le serait encore plus si vous m'accordiez la vie sauve.

— Nous y voilà, ricana l'Obersturmführer. Le bluff. Vous êtes bien un de ces Napolitains méprisables qui utilisent plus la ruse que la force. Une race dégénérée ne peut que faire fonctionner son cerveau.

— Le Duce ne serait pas satisfait de vous entendre vous exprimer ainsi. Il n'y a pas que les Juifs que vous détestez et traitez de sous-hommes, voilà que les Italiens ne sont guère mieux considérés ?

— Qu'alliez-vous me sortir comme mensonge énorme ?

— Le cardinal m'avait laissé un message important. Je l'ai appris évidemment par cœur avant de le détruire, mais je suis à même de retrouver l'endroit où Mercantori possède, disons une base secrète.

Stackering fumait rêveusement sa cigarette sans paraître s'émouvoir mais Ugo le sentait intéressé.

— J'attends quelques amis qui auront les moyens de vous faire parler.

— Je n'en doute pas mais je me demande si vous aimeriez que je raconte ce que je sais en présence de ces témoins. Plus je réfléchis et plus je pense que vous voulez vous attribuer seul le mérite de réussir cette mission.

— Me prenez-vous pour le petit abbé arriviste ?

— Non, mais vous aimeriez arriver devant votre chancelier, vous incliner bien bas et lui offrir sur un coussin de velours le secret de l'immortalité. Après quoi, vous recevriez la croix de fer et d'autres décorations que j'ignore, un grade supérieur, une prime et puis quoi encore ?

Le SS pointa son arme, l'air déterminé :

— Je vous écoute.

— Je vais vous donner une indication mais incomplète et vous me laisserez quitter cette maison. Dès que je serai en sécurité, je vous téléphonerai le complément.

— Vous me prenez pour un imbécile.

— Ça pouvait marcher.

Ugo marcha de long en large dans le réduit. L'autre ne le quittait pas du regard.

— Mercantori dispose de plusieurs endroits où il peut se cacher dans de confortables conditions. Depuis que vous le traquez, il a dû s'organiser pour échapper à vos recherches. Il vivait très agréablement en Italie mais aussi un peu partout dans le monde. Il dispose de puissants moyens car sa fortune est incalculable.

— Je suis au courant des placements effectués voici six siècles, même à des taux très modérés, ont fait boule de neige et représentent à nos jours la totalité des budgets des grandes nations.

Ugo sourit et le regarda en dessous :

— Si j'ai bien compris, il n'y a pas que le secret de l'éternité qui vous passionne dans cette affaire. L'argent, cette montagne d'argent a également un grand pouvoir attractif.

— S'il demandait à certaines nations le remboursement de l'argent en dépôt dans les banques locales, il ruinerait d'un coup des pays comme l'Angleterre, la France et bien d'autres. Avouez qu'il y a de quoi faire rêver. Il doit disposer de milliers de comptes et les retraits passeraient, du moins au début, inaperçus. Lorsqu'un gouvernement serait alerté, il serait trop tard. Et chaque nation a le souci de préserver sa réputation de crédit sinon la panique serait effroyable.

— Mercantori peut se déplacer très rapidement dans le monde entier. Il dispose de bateaux, d'avions et même de sous-marins. Mais il aimait beaucoup l'Italie et je puis vous conduire dans l'une de ses planques comme l'on dit en argot.

Maintenant, Stackering doutait mais son arme restait fermement pointée sur Ugo. Ce dernier comprenait qu'il était inutile pour l'instant de tenter le diable en cherchant à neutraliser cet homme. Ce qu'il avait réussi dans l'avion ne pouvait être recommencé.

— Il s'agit d'une grotte d'apparence très quelconque. Les bergers s'y réfugient en cas d'orage et y font même du feu. L'excavation se termine en cul-de-sac et l'endroit n'a aucune valeur archéologique ni préhistorique pour qui en ignore les possibilités.

Stackering respira profondément :

— Quelles sont-elles ?

— Cette grotte permet d'accéder à l'une des cachettes de

Mercantori. Il y a d'autres passages mais je connais surtout celui-là. Je peux vous y conduire et une fois là-bas, je vous montrerai comment aller plus loin.

— Je ne vous crois pas.

Ugo crut entendre des bruits de moteurs de voitures, des claquements de portières. Stackering sortit brusquement du réduit et claqua la porte. Ugo n'avait aucune possibilité de s'enfuir. Le cardinal n'était pas un homme prévoyant comme Mercantori et n'avait prévu aucune issue de secours. Il s'installa devant le lutrin et feuilleta un manuscrit qui n'avait aucun rapport avec l'alchimiste.

À travers la porte secrète du réduit, aucun bruit ne transpirait. Étaient-ce des Italiens qui venaient de rejoindre le SS ou bien ses compagnons d'armes ?

Du temps s'écoula puis à nouveau la porte s'ouvrit et Stackering réapparut.

— J'accepte de me rendre dans cette grotte. Où se trouve-t-elle ?

— À une quinzaine de kilomètres de cette maison. Il faut emprunter un chemin de campagne qui passe en dessous. Nous devons terminer à pied.

— Nous ne serons pas tout seuls, capitaine Cardone. Je viens de recevoir le renfort de SS en poste en Italie. Vous n'avez aucune chance de me fausser compagnie.

— Je ne cherche pas à vous fausser compagnie, je désire seulement avoir la vie sauve. Quand je vous aurai montré l'endroit, je m'en irai à travers la campagne. Vous m'en donnez votre parole ?

— Vous n'êtes pas homme à me faire confiance, Cardone. Donc, vous préméditez un plan.

— Bon, imaginons autre chose. Je vous révèle comment, à partir de cette grotte, atteindre une des cachettes de Mercantori. Nous y allons ensemble, mais auparavant vous abandonnez votre arme. Nous serons égaux. Si je m'enfuis, vous saurez que je ne pouvais faire autrement et vous ne vous y opposerez pas.

Stackering sortit une carte routière de sa poche :

— Désignez-moi l'endroit où s'ouvre cette fameuse grotte.

Ugo jeta un coup d'œil à la carte et secoua la tête :

— Lorsque nous serons en route dans votre voiture.

Stackering cria quelque chose et soudain une main apparut qui lui tendait une paire de menottes. Il les prit, les jeta à Ugo :

— Mettez-les.

— Je refuse. Je veux bien lever les bras mais pas plus.

Il se retrouva dans une Mercedes entre Stackering et un énorme bonhomme en chemise brune qui empestait la sueur.

— Roulez un kilomètre sur la gauche et puis vous apercevrez un chemin de terre que vous emprunterez. N'allez pas très vite car je ne suis jamais venu dans cet endroit et je dois faire appel à ce que ma mémoire a enregistré sur un document.

Durant une dizaine de kilomètres, il resta silencieux puis demanda que les pleins phares soient allumés.

— Il n'y a pas de ferme dans le coin, vous ne donnerez pas l'alerte. Roulez encore plus doucement. Nous devons passer un petit oratoire puis, sur la droite, une allée de peupliers.

Le petit oratoire existait bien et l'allée des peupliers également.

— Nous approchons. Vous pourrez continuer un peu sur l'amorce d'un chemin qui ensuite devient un sentier de chèvres très rocailleux.

CHAPITRE XX

Jusque-là, Stackering était resté très méfiant et, lorsqu'il descendit de voiture, il exhiba à nouveau son automatique. Le chauffeur lui passa une torche électrique puissante dont il se servit pour illuminer le fameux chemin rocailleux qui effectivement se transformait en sentier à pente abrupte.

— Je n'y croyais guère, fit l'Allemand, mais a priori vous semblez avoir dit la vérité. Allons voir cette grotte.

Ugo marcha en tête, son ombre portée par le rayon lumineux se déplaçant sans cesse de gauche à droite. Stackering vérifiait les abords du petit chemin.

— On dirait que vous êtes déjà venu ici à plusieurs reprises, constata l'Allemand intrigué.

— Non, mais j'ai soigneusement étudié le texte du cardinal à ce sujet sur une carte d'état-major.

Il avait eu chaud. Il connaissait très bien cette grotte et y venait souvent lorsqu'il était adolescent puis jeune homme. Ses parents l'envoyaient en vacances chez un oncle et toute la famille l'appelait l'Américain. Il s'amusait là avec des galopins du village et plus tard y venait avec des filles. Cette grotte offrait une particularité. Elle comportait un puits de mine où jadis on extrayait de l'ocre. Une galerie oblique y prenait naissance pour atteindre un filon de limonite ou terre de Sienne, épuisé depuis longtemps, exploité au siècle dernier par les paysans du coin qui avaient fini par prolonger la galerie, à la poursuite du filon, jusqu'au versant opposé de la colline. Depuis des générations, les enfants y venaient se donner des frayeurs à bon compte.

Ugo commença de gratter la poussière au sol pour dégager les planches de sapin qui bouchaient le départ de la galerie.

— Passez devant, ordonna Stackering qui essayait de cacher son excitation.

Le puits n'avait que trois mètres de profondeur et la galerie en pente douce s'ouvrait tout de suite, très sèche, avec des parois d'un

rouge sombre.

— Il n'y a pas de risques d'éboulement ?

— L'endroit est sain, répondit Ugo qui avançait à tâtons dans la galerie.

L'Allemand le rejoignit et, pendant un temps, ils allèrent en silence avant d'atteindre une première salle où le filon de limonite ne représentait plus que quelques traînées rouillées.

— Selon mes renseignements, nous devons prendre à droite.

— Vous avez une excellente mémoire, fit Stackering songeur.

— J'ai appris le texte par cœur.

Pour rejoindre l'autre versant de la colline, il aurait fallu prendre à gauche, mais en choisissant le passage de droite, Ugo entraînait l'Obersturmführer dans un piège. Le rayon de la torche n'éclairait que le sol, mais le danger se trouvait au-dessus de leur tête. Vingt mètres plus loin, une barre rocheuse contre laquelle les pics des mineurs s'étaient émoussés obligeait à se pencher fortement en avant.

Autrefois, les enfants en faisaient un jeu. Ils portaient les yeux bandés et devaient marcher droit pour ne se baisser qu'au tout dernier moment. Gagnait celui qui n'effaçait sa tête qu'à quelques centimètres du granit. Ugo se souvenait qu'à partir d'un léger tournant, il fallait compter dix-sept pas. Il commença son décompte.

— Vous êtes bien silencieux, remarqua Stackering. Auriez-vous quelque doute ?

Comme son compagnon restait muet, il se rapprocha encore de lui, soudain inquiet. Ugo compta dix-sept et s'accroupit presque. L'autre bascula sur lui, heurta violemment la roche. Il laissa échapper sa torche mais conserva son arme. Bien qu'assommé, il appuya machinalement sur la détente et la balle frappa la roche dans une gerbe d'étincelles.

Déjà, Cardone avait ramassé la torche, enjambé l'Allemand et filait le laissant dans le noir. Il éteignit le rayon lumineux, se repérant très bien. Derrière lui, dans l'obscurité la plus totale, Stackering poussait de grandes clameurs vaines.

Dans la galerie qui conduisait à l'air libre, il se heurta à un éboulement dut ramper dans un mélange de terre et d'ocre sans savoir

s'il parviendrait à aller jusqu'au bout mais l'obstacle n'avait que quelques mètres et il reprit sa course en riant aux éclats.

Il sortit à travers des buissons épineux, y laissa des lambeaux de vêtements et de peau mais retrouva un chemin creusé d'ornières qui conduisait à la route goudronnée. Il ne se faisait guère d'illusions. Avant d'accéder à son grade, Stackering avait subi un entraînement intensif qui lui permettrait de rejoindre rapidement ses compagnons et de donner l'alerte. Il ne disposait donc que de quelques minutes pour essayer de trouver un endroit où se terrer. Les Chemises Brunes allaient fouiller la campagne sans relâche, non seulement toute la nuit mais le lendemain si besoin était. Le jour n'allait pas tarder à se lever.

Un bruit de moteur l'alerta. Il se jeta derrière des ronces et regarda la portion de route droite qu'il venait de parcourir. Une petite Fiat venait d'apparaître haute sur roues. Elle n'avait rien à voir avec les Mercedes des Allemands et pouvait appartenir à quelque riche fermier du coin, peut-être quelqu'un qu'il connaissait et qui accepterait de le prendre comme passager, voire de l'emmener chez lui.

La voiture roulait à quarante à l'heure et lorsqu'il surgit en agitant les bras, elle freina sec, se déportant même sur la gauche. Il s'approcha de la portière :

— Je viens d'avoir un accident, pouvez-vous... Mais, que fais-tu là ?

— Je te cherchais, dit Myriam. Monte vite. J'ai croisé les Mercedes à quelques kilomètres. J'ai vu des ombres qui s'agitaient beaucoup mais je ne me suis pas arrêtée. Je vous suivais depuis la maison de campagne du cardinal.

— Pourquoi as-tu quitté Nice ? fit-il haletant.

Il s'assit à côté d'elle et se retourna :

— Ne perds pas de temps.

— Ce tacot plafonne à cinquante à l'heure.

— Alors, prends le premier chemin sur ta droite et cramponne-toi au volant. Plus loin, la voie ferrée l'enjambe et ne laissera que juste le passage. Les Mercedes ne pourront pas suivre.

Tout en se cramponnant à un volant difficile à maîtriser, elle lui avoua qu'elle n'avait pu se résigner à rester à bord du *Vesuvio* alors qu'il prenait tous les risques pour sauver les pauvres gens de

Hambourg.

Le passage inférieur passé, les ailes raclèrent bien un peu mais Ugo se sentit plus soulagé.

— Nous allons nous cacher pour la journée et la nuit suivante, nous nous rendrons dans une des résidences secrètes de Mercantori, une véritable cette fois.

— Mercantori ? Qui est-ce ?

CHAPITRE XXI

Dans son sac, Myriam prit un carnet sur lequel Ugo dessina de mémoire l'itinéraire d'accès à cette abbaye en ruine à partir de laquelle il accèderait à l'une des cachettes du Juif Errant, autrement dit de l'alchimiste Mercantori.

Il avait raconté à la jeune femme ce que lui avait appris Stackering.

— Ils sont froids, inhumains, ces nazis, mais sentimentaux comme de vieilles femmes sur des histoires à peine croyables. L'épopée de ce Mercantori certainement enjolivée rendait Stackering extatique et il a passé une heure à me la raconter.

— Tu ne crois toujours pas à cette possibilité d'une longévité de plusieurs siècles ?

— Sincèrement non. J'ai eu assez de mal à me dépêtrer de toutes ces superstitions qui encombrant une éducation italienne, ma mère croit aux signes divins, aux miracles, aux anges gardiens et j'en passe. Je recherche un homme qui peut me servir de monnaie d'échange, c'est tout.

— Mais tu avais Spaggio à bord de ton cargo.

— Non, il m'est impossible de l'utiliser. C'est désormais mon ami après les épreuves subies en Espagne.

— Mercantori serait son père. N'est-ce pas la même chose ?

— Pour l'instant, je préfère ne pas trop y réfléchir mais mon idée est de découvrir un document, un parchemin, voire un grimoire, ce que tu voudras qui puisse contenter Stackering et l'oblige à libérer ces pauvres gens.

Ils étaient dans une grange isolée. Ils avaient caché la Fiat sous des balles de foin et s'étaient installés dans le grenier du bâtiment à moitié en ruine d'où ils découvraient un panorama de plaine sur des kilomètres. Dans la journée, ils avaient même pu voir les Mercedes rouler sur une route lointaine mais elles avaient disparu. Ils avaient faim et soif mais s'efforçaient de ne pas y penser.

Assise dans le foin, entourant ses genoux de ses bras, Myriam paraissait songeuse. Il lui demanda si quelque chose n'allait pas.

— Nous tâcherons de manger quelque chose ce soir quand la nuit sera venue.

— Je suis impressionnée par ton obstination à vouloir sauver mes amis de Hambourg.

— Que fais-tu d'autre, toi-même ?

— Tu n'y as aucun intérêt sinon les dix mille dollars que je t'avais promis et que je ne suis pas certaine de pouvoir te payer.

— Je suis un aventurier qui n'agit que par intérêt, fit-il gaiement, et tu le sais bien puisque tu me l'as reproché une ou deux fois.

— Tu m'en veux ?

— Non, car c'est la vérité.

— Tu te méjuges car, dans cette affaire, tu as dépensé au-delà de cette somme pour réussir.

— Je déteste Stackering et ses bandes de gangsters. Je finirai par avoir sa peau. Je dois aussi avouer que sans croire vraiment à cette histoire abracadabrante d'immortalité, je suis tout de même curieux d'en savoir plus. Et si Mercantori existe, il faudra bien qu'il me prouve qu'il a dans les sept cents ans environ.

Ils étaient arrivés là alors qu'il faisait grand jour, anxieux de dissimuler leur cachette et surtout la voiture. Pendant qu'elle basculait des balles de foin sur la Fiat, il était ressorti pour effacer les traces laissées dans la poussière de chemins qui n'avaient pas connu la pluie depuis des semaines.

— Comment veux-tu qu'ils sachent que la petite Fiat qui les a croisés est une voiture suspecte ?

— Ces gens-là ne dédaignent aucun détail. Stackering, bien que dans le noir absolu, et encore il a dû se servir de son briquet, a vite retrouvé le chemin de la grotte et dévalé le sentier pour prévenir ses amis. La chasse a dû commencer très vite.

— Comment aurait-il su qu'il y avait une autre sortie de la galerie de mine ?

— Ses Mercedes ont dû encercler toute la colline, les hommes

fouiller le terrain. Ils ont finalement découvert la sortie dans les broussailles, retrouvé mes lambeaux de vêtements, des traces de sang. J'ai laissé certainement des traces en dévalant la pente vers la route goudronnée. Fais-leur confiance, ce sont des chiens de meute avides de se jeter sur leur gibier humain.

Ils avaient dormi jusqu'à deux heures de l'après-midi, puis commencé de discuter. Maintenant Myriam se renversait dans le foin et à travers ses paupières filtrait un regard qui n'était qu'une tendre invitation. Malgré sa prudence habituelle qui lui conseillait de garder toute sa lucidité pour surveiller la campagne, il céda.

Lorsqu'ils commencèrent de dégager la Fiat du foin, le crépuscule venait dans une lumière bleutée et un air qui sentait la fumée d'un village sur la droite où l'on faisait du feu pour le repas du soir.

— Là-bas, je connais pas mal de monde mais je ne peux pas prendre le risque d'aller demander du pain et de l'eau. Nous devons rouler pendant une heure au moins avant de nous arrêter quelque part. Nous devons être constamment sur nos gardes. Cette Fiat aperçue une fois ne manquera pas de frapper l'esprit des Allemands s'ils la revoient. Il y a dans son allure, sa façon de pencher vers la gauche, une caractéristique inoubliable pour des spécialistes d'enquêtes policières.

Ils roulèrent autant que ce fut possible dans les chemins de campagne qui, parfois, les éloignaient de leur direction, mais bientôt la jeune fille déclara qu'elle devait faire le plein d'essence. Dans ces villages où les automobiles étaient rares, Ugo ne savait trop où s'en procurer. Il y avait bien, en continuant sur la route, une petite ville, mais dès lors, ils allaient prendre le risque de tomber sur les hommes des Mercedes.

La chance voulut qu'ils aperçoivent une pompe dans un petit hameau, devant une auberge. Un gamin ravi manœuvra le levier avec enthousiasme, regardant l'essence s'élever dans les bonbonnes de verre puis les libérant en direction du réservoir, soulevant le tuyau pour montrer qu'il ne détournait pas une seule goutte. Pendant ce temps, l'aubergiste leur préparait un panier de pique-nique qu'ils déclarèrent vouloir manger sans cesser de rouler, car ils se rendaient au chevet d'une grand-mère sur le point de mourir.

Myriam en avait profité pour demander un endroit où elle pourrait faire un peu de toilette, ce qui prit l'aubergiste au dépourvu. Elle lui prêta sa chambre, lui-apporta de l'eau chaude. Ils repartirent à nouveau pleins d'allant.

CHAPITRE XXII

La nuit était chaude et déjà bruissante d'insectes qui venaient se jeter sur les phares médiocres de la Fiat. Par les vitres baissées, des courants d'un air parfumé les rendaient euphoriques. Ugo conduisait et Myriam appuyait sa tête sur son épaule. Au départ de l'auberge, elle s'était montrée nerveuse, voire désagréable sans qu'il en connût la raison. Ses genoux découverts par sa robe légère attiraient son regard et il emprisonna le gauche dans sa main. Elle soupira, murmura quelque chose puis se redressa :

— Nous pourrions nous arrêter dans un pré, fit-il. Je te sens inquiète. Une halte nous apaiserait.

— Une halte amoureuse ? fit-elle sarcastique. Tu crois que c'est le moment d'y songer ? Mais quel genre d'homme es-tu pour oser me faire une telle proposition alors que le temps nous presse, que nous sommes certainement poursuivis ? Durant toute la journée passée dans cette grange n'as-tu pas profité largement de moi ?

— Profité ? releva-t-il. Comme si j'avais été le seul à y trouver du plaisir.

— Je t'en prie, tu deviens vulgaire.

— Vulgaire de te rappeler que tu gémissais si fort que l'on aurait pu t'entendre du dehors et que tu me répétais...

Alors, elle ouvrit la portière et se prépara à sauter. Il freina brusquement et elle quitta la voiture. Il descendit à son tour.

— Je manque de délicatesse, c'est vrai, mais qu'as-tu ?

— Laisse-moi ici et poursuis ta route. Je voudrais rester seule, réfléchir.

— Tu es effrayée ?

— Tu prends trop d'importance à mes yeux. Pour aider mes amis juifs, j'étais décidée à me montrer lucide, distante, à oublier les joies de l'existence. Je me voulais solide comme un roc, déterminée, et tu m'apportes un grand trouble.

— Pour nous résumer, tu souhaitais toi aussi t'arrêter quelques instants dans un pré à l'herbe douce ?

Elle se mit à marcher le long du fossé la tête basse. Il commença de la suivre puis retourna sur ses pas pour le faire au volant de la Fiat. Il la dépassa de plusieurs centaines de mètres, attendit. Peut-être passerait-elle sans un regard, sans faire mine de monter. À tout hasard, il ouvrit la portière de droite et, arrivée à cette hauteur, elle s'assit, très droite contre le dossier de son siège.

— Nous avons encore bien du chemin, dit-il. Écoute, je ne veux pas t'entraîner dans la suite de cette aventure. On apercevra dans le prochain village une auberge, un petit hôtel où tu pourras prendre une chambre, où tu m'attendras.

Il avait coupé le moteur et attendait qu'elle réponde. L'air chaud pénétrait toujours dans la voiture mais chargé d'odeurs différentes. Il finit par y prêter attention :

— Est-ce que tu sens la même chose que moi ? Un mélange de gaz d'échappement et d'essence ?

Myriam tourna vers lui un visage luisant de transpiration :

— Un gros véhicule est passé par là il y a peu de temps.

— Ou plusieurs. Je n'aime pas du tout ça. Les paysans ne sortent pas la nuit pour rouler en automobile ou en camion sur de petites routes aussi peu fréquentées.

— Pourquoi pas la bétailière d'un maquignon ? Venu acheter des bêtes qu'il conduit vers un marché ou un abattoir.

— Un maquignon ? Toi qui es de la ville tu peux avoir ce genre de pensée ?

Il relança le moteur mais éteignit les phares. Malgré la nouvelle lune, on y voyait assez pour rouler à condition d'aller très lentement.

Le tournant suivant était en tête d'épingle et ce fut une chance car ils aperçurent les projecteurs d'un barrage de police coupant la petite route. L'odeur d'essence et de gaz d'échappement se fit plus forte.

— Ils alimentent les projecteurs avec les dynamos de leurs camions. Sans se douter qu'ils révèlent leur présence. Ce sont les Italiens. Je suppose que Stackering les a appelés en renfort du moins ceux qui acceptent de collaborer avec les Allemands. Sans notre dispute, nous

arrivions sur eux sans pouvoir leur échapper.

— Ce n'était pas une dispute, murmura-t-elle... Tu n'as jamais d'états d'âme toi ?

— Dans le cas présent, c'était de la prémonition, comme si un sixième sens t'avait avertie de ce piège en t'angoissant.

Lentement, il recula dans le virage jusqu'à ce que le barrage et ses lumières puissantes disparaissent.

— Stackering serait furieux de voir ses amis des Chemises Noires étaler leur puissance à grands renforts de projecteurs et de chevaux de frise. Ce manque de discrétion le rendrait fou. Je me demande comment ils ont justement pu choisir cette petite route où nous roulons.

Il fit rapidement demi-tour, se souvenant d'un petit chemin qui débouchait plus loin sur la départementale.

— Nous n'aurions pas dû nous attarder à l'auberge, prendre de quoi manger, et toi demander un endroit pour faire un brin de toilette. Nous nous sommes rendus suspects et, depuis que Mussolini règne, ce qui fait tout de même quinze ans, les mentalités ont bien changé. Mes compatriotes, autrefois, n'auraient jamais collaboré avec les carabiniers. Le venin fasciste se répand dans tout le corps de la nation.

Le petit chemin se révéla bientôt difficile à suivre. Il se rétrécissait encore pour emprunter une levée de terre entre deux étangs peut-être artificiels, peut-être naturels mais n'en finissant pas, et il se résigna à allumer ses phares malgré le danger que cela représentait. Parfois, une digue coupait perpendiculairement celle qu'ils suivaient et Ugo était tenté d'emprunter celle sur sa gauche. Ils aperçurent des lumières éparées, des fermes isolées. Mais les étendues d'eau persistaient. Par moments, ils basculaient d'un côté ou de l'autre tant le passage devenait étroit, et ils redoutaient que la voiture ne roule sur elle-même pour s'enfoncer dans les eaux.

Enfin, ils débouchèrent sur un chemin assez large pour mériter le nom de route.

— Nous avons construit de superbes autostrades, expliqua Ugo, mais certaines voies secondaires ne sont même pas goudronnées à l'image de celle-ci.

— Il y a un village plus loin, dit Myriam. Je viens de voir une pancarte. Si les carabiniers nous y attendaient ?

De loin, le village formait une masse compacte, sombre, hostile, sans la moindre lumière. À se demander comment la route pouvait bien s'y frayer un passage. Ugo coupa les lumières puis le moteur, et attendit que la voiture s'immobilise pour passer la tête par la fenêtre.

— Ça pue le fumier de mouton, mais, par contre, ça fleure bon le pain en train de cuire. Un boulanger doit être au travail à cette heure.

Sa montre indiquait trois heures. Ils n'atteindraient jamais l'abbaye en ruine avant le jour. Ils perdaient un temps considérable à éviter les barrages routiers. Pendant ce temps, Stackering et ses hommes, à bord de leurs puissantes Mercedes, devaient patrouiller dans le territoire que les carabiniers et les Chemises Noires encerclaient.

— Ils finiront par nous retrouver, dit Myriam.

— Leurs grosses automobiles ne pouvaient emprunter la digue comme nous. Nous allons traverser ce village car il n'y a pas d'autres possibilités, sauf de revenir en arrière et d'errer encore des heures.

— L'odeur du bon pain n'est pas un gage de tranquillité. Ils nous attendent peut-être là-bas.

Ugo ne comprenait pas comment elle pouvait se montrer aussi pusillanime, alors que tout au long des semaines précédentes elle avait fait preuve d'un grand courage et même de témérité, ne fût-ce qu'au cours de l'épisode du chapeau du cardinal.

Le village paraissait se fendre avec beaucoup de répugnance d'une rue étroite dans laquelle ils s'engagèrent voyant les façades si proches qu'ils auraient pu les toucher de chaque côté de la Fiat. Aucun véhicule important n'aurait pu s'y faufiler. Ensemble, ils poussèrent un soupir de soulagement quand la rue s'élargit d'un coup sur la campagne. Ils avaient aperçu au passage, tout au fond de sa cave donnant sur la rue par un soupirail, le boulanger en train de sortir sa première fournée d'un four embrasé. Ils s'étaient regardés avec la même pensée de ce bon pain tartiné de beurre et d'un bol de café noir.

Avant chaque virage, Ugo coupait ses phares et ralentissait mais il n'y avait plus de barrages illuminés et triomphalistes, comme si les carabiniers avaient finalement décidé de les lever pour rentrer dans leur caserne. Le risque persistait cependant avec les Chemises Noires capables de rester en embuscade dans les fossés. Bien sûr, ils chercheraient à les prendre vivants pour leur faire avouer ce que Stackering désirait entendre, mais une balle perdue était toujours à craindre.

— À Nice, dit soudain Myriam comme pour exorciser ses appréhensions, à Nice j'ai cru rêver. C'était comme un paradis avec des gens insoucians, des vieux qui se faisaient chauffer au soleil sur la plage, toute une vie qui n'existe plus en Allemagne et qui commence même à disparaître ici, en Italie, pourtant le pays de la joie de vivre. Comment peut-on détruire à ce point le charme d'une nation, la réduire à la médiocrité, la militarisation, l'uniformité, avec pour valeurs la délation, les contraintes de toute sorte... Et l'huile de ricin.

— Ça, c'est la face trompeuse de la dictature. Dans le reste du monde, on se dit qu'après tout, une bonne purge, même répétée à plusieurs reprises dans une journée, n'a jamais tué personne et, de la sorte, Mussolini passe pour un chef d'État bonasse. Mais derrière l'huile de ricin, il y a les tortures, tout un appareil d'État qui est une véritable inquisition nouvelle.

Les longues lignes droites les inquiétaient car, une fois lancés, ils ne savaient s'ils atteindraient le fond de l'horizon qui blêmissait peu à peu. La route non goudronnée céda la place à une autre plus large, macadamisée celle-là. Il y avait même un peu de circulation, surtout des camions, et même un autocar rempli d'ouvriers encore hébétés de sommeil se rendant dans une usine proche qui apparut étincelante de lumière avec sa cheminée immense crachant au ciel une vapeur blanche.

— Nous approchons, dit Ugo. Les ruines de l'abbaye sont bien entendu isolées en pleine campagne. D'ailleurs, elles ont très mauvaise réputation. Une secte démoniaque y aurait pratiqué d'étranges cérémonies durant des années.

— Tu ne penses pas que c'était ce Mercantori qui donnait ainsi le change pour écarter les curieux ?

— C'est possible.

CHAPITRE XXIII

Ils avaient abandonné la Fiat dans un petit bois, à deux kilomètres des ruines, et l'avaient recouverte de branches et de feuillages. Avec d'innombrables précautions, ils s'étaient approchés des ruines, les observant longuement depuis une légère éminence coiffée de pins. Ils attendirent patiemment plus d'une demi-heure, guettant le moindre signe suspect d'une présence humaine, mais d'un commun accord, ils en conclurent que l'abbaye était déserte.

L'entrée était encore en assez bon état et faisait illusion avec son arcade et son portail de bois épais, mais Ugo préféra contourner les entassements de pierres pour pénétrer dans les pièces au plafond crevé. Des pans de toits conservaient les tuiles que les proches habitants n'avaient pas osé aller décrocher au risque de se rompre le cou. Il désigna une chapelle ouverte et envahie par les ronces. Il cherchait des repères, des traces anciennes d'un passage, et les trouva sur le bas-côté où une porte basse pivotait sans bruit.

— Les gonds sont huilés, chuchota peureusement la jeune femme.

— Par Mercantori, certainement. C'est un signe révélateur.

Une vierge polychrome sans tête se tenait derrière la porte et Myriam poussa un cri de terreur. Elle prit le bras de son compagnon et le serra très fort.

Ugo n'avait jamais vu une statue d'église aussi bariolée. Ceux qui avaient effectué ce maquillage escomptaient provoquer un malaise et leurs victimes ne pouvaient être que les paysans des environs respectueux de la foi. Il y avait de quoi rebuter un imprudent qui se serait risqué jusque-là.

Pourtant, il y avait un détail que Cardone releva. Cette vierge dépouillée de son enfant tendait la main comme dans un geste de supplication. Il fallait s'approcher pour noter que l'index n'était pas replié comme les autres doigts et paraissait indiquer un autel en marbre fracassé, juste en face, dans une absidiole minuscule. Ugo marcha droit vers cet endroit, Myriam le suivant pas à pas.

L'autel n'avait que sa plaque de marbre cassée, soutenue autrefois par deux colonnettes en marbre également, reposant à l'arrière sur une

longue saillie murale.

— D'après le texte du cardinal, il y aurait sous cette chapelle une crypte et même des catacombes. Je sais qu'à une époque lointaine, les moines furent attaqués par des Vaudois mais ils se défendirent et firent un carnage. Épouvantés d'avoir versé autant de sang, ils entassèrent les cadavres dans des souterrains juste en dessous de la crypte habituelle.

— Qui étaient ces Vaudois ?

— Des hérétiques pour Rome, des chrétiens que la richesse de l'Église dégoûtait. Ils ont attaqué des abbayes, des églises richement dotées. Celle-ci fut fatale à une de leurs bandes.

— Mais ces précisions ne pouvaient être dans le document caché dans le chapeau du cardinal ?

Ugo examinait l'autel fracassé, se penchait sous le marbre, essayait de comprendre s'il existait la commande d'une trappe au-dessus de la crypte.

— À partir de la lettre de Barancoli, je me suis quelque peu documenté sur cette abbaye. Soixante à soixante-dix Vaudois ont disparu à jamais dans les entrailles de ce bâtiment.

Myriam frissonna. Ugo retourna vers la vierge polychrome et étudia le geste de sa main, cet index pointé vers l'autel. Il s'agissait de la main gauche et il n'avait pas remarqué que l'annulaire en partie replié portait un anneau, une sorte d'alliance. Bien qu'il fit partie du bloc de pierre de la sculpture, il essaya de le faire tourner et ce fut le doigt tout entier qui pivota et qui se raidit avec un claquement sec.

— L'index n'était qu'un leurre, dit-il à Myriam qui venait de le rejoindre. Cette fois, il nous désigne ce pilier où jadis était accolée une chaire, certainement en bois. Il reste quelques débris scellés dans du mortier.

Il se dirigea vers le pilier et, une fois arrivé, se retourna.

— Il nous faudrait de la ficelle qui, dans l'alignement de l'annulaire, nous donnerait l'endroit exact qui nous intéresse.

— Je n'ai rien de tel sur moi, dit-elle, mais je vais voir au-dehors.

Tout de suite il n'y prêta pas attention puis, au bout de quelques minutes, il se demanda où elle pourrait bien trouver de la ficelle

parmi ces ronces et ces broussailles. Il sortit à son tour, mais ne la vit pas tout de suite avant de la découvrir debout sur une sorte d'esplanade protégée par quelques tronçons de parapet. De là, on avait une vue magnifique sur la plaine inondée de soleil levant.

— Il n'y a jamais eu de ficelle ici, murmura-t-il, impressionné par l'air étrange de la jeune Allemande. Nous allons nous débrouiller quand même si tu veux bien m'aider.

Continuant de fixer la plaine, elle paraissait ne pas entendre.

— Myriam ?

Il se plaça derrière elle, suivit son regard mais estima qu'elle était obsédée par quelque pensée morbide et que son récit sur le massacre des Vaudois l'avait profondément impressionnée.

— Je retourne dans la chapelle, dit-il.

Elle parut ne pas entendre. Il se plaça auprès de la vierge décapitée, traça avec le plus grand soin une ligne droite dans la poussière des dalles, après avoir déblayé des fragments de pierres et de statues. À quelques centimètres près il aboutit à la jointure de deux pierres de taille qu'il ausculta avec un bout de verre provenant d'un vitrail. Puis il alla mesurer à quelle hauteur se trouvait l'annulaire tendu et reporta cette mesure sur le pilier.

Sans bruit, Myriam venait de rentrer dans la chapelle et regardait son compagnon occupé à tâter les pierres centimètre par centimètre. Il se retourna brusquement, se sentant observé. Mais observé par quelqu'un de malveillant. Il avait souvent perçu de la sorte les regards de ses ennemis sur le point de passer à l'attaque, et grande fut sa surprise de découvrir Myriam figée comme une figure de granit, le regard dépourvu de toute chaleur humaine.

— Tu ne te sens pas bien ?

Il gardait une main appuyée contre le pilier et soudain il sentit une infime aspérité sous sa paume. Sans cesser de surveiller Myriam, il appuya plus fort et un ensemble de pierres de taille se détacha du pilier, entrouvrant une fente d'où soufflait un air confiné et moisi.

CHAPITRE XXIV

Oubliant l'étrange comportement de Myriam, Ugo s'efforça d'agrandir cette légère ouverture qui venait d'apparaître comme une fissure dans une façade. Le système, contrairement à la porte latérale de la chapelle, manquait d'entretien et il dut s'arc-bouter pour obtenir un passage suffisant. L'air qui s'échappait paraissait avoir été comprimé dans cet espace aussi obscur qu'inconnu et le relent en était très déplaisant. Il se demanda s'il n'y avait pas quelques émanations dangereuses de gaz carbonique dans ce sous-sol qui n'était assurément que la crypte.

— Tu m'accompagnes ou tu préfères attendre ici ?

Mais la jeune fille avait à nouveau disparu. Elle devait être dehors, certainement écoeurée par l'odeur nouvelle et effrayée à la pensée de s'enfoncer sous terre. Il alluma la torche, éclaira les marches d'un escalier en colimaçon. Celles-ci étaient encombrées de matériaux tombés du plafond et il choisit une sorte de barre en granit pour coincer l'ouverture. Avec une lenteur de fauve, il s'enfonça ensuite dans la profondeur du puits.

D'ordinaire, les cryptes se trouvaient juste en dessous du sol des églises, à environ deux ou trois mètres, mais celle-ci était beaucoup plus profonde et il remarqua qu'à chaque marche correspondaient sur le mur des ouvertures carrées de soixante centimètres. Sa torche éclaira un emplacement long de deux mètres et dans le troisième, il aperçut des ossements.

Les moines de cette abbaye se faisaient donc ensevelir dans ces emplacements assez étroits où l'on devait coincer leur corps sans grands ménagements. Pourquoi n'y avait-il pas de cimetière extérieur comme dans d'autres couvents ? Peut-être que la couche de terre très mince sur cette colline ne permettait pas de creuser une fosse profonde. Il compta une soixantaine de cases avant de découvrir la crypte avec en son centre un tombeau imposant.

Il respirait avec difficulté et transpirait beaucoup, essuyant son visage ruisselant avec la manche de son caban. Il finit par l'ôter, le déposa sur le tombeau. Étaient ensevelis là les corps des abbés ayant dirigé l'abbaye depuis le XII^e siècle. Il pensa que le tombeau devait

avoir plusieurs étages en sous-sol car il compta vingt-huit abbés jusqu'au XVII^e siècle.

Tout autour, les plaques mortuaires s'alignaient en rangs serrés et jusqu'à hauteur du plafond. Il avait lu dans le document du cardinal Barancoli que l'une d'elles donnait accès aux catacombes, mais laquelle ?

Une vingtaine étaient ouvertes, la pierre servant de couvercle vertical ayant été brisée. Il aperçut une tête de mort, quelques fémurs et même un froc qui, dès qu'il le toucha, tomba en poussière. Il commença de lire les noms gravés, ceux de moines obscurs décédés au cours des siècles. Beaucoup avaient atteint un bel âge et il se dit que cette abbaye devait jouir d'une discipline peu contraignante et prodiguer des plaisirs terrestres permettant à ses habitants de vivre longtemps.

Pour ne sauter aucune inscription, il gravait un X dans la pierre. Devant les cases ouvertes, il essaya de reconstituer les blocs fragmentés. Il transpirait de plus en plus et il finit par arracher sa chemise et resta torse nu.

Pour accéder aux emplacements les plus hauts, il dut entasser de grosses pierres de taille. Il ne voyait pas le temps passer mais la fatigue finit par l'envahir. Il dut se reposer un moment et enfiler à nouveau sa chemise car il avait froid après avoir beaucoup transpiré.

Myriam était-elle toujours en dehors de la chapelle ? Il aurait aimé qu'elle surmonte sa peur et le rejoigne. Il aurait pu la soulever pour qu'elle déchiffre les inscriptions les plus hautes.

Il avait soif, très soif, et même faim. Il pensa aux relents de pain chaud dans ce village qu'ils avaient traversé avec beaucoup d'appréhension, il pensa aussi à cette auberge où ils avaient refait le plein d'essence et acheté quelques provisions. Il regrettait de ne pas avoir fait un peu de toilette comme Myriam. Il se sentait sale, crasseux même, et devait empestier comme un bouc.

Assis sur l'immense tombeau central, il levait les yeux vers les dernières plaques de pierre, tout en haut de ce columbarium aux centaines de tombes. Comment faisaient les moines pour hisser les leurs aussi haut, surtout si, en raison de leur vie confortable, leurs corps pesaient lourd. Ils devaient disposer d'un système d'échafaudage dont il pouvait encore voir les emplacements creusés dans le roc.

Il recommença ses déchiffrages. Certaines inscriptions étaient si

anciennes qu'il devait ôter la poussière des lettres gravées pour les lire. À plusieurs reprises, il faillit remonter dans la chapelle pour essayer de trouver des madriers qu'il enfoncerait dans les trous pour se surélever, mais le désir d'en finir au plus vite le tenaillait. Lorsqu'il consulta sa montre et vit qu'elle indiquait une heure de l'après-midi, il regarda autour de lui tout surpris. Il y avait plus de cinq heures qu'il se trouvait dans cette crypte et pas une fois Myriam ne s'était manifestée. Il ne pouvait rester dans l'ignorance de ce qu'elle faisait et il se dirigea vers l'escalier en colimaçon, monta quelques marches et soudain s'immobilisa.

— Elovius ?

Il lisait ce nom sur une plaque de pierre juste dans la partie arrondie de l'escalier. En descendant il ne l'avait pas aussi bien éclairée que maintenant.

— Elovius MCCCXVII Stare MESTO MCCCLXXI.

Elovius, l'étudiant en médecine qui, après avoir lu le récit de son aïeul sur Mercantori et sa légende d'immortel avait voulu en savoir plus, s'était lui aussi déplacé jusqu'à la mer Noire puis Constantinople puis Venise.

— Il serait venu mourir dans une abbaye catholique, lui, de religion israélite ? Comment cela est-il possible ? Non, ce n'est pas acceptable. Celui qui connaît ce nom doit comprendre qu'il s'agit d'une sorte de mot de passe.

Il avait trouvé un morceau de fer dans la crypte avec lequel il essaya de faire sauter le mortier qui maintenait la plaque à la verticale. Mais brusquement, cette plaque pivota et dévoila un casier vide. Une poignée en bronze pendait au bout d'un câble de fer et, sans plus réfléchir, il la tira. Il dut insister. Il y eut une série de grincements, de raclements. Il ne savait ce qui se passait et regardait autour de lui, au-dessus de lui, mais il ne voyait rien, jusqu'à ce que sa lampe braquée vers le bas éclaire une partie de l'escalier en colimaçon dissimulée à ses yeux jusque-là. Un puits s'enfonçait vers les fameuses catacombes.

CHAPITRE XXV

Sur la dernière marche, il estima se trouver à cinquante mètres de profondeur. Il balaya la nouvelle crypte de sa torche qui, d'ailleurs, commençait de faiblir. Il ne put se résoudre à aller tout de suite plus loin. Des dizaines de squelettes s'entassaient sur toute la surface, entremêlant leurs cages thoraciques, leurs fémurs et leur tibias.

— Les Vaudois.

Les soixante-dix Vaudois massacrés et jetés au plus profond des sous-sols de l'abbaye par les moines. Et parmi eux, il y avait certainement des gens simplement blessés qui s'étaient traînés jusqu'au pied de l'escalier en colimaçon. Leur alignement en étoile le confirmait. Les moines n'avaient pas fait le tri, peu soucieux de soigner des ennemis et, pis que tout, des hérétiques qui voulaient s'emparer de leurs richesses pour les donner aux pauvres.

Il éteignit sa lampe et essaya de réfléchir dans le noir. Sa torche ne l'éclairerait que de plus en plus faiblement et cesserait même de fonctionner d'ici une demi-heure. C'était déjà extraordinaire qu'elle ait tenu aussi longtemps. Comment faisaient les Allemands pour fabriquer des piles ou des batteries miniaturisées aussi résistantes ?

Remonter ? Aller à la recherche de plusieurs moyens d'éclairage pour venir explorer ces catacombes qui, d'après ce qu'il en avait vu, se prolongeaient là-bas vers le fond par une sorte de galerie tout aussi encombrée de squelettes ? À la vérité, il commençait de se demander si les moines ne se débarrassaient pas également de quelques ennemis autres que les Vaudois. Peut-être y avait-il dans cet ossuaire des restes de femmes ou d'enfants. Les bruits qui couraient sur les abbayes de cette époque n'étaient peut-être pas tous diffamatoires.

Il s'accorda quelques secondes de lumière pour confirmer sa première vision. Pour atteindre cette amorce de galerie, il devrait marcher sur les squelettes, entendre éclater les crânes, s'effriter les thorax sous ses pieds. Il lui était impossible de se frayer un chemin moins sacrilège sans lumière. Il lui fallait donc remonter et c'était une décision déchirante qu'il devait prendre. Pendant des heures, il lui faudrait boire, se nourrir, se reposer, acheter des provisions, des lampes électriques et tout cela dans un pays où Stackering et ses amis

SS, aidés par les Chemises Noires italiennes, devaient patrouiller sans cesse. Il regrettait d'être parti seul sans se faire accompagner de Milfried ou d'Hassanian, de ce dernier surtout, qui n'avait pas son pareil pour vivre de rapines dans un pays. D'une enfance et d'une jeunesse peu exemplaires, il avait gardé une habileté incroyable pour se procurer l'indispensable et même le superflu sans attirer l'attention.

Les regrets devenaient inutiles et il remonta dans le noir, éclairant seulement la tombe vide de cet Elovius pour voir s'il pouvait escamoter la seconde partie de l'escalier en colimaçon. Il suffisait de tirer fortement sur la poignée et le câble se réenroulait dans l'autre sens. Raclements et grincements l'avertirent de la remise en place de l'ensemble.

Au fur et à mesure qu'il revenait à la surface de la chapelle, l'air frais et léger lui redonnait des forces. Il s'était considérablement affaibli à respirer l'atmosphère viciée du bas.

Ayant redouté que le bloc de pierre ne se refermât sur lui l'ensevelissant à jamais dans cette crypte, il fut heureux de découvrir le jour que son ouverture laissait pénétrer. Grâce à la pierre qu'il avait placée, il pouvait surgir du gros pilier. Il repoussa cette pierre, s'appuya de toutes ses forces pour faire disparaître l'issue secrète. Il eut un regard reconnaissant, au passage, pour la vierge décapitée et sortit dans l'après-midi très chaude qui inondait le pays d'une lumière dorée.

— Myriam ?

Soudain il pensa qu'elle avait fui, qu'elle avait rejoint la petite Fiat, l'abandonnant dans cette solitude. Il ne s'en expliquait pas les motifs mais était en train de s'en persuader lorsqu'elle réapparut, venant de l'esplanade où elle s'était tenue précédemment.

— Me voici.

Ugo resta un peu stupide la regardant comme si elle était une apparition.

— Qu'avez-vous à me regarder ? murmura-t-elle. Ai-je quelque tache sur mon visage ?

— Vous... Tu es restée là tout ce temps à m'attendre ? Il est près de trois heures de l'après-midi, il y a maintenant sept heures que je m'obstine dans cette crypte. Je meurs de soif et de faim, et j'ai besoin d'acheter différentes choses, dont des lampes-torches. Toi-même, tu

dois avoir besoin de te reposer, de prendre un repas.

— Vous avez fait des découvertes importantes ?

— Je ne sais pas encore, fit-il soudain rempli de méfiance.

Parfois elle mêlait le vous et le tu en langue italienne, mais, depuis qu'ils avaient séjourné dans cette grange de foin, elle se montrait formaliste, et il avait l'impression qu'elle insistait même sur le vouvoiement.

— Nous allons rejoindre la Fiat et tâcher de trouver une ville assez importante pour faire ces achats. Depuis l'esplanade, tu n'as rien remarqué de suspect ?

Un rire désagréable éclata dans son dos, celui de Stackering.

— Mais mon cher, nul n'était besoin que mademoiselle Myriam scrute le paysage puisqu'elle savait fort bien que nous arrivions.

CHAPITRE XXVI

Myriam, livide, regardait Ugo fixement. Elle ne se dérobait pas devant son mépris et l'affrontait, désespérée mais avec la fermeté de celle qui a choisi en connaissance de cause.

— Tu n'as pas cessé de m'espionner depuis le premier jour ? Que les SS ne t'aient pas trouvée sur le *Vesuvio* dans le port de Hambourg ne relève pas de la chance, mais d'une volonté déterminée de ce salaud pour que nous te fassions confiance ?

— Vous ne devriez pas employer des insultes, fit Stackering ironique. Cela prouve que vous êtes en position de faiblesse. Mais vous avez raison, depuis le premier jour elle travaille pour nous.

— Alors, elle n'est même pas juive ? Elle est allée jusqu'à se faire passer pour telle afin que je compatisse...

— Je suis juive, dit Myriam d'une voix blanche.

— Bien sûr que c'est une Juive. Et avec la sensiblerie de sa race, puisqu'elle agonise de vous avoir trompé. Elle n'a même pas la force de caractère d'assumer jusqu'au bout son ignominie.

Ugo pivota sur lui-même et lança son poing en avant Stackering fut comme soulevé de terre et alla s'échouer les quatre fers en l'air dans un hallier de buis.

— Ne tirez pas, cria-t-il à ses compagnons qui surgissaient tout autour d'eux. Nous réglerons ceci avec le reste.

Il n'y avait que des Chemises Brunes allemandes. Les Italiens ne participaient pas à cette ultime phase de la traque qui avait duré deux jours. Stackering les considérait avec un grand dédain, lui avait-il avoué.

— J'aurais dû me douter de ton double jeu, murmurait Ugo. Depuis que nous sommes ici dans cette abbaye, tu es étrange.

Un SS brossait son chef du plat de la main mais l'Obersturmführer l'écarta avec agacement. Il dit simplement quelque chose entre ses dents et un autre lui apporta une bouteille de bière et un verre. Il but

en regardant Ugo :

— C'est excellent. Je vous ai entendu dire que vous étiez très altéré et très affamé mais je crains que vous ne puissiez satisfaire ces deux envies avant longtemps, peut-être même jamais.

— Comme vous voudrez, fit le capitaine du *Vesuvio* et Stackering parut quelque peu dépité.

— Je pensais que vous vouliez m'échanger le secret de cette abbaye contre un verre d'eau ou une croûte de pain mais vous faites bien de vous en abstenir car je ne crois pas que cet endroit vaille vraiment la peine d'être fouillé. Qu'avez-vous découvert ? Quelques squelettes de moines dans des trous creusés dans la roche ? Beaucoup de travail exténuant pour pas grand-chose. Cette abbaye était répertoriée par nos services de renseignements et j'aurais pu vous épargner cette journée passée sous terre. Des agents allemands ont trouvé le secret de la crypte. Vous savez comment ?

Il s'esclaffa :

— Tout bonnement en rendant visite au curé de la paroisse la plus proche. Oui, le village que vous voyez légèrement sur votre droite avec son église et son joli clocher. Ce brave homme possède quelques archives datant de plusieurs siècles. Plus jeune, il s'est amusé à descendre dans la crypte après avoir rénové son système d'ouverture secrète. Je suppose que le curé espérait faire quelques découvertes fastueuses, oui, un trésor comme celui de cet abbé qui, en France, à Rennes-le-Château passait pour avoir trouvé celui des Wisigoths, mais le nôtre, de curé, a cherché en vain. Il a fracassé inutilement quelques plaques de sépulture.

C'était trop stupéfiant pour tomber dans le piège. Ugo restait persuadé que l'Allemand prêchait le faux pour lui faire avouer le vrai. En face de lui, Myriam elle-même ne cachait pas son étonnement. Elle avait l'air perplexe, comme si elle ne comprenait plus rien à la situation.

— Deux jours et deux nuits de traque avec la mobilisation des Italiens, Chemises Noires et carabiniers, pour en arriver là, fit le SS avec une amertume qui, si elle était feinte, l'était fort bien. Je me demande si vous ne pensiez pas m'attirer dans cette crypte pour m'y enfermer à tout jamais. Le curé en question ne remonte plus ici car ses jambes ne le portent plus. Qui se serait soucié de moi ? Mais vous venez d'échouer et vous savez ce que je vais faire ?

Il eut un petit rire crispant.

— C'est vous qui allez vous retrouver dans la crypte à tourner en rond dans le noir sans jamais pouvoir en sortir. Le système d'ouverture, la saillie dans le pilier, ne marche que depuis la chapelle et non depuis le bas. Savez-vous pourquoi ? Chaque moine était tenu de creuser l'emplacement de sa future dépouille. Un parallélépipède de trois pans de côté sur six de long. On l'enfermait dans la crypte avec du pain et de l'eau, quelques flambeaux ou torches, et on ne le délivrait que lorsqu'il avait terminé son petit casier mortuaire. Charmant, n'est-ce pas ?

Myriam finit par parler, d'une voix agressive :

— Vous faites erreur, Stackering. Cette abbaye peut vous conduire à Mercantori, je vous le jure. Le testament du cardinal le certifiait.

— Tout ceci ne m'intéresse plus. En fait, depuis quelques heures, j'ai lancé quelques-uns de mes hommes dans une tout autre direction, avec mission de s'emparer de Luigi Spaggio et de l'emmener en Italie. Il est le seul homme au monde qui puisse nous conduire à son père, le fameux alchimiste.

— Et aussi à l'immense trésor amassé par le faux Juif Errant depuis des siècles, n'est-ce pas ?

Stackering accusa le coup en jetant un regard inquiet à ses hommes, mais ceux-ci restèrent impassibles. Peut-être ne comprenaient-ils pas l'italien.

CHAPITRE XXVII

Ils l'avaient poussé dans l'escalier en colimaçon avec une gourde d'eau, un quignon de pain, une bougie et une boîte d'allumettes. Stackering avait persisté dans son incrédulité imbécile que Ugo ne parvenait pas à s'expliquer. Mais, pour l'heure, son esprit s'enfiévrant de pensées folles sur le sort qui lui était fait. Il descendit jusqu'à la crypte, but une bonne partie de l'eau, mordit dans le pain.

Il avait gagné à tâtons le caveau central et s'appuyait contre. L'air était toujours aussi méphitique. Son organisme ayant déjà mal supporté les huit heures qu'il avait passées en cet endroit, comment réagirait-il lorsque toute une journée de claustration se serait écoulée ?

Son seul espoir était de descendre encore plus bas, d'utiliser la partie inférieure de l'escalier que Stackering ne paraissait pas connaître. L'eau et le pain allaient lui faire du bien, lui donner les quelques forces nécessaires pour entreprendre cette tentative désespérée. Lorsqu'il jugea avoir récupéré son énergie, il remonta les quelques marches nécessaires en se gardant bien d'allumer sa bougie.

À tâtons, il trouva la poignée reliée au câble et tira fortement dessus. Le système renâcla, grinça mais une vibration continue le rassura. Il descendit donc, compta ses marches et, lorsqu'il estima être dans les catacombes il craqua une allumette et enflamma la mèche de la bougie.

Il essaya d'avancer sans écraser les ossements des malheureux Vaudois qui gisaient là depuis des siècles, mais parfois, il ne pouvait faire autrement. Comme il l'avait soupçonné, il y avait d'autres squelettes beaucoup plus loin, de toutes les tailles, certains portant encore des vêtements mais, étant donné l'habillement commun aux deux sexes à certaines époques, il ne sut s'il s'agissait d'hommes ou de femmes. Mais les restes d'enfants, eux, étaient parfaitement identifiables. Il en compta une demi-douzaine, tous appartenant à des bébés, très certainement. Il n'émit aucune hypothèse sur l'origine scandaleuse ou pas de ces gosses, puis parvint dans la galerie. Il pensait qu'il allait se heurter tout de suite à un mur de fond mais il put progresser d'une cinquantaine de pas. Les ossements se firent rares mais apparurent les momies. Toutes debout dans leurs logements

verticaux, alignées comme pour une parade infernale. Il ne s'agissait pas de momies façon égyptienne, protégées par de bandelettes, mais de cadavres desséchés naturellement ou non. Leur peau noire plaquait à leur squelette de façon hallucinante et les rendait terrifiantes.

Il crut déceler des lueurs vivantes dans la cavité de leurs orbites et, bien que son sang en fût glacé d'effroi, il approcha la flamme de la bougie pour être certain qu'il s'agissait bien d'êtres humains décédés depuis longtemps.

Il se rassura et oublia leur présence en constatant que le mur de fond était bien là, plus loin que prévu mais certainement infranchissable, à moins qu'un troisième système secret n'en donne le sésame.

— Ça commence à bien faire, dit-il en s'asseyant sur une grosse pierre placée là bien à propos. Il but de l'eau, avala un peu de pain, puis regarda son obstacle.

— Un mur. Puisqu'il y a des pierres jointes par un mortier. Donc, je pourrais user de la vieille bonne méthode et gratter le joint jusqu'à ce que l'une d'elles puisse bouger. Mais si, par malheur, ces pierres sont plus longues que hautes ou larges, je ne m'en sortirai jamais.

Pour conjurer son désespoir et son angoisse il se tourna vers la momie à sa droite :

— Qu'en penses-tu ?

Il haussa les épaules :

— Muette comme une tombe. Et pourtant, tu as peut-être assisté à l'édification de ce mur car à la réflexion...

Se levant d'un bond il s'approcha du mur et, toujours avec le même morceau de fer sorti de sa poche, il gratta le ciment. Il l'examina avec attention.

— Ça, c'est pas du mortier à la chaux comme autrefois, c'est du bon ciment moderne, du Portland, et, si je me souviens bien, son inventeur né au siècle dernier est mort dans les années vingt... Il n'y a pas si longtemps, les journaux en ont parlé. Voici donc un mur solidement construit et qui n'a pas plus de quelques années, bien qu'on ait cherché à le patiner et à le vieillir de quelques siècles.

Il éclata d'un rire sonore qui fit un lugubre écho dans cet endroit et se transforma en une sorte de plainte ululante qui ne l'encouragea pas

à persister, mais il était amusé à l'idée que Stackering venait de passer à côté du but. Un mur édifié depuis peu, n'était-ce pas la preuve que Mercantori était venu là, qu'il utilisait ce passage pour rejoindre sa mystérieuse résidence ? Qui d'autre, sinon l'alchimiste de Stare Mesto, la vieille ville de Prague ?

Il retourna s'asseoir sur sa pierre et décida d'éteindre sa bougie pour réfléchir sans gaspiller son éclairage. Il se tourna vers la momie :

— Extinction des feux, ma belle. Le temps d'une réflexion et je reviens.

En même temps, il allait souffler sur la flamme mais resta avec sa respiration bloquée, sa bouche en cul de poule. La momie venait de cligner de l'œil.

CHAPITRE XXVIII

Croyant être victime d'hallucinations, Ugo souffla sa bougie et resta dans l'obscurité où il s'efforça de respirer profondément sur un rythme lent. Il se répéta qu'une momie datant de plusieurs siècles n'avait aucune raison de lui faire de l'ail. Il n'avait pas estimé le sexe de cette chose mais, femme ou homme, cela ne changeait rien à cette affaire. Lorsqu'il voulut craquer une allumette, il tremblait trop pour y parvenir et patienta encore quelques minutes. Il réussit enfin à donner de la lumière. Il s'efforça de regarder droit devant lui ce mur infranchissable. Il y avait cet obstacle plus quelques cadavres desséchés et rien d'autre.

Peu à peu, sa pupille se déplaça sur la droite mais se hâta de fixer le mur. L'hallucination persistait et il se dit que Stackering avait dû mélanger un hallucinogène à l'eau de la gourde. C'était tout à fait dans le caractère sadique de cet homme-là. Lui donner des cauchemars éveillés, le rendre fou alors que l'isolement, la réclusion, le manque de nourriture y auraient pourvu largement.

— Bon d'accord, je suis drogué et je vois une momie qui me fait des oeillades indécentes. Il est certain que je suis assez bel homme pour enflammer une créature morte depuis des centaines d'années. Qu'elle soit homme, qu'elle soit femme, là n'est pas la question. Je dois faire avec, abandonner toute logique si je veux m'en tirer.

Il se leva et alla s'incliner devant la momie. Ce faisant, il remarqua qu'elle était asexuée, du moins dans la mesure où cette peau fripée, formant des replis, permettait d'en juger.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? Ouvrir le bal, nous raconter des histoires napolitaines ou nous battre comme des chiffonniers ?

La momie se redressa lentement dans une succession de petits craquements déplaisants.

— Un peu rouillée non ? Pourtant l'endroit est sain, sans humidité. Heu... je plaisantais pour le bal... Et aussi la bagarre.

L'être avança un pied squelettique, chercha son équilibre, ramena l'autre et marcha de façon saccadée. Ébahi, Ugo le regardait s'éloigner vers le mur.

— Est-ce qu'une hallucination se comporterait ainsi ? Si elle avait accepté de danser, passe encore, mais on dirait qu'elle cherche à m'aider.

La momie se retourna et, dans une série de bruits secs, son bras droit se plia puis son index en fit autant, se transformant en crochet à plusieurs reprises.

— Je vous suis, ne vous inquiétez pas, je vous suis.

Par hasard, il regarda les autres momies et sursauta. Toutes tournaient la tête vers leur copine en train de s'éloigner. Il préféra se hâter. Une hallucination, peut-être, mais toute une flopée, c'était au-delà de ses possibilités.

Dans de subtils craquements (en fait toutes les articulations émettaient un son particulier, déplaisant au niveau des jambes, plus doux du côté de la colonne vertébrale mais effrayant vers le cou – à tout moment la tête donnait l'impression qu'elle se détachait pour rouler dans la poussière), la momie atteignit le mur qu'elle longea sur la gauche. Elle introduisit l'ongle de son index droit dans une minuscule fente. Ugo découvrit combien tous les ongles de la créature étaient longs. Ils avaient continué de pousser durant un temps, de même que les cheveux qui ressemblaient à une bottée de foin séché.

Un ronronnement s'éleva, tel celui d'un chat repu. La momie recula dans un grand cliquettement. Une partie du mur, un carré de deux mètres sur deux, s'effaçait dans la roche voisine, découvrant un trou béant de noir d'où s'échappait un air plus respirable.

Comme un engrenage rouillé et bruyant, la main parcheminée désigna aimablement l'issue. Ugo restait hésitant et il eut l'impression que la créature s'énervait un peu et allait taper du pied d'impatience. Il s'engagea dans le tunnel, fit quelques mètres et se retourna. La momie lui faisait au revoir de la main avec accompagnement d'un tic-tac de pendule ou de métronome.

— Au revoir, Gertrude, cria Ugo.

Puis la portion de mur se remit en place. Il étreignit sa bougie, se demandant si elle durerait encore longtemps mais, dès que le verrouillage du mur claqua, une série de lampes s'alluma. En fait, il n'y avait pas de lampes mais des lueurs phosphorescentes qui donnaient assez de clarté pour qu'il puisse avancer sans hésitation.

C'était un tunnel parfait, haut de deux mètres, large d'autant. Très

sain et alimenté par un air léger bien oxygéné. Au sol, il releva des traces surprenantes, celles de pneus. On avait circulé là-dedans avec un véhicule qui n'était ni une voiture ni une moto mais une sorte de tricycle, certainement doté d'un moteur.

D'ailleurs, à une centaine de mètres de là, il en eut confirmation. L'engin l'attendait. Un tricycle doté d'un moteur électrique. Il s'installa sur la banquette prévue pour deux personnes, mit le contact et, dès qu'il tourna la poignée droite du guidon, l'engin avança.

— Si je suis sous l'effet d'un hallucinogène, c'est agréable. J'ignore ce que me ménage la suite mais jusqu'à présent c'est sympathique.

Il hésita :

— Même Gertrude était sympathique. Au début il faut s'y habituer, mais en définitive, c'était une brave momie.

Le tricycle roulait sans bruit et il en comprenait la nécessité quand il estima avoir déjà parcouru trois kilomètres.

Peu à peu, l'intensité de la lumière artificielle devint plus forte et il comprit qu'il approchait du but. D'ailleurs, le tunnel s'élargissait et plusieurs tricycles étaient rangés dans cet espace. Il immobilisa le sien le long d'un engin qui ressemblait à un fourgon. Il y avait une porte ogivale munie d'un bouton de sonnette. Il appuya brièvement.

Dans un frôlement imperceptible, un miroir apparut à l'oblique au-dessus de lui et il se découvrit de pied en cap, sale, les cheveux ébouriffés, la barbe déjà bien fournie. Une image plus proche de celle d'un clochard que d'un capitaine de cargo, même rouillé.

Quelques secondes passèrent et il pensa qu'un système de miroirs devait répercuter son image au-delà de cette porte. On l'identifiait donc ? Mais alors, on le connaissait ? La porte s'ouvrit et il découvrit un maître d'hôtel, style *butler* anglais, qui l'attendait.

— Bonsoir Monsieur. Monsieur a-t-il fait bon voyage ? Monsieur veut-il bien me suivre ? Je le précède pour le guider vers ses appartements.

Un ascenseur les entraîna vers le haut puis s'immobilisa. Ils sortirent dans le corridor d'une riche demeure, toujours style manoir britannique.

— L'appartement de Monsieur. Sur ce plateau, du sherry et quelques sandwiches pour que Monsieur puisse attendre le dîner. Ici,

la salle de bains, et dans cette penderie, des vêtements. Le dîner sera servi dans une heure. Monsieur n'aura qu'à reprendre l'ascenseur jusqu'au niveau deux où se trouve la salle à manger. Je souhaite à Monsieur un bon délassement. Si, par hasard, nous avons oublié quelque chose, il n'y aura qu'à sonner le valet.

Il but, se gointra de sandwiches, se rasa, prit un bain dans une confusion totale. Il ne croyait plus guère à une hallucination aussi persistante et si conforme à ses désirs les plus secrets, mais il restait tout de même réservé sur sa santé mentale.

Rasé, étrillé, moins affamé et moins assoiffé, il choisit dans la garde-robe un uniforme de capitaine de navire marchand tel qu'il n'en avait jamais porté. Il avait envié, tout en se moquant d'eux, les commandants de navires marchands anglais lorsqu'ils descendaient à terre et il éprouva une satisfaction enfantine à les singer. Lui manquait tout de même sa casquette à rabat dorsal qu'il avait dû abandonner à bord du *Vesuvio*.

Très à l'aise, il s'admira dans le grand miroir de la salle de bains et quitta son appartement, puis il prit l'ascenseur pour le niveau deux. À nouveau, un immense couloir aux meubles précieux, à la décoration luxueuse. Un valet attendait devant la double porte de la salle à manger et l'annonça d'une voix claire :

— Monsieur le capitaine Ugo Cardone.

Tout au bout de l'immense table, un homme imposant se leva. Ugo s'immobilisa. Le banquier Bruckner lui souriait.

CHAPITRE XXIX

— Je comprends votre surprise et votre appréhension mais je vous assure que vous n'êtes pas tombé dans un piège. Venez vous asseoir à côté de moi. Nous allons déjà boire quelque chose, peut-être du champagne ou bien un scotch ?

— Je n'ai pas envie de boire avec vous, dit Ugo. Vous êtes le complice de Stackering et je ne comprends pas ce que je fais ici. L'Obersturmführer voulait se débarrasser de moi et vous me sauvez. Quel est le but de tout ceci, de cette comédie ?

— Un scotch pour le capitaine Cardone, du champagne pour moi. Il n'y a pas de comédie. Je ne suis pas le complice de Stackering. L'homme qu'il recherche, c'est moi. Vous comprenez que je n'ai aucune raison de collaborer avec lui. La chance a voulu que je puisse capter sa confiance et, lorsque le projet de retrouver le Juif Errant fut mis au point sur l'ordre de Hitler, j'en ai été tout de suite informé et j'ai proposé de financer les recherches, ce que les nazis ont accepté volontiers. Ils sont à court de devises étrangères et moi, je pouvais leur en fournir.

— Doucement. Vous prétendez que vous êtes... Mercantori ? Mercantori, l'alchimiste de Stare Mesto, la vieille ville de Prague, né au XIII^e siècle ?

Bruckner savourait son champagne, l'œil pétillant de malice. Ugo avala son scotch d'un trait et le valet lui remplit à nouveau son verre.

— Si vous le voulez bien, ne mélangeons pas tout. Stackering, sur ordre de Hitler, doit rechercher mon fils. Il a failli réussir en Espagne mais, grâce à vous, il a échoué. Mais il persiste dans cette idée. Il vient de le faire enlever, transporter en Italie et, à cette heure, mon fils est son prisonnier.

— Mais êtes-vous immortel ?

— Plus tard nous ferons le point. Stackering, grâce au meurtre de cet abbé qui avait volé des documents chez le cardinal Barancoli, est au courant de plus de choses que vous ne pouvez le supposer et lorsqu'il vous a fait enfermer dans la crypte dont il connaissait le mécanisme d'accès, il ne cherchait nullement à se débarrasser de vous.

Il voulait accéder aux catacombes, à cet endroit inconnu où les Vaudois ont été enfermés, les vivants mélangés aux cadavres.

— Les momies, Gertrude ?

— Gertrude ? Ah oui, le golem Primus ? Nous en reparlerons plus tard.

— Stackering m'a roulé ?

— Il voulait deux choses, mon fils et mon trésor. Mais s'il s'est emparé de ce dernier, il doit être déjà très satisfait et je pense qu'il est parvenu à ses fins.

Ugo s'étrangla avec son whisky écossais :

— Quoi ? Il est en train de vous dépouiller et vous en souriez ?

— Vous savez, en quelques siècles, j'ai amassé une fortune colossale. Des placements à des taux si réduits que les banquiers génois les acceptaient avidement. Il se trouve que, parfois, j'ai effectué des entassements d'or et de pierreries dans différents endroits, dont la fameuse abbaye. Il y a un de ces trésors dans le caveau des anciens abbés, vous savez, ce tombeau qui occupe le centre de la crypte. Mais pour y accéder, il faut d'abord descendre dans les catacombes et manœuvrer une trappe au plafond de celle-ci. Si l'on ouvre le tombeau par le haut, il n'y a rien du tout sauf quelques ossements.

— Mais votre fils est en son pouvoir.

— C'est pourquoi Primus, celui que vous appelez Gertrude, ce qui est fort drôle mais ne lui plairait pas vraiment, vous a permis de vous échapper des catacombes. Stackering en sera tout sidéré et si inquiet qu'il va se hâter de prendre le trésor et de filer.

— Va-t-il le garder et fuir dans un pays lointain ?

— Non, c'est un nazi pur et dur, un être redoutable adjoint de Himmler et je sais que des monstruosité se préparent. Des projets abominables sont déjà sortis de cerveaux pervers et figurent sur des documents secrets connus de quelques-uns de ces nazis. Dans les dix années à venir mon peuple, le peuple juif, va connaître l'épreuve la plus cruelle jamais supportée par des hommes. Il fallait que je sois tout proche du pouvoir pour essayer d'empêcher l'holocauste qui se prépare.

— Des pogroms ?

— Pire que cela, un immense pogrom qui risque de nous faire tous disparaître de la surface de la terre. C'est pourquoi l'élimination de Stackering sera déjà une première étape. Je sais fort bien qu'il sera remplacé, qu'Himmler trouvera autant d'adjoints qu'il voudra, mais ce sera long et, en ce moment, nous devons gagner le plus de temps possible. Nous essayons de convaincre nos coreligionnaires de quitter au plus vite l'Allemagne. Certains le font, d'autres ne le peuvent car ils ne sont pas assez fortunés mais nous les aidons. Enfin, beaucoup pensent que ce n'est qu'une épreuve qui se limitera dans le temps, qu'Hitler agit ainsi pour distraire les Allemands de leurs soucis quotidiens. Que nous servons de boucs émissaires, le temps de faire accepter les restrictions de toute sorte mais que tout finira par s'arranger.

Ugo reposa son verre :

— Qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire ?

CHAPITRE XXX

Ils roulaient dans le tunnel, chacun sur un tricycle électrique. Ils emportaient des armes, Ugo ayant choisi un pistolet mitrailleur de fabrication américaine et quelques chargeurs.

— C'est Stackering qui vous a choisi, car vous étiez le filleul, en quelque sorte, du cardinal Barancoli, et qu'il savait que le cardinal avait reçu les confidences du Juif Errant et pouvait indiquer où se trouvait son fils, Luigi Spaggio.

— C'est vraiment votre fils ?

— Le seul qui ait hérité de cette faveur que le ciel m'avait accordée en premier. J'ai eu de nombreux enfants que j'ai vus mourir, certains à des âges avancés, mais c'étaient mes enfants qui mouraient.

— Mais ce don d'immortalité, est-ce vraiment par l'alchimie que vous l'avez obtenu ?

— Je ne suis pas le Juif Errant Ahasvérus. Je n'ai pas refusé un verre d'eau au Christ montant au Golgotha. J'ai fait de longues recherches, reprenant celles de mon père, mais ni lui ni moi n'avons jamais agi contre les lois de Dieu. Contrairement à ceux qui vendent leur âme au Diable.

D'après lui, son père avait déjà fort avancé ses travaux puisque des rats, auxquels il avait administré l'élixir, vécurent quatre fois plus longtemps que les autres. Puis ce fut un chien qui l'accompagna durant quarante ans.

— Seulement, il n'avait jamais osé faire absorber son élixir à un humain ou le prendre lui-même. C'est ce que j'ai fait un jour et vous connaissez la suite.

— Mais Gertrude, je veux dire le Golem Primus ?

— Depuis longtemps, les alchimistes de Prague et d'ailleurs faisaient des recherches sur les androïdes et les homoncules. J'ai vu des êtres humains qui n'avaient pas dix centimètres de haut. À Prague fut créé un Golem qui, lorsqu'il mourut, garda une partie de ses capacités. Il y en eut d'autres. Au siècle dernier, je les ai retrouvés

dans une cave du vieux quartier et je les ai emportés jusque dans les catacombes de l'abbaye. Celle-ci devenait importante pour moi et je voulais que le sous-sol fût défendu au besoin contre les curieux.

— La vierge décapitée ?

— Elle l'a été par des vandales qui l'ont peinte de couleurs violentes. Les moines l'ont laissée telle quelle parce que, disaient-ils, une voix leur avait ordonné de le faire pour démontrer aux visiteurs la nature pécheresse des hommes. C'est moi qui l'ai quelque peu animée, du moins son annulaire. Vous avez subi l'épreuve avec succès.

Tout en roulant, Ugo ressassait ces confidences. Il restait toujours aussi sceptique sur ce don d'immortalité et pensait que Mercantori, alias Bruckner, avait effectué des recherches qui s'étaient révélées fructueuses par la découverte de trésors et des Golems. Bien sûr, les Golems troublaient son sens du rationnel. Il avait vu Gertrude lui faire de l'œil, marcher, découvrir le passage dans le mur, lui dire au revoir de la main. Si les Golems existaient, pourquoi pas un homme capable de vivre éternellement, deux hommes même ?

Ils venaient de rejoindre le mur et Mercantori rangea son tricycle sur le côté puis attendit que Cardone en fit autant.

— Nous allons observer ce qui se passe, dit-il.

Ce que n'avait pas vu Ugo une fois la porte franchie, c'était un étroit escalier caché dans un recoin. On escaladait quelques marches et l'on parvenait devant un grand miroir qui reflétait les catacombes. Une lumière violente les éclairait. Elle les éblouit et Mercantori voila le miroir d'une pellicule plus sombre grâce à une commande.

— Regardez Stackering qui fait édifier un échafaudage pour atteindre le tombeau des abbés par en dessous.

Soudain, sa voix s'étouffa :

— Luigi !

Le garçon ligoté était assis dans un coin et regardait les SS s'activer. Des projecteurs alimentés par les dynamos des Mercedes fournissaient cette grande lumière. Les Chemises Brunes montaient et descendaient, apportant les madriers nécessaires à l'échafaudage.

— Ils ne vont pas tarder à déclencher l'ouverture de la trappe, fit Mercantori, le regard dur. Et d'un coup, les pièces d'or, les lingots, les pierreries, des vases précieux, des objets anciens d'une grande valeur

commenceront de s'écouler en un flot énorme. Stackering et les siens seront effarés par la quantité en apparence inépuisable de ce flot. C'est alors que nous en profiterons.

— Gertrude... Je veux dire le Golem Primus ne donne aucun signe de vie. Il ressemble vraiment à une de ces momies desséchées par les siècles que l'on peut voir à Naples.

— Il attend mes ordres. Mais je compte l'utiliser ainsi que ses compagnons quand nous déciderons d'intervenir. Les SS qui apportent les morceaux de bois ont abandonné leurs armes, mais quatre d'entre eux disposés dans la salle sont prêts à les utiliser. Je compte sur l'effet de surprise de l'or tombant en avalanche pour les désarmer.

Luigi Spaggio regardait dans la direction du Golem Primus.

— On dirait qu'il sait que vous êtes là, remarqua Ugo.

— Mais il le sait vraiment.

— Je ne vois pas Myriam Hermann, fit le capitaine Cardone d'une voix pleine de rancune.

— Vous devriez essayer de la comprendre, dit Mercantori. Cette fille ne pouvait agir autrement.

— Elle m'a trahi.

— Les apparences sont contre elle, il est vrai, mais on pourrait me faire le même reproche. Moi, un Juif, je suis devenu sinon l'ami du moins un collaborateur des nazis. Peu de personnes savent que je suis de la même origine que les victimes de Hitler mais elles me jugent avec la plus grande sévérité. J'ai largement ouvert ma fortune pour m'immiscer dans l'intimité de ces monstres, découvrir leurs plans, leurs intentions criminelles. Malheureusement, je ne peux apporter la preuve matérielle de ce que je sais. Je ne peux que donner des avertissements aux miens et aux nations étrangères. Je ne dois pas non plus trahir mon double jeu au risque d'être confondu par les Allemands.

— Je vous trouve bien indulgent pour cette fille. Elle aurait pu elle aussi jouer un double jeu, me mettre dans la confiance. Je ne l'aurais pas trahie.

— Depuis des années, elle agit dans la clandestinité, au milieu de dangers que vous ne pouvez imaginer. Mais il faut que je vous révèle une chose ; ces hommes, ces femmes et ces enfants que vous vouliez

aider à quitter le sol allemand, ce n'étaient pas des Juifs.

Ugo, assommé, ne réagit pas.

— Quelques comédiens sans emploi recrutés par Stackering pour tenir ce rôle. Avec leurs enfants.

— Avec la complicité de Myriam ! s'exclama Cardone d'une voix douloureuse. C'est encore plus impardonnable.

Tout en parlant Bruckner surveillait les travaux dirigés par Stackering.

— L'échafaudage est en place et ils vont rechercher l'ouverture qui donnera accès au trésor.

— Mais qui a renseigné Stackering sur l'emplacement de cette fortune ?

— Les écrits de Barancoli, ceux que son secrétaire, le jeune abbé, a dérobés après sa mort violente. J'avais fait don à Barancoli de cet or et de ces bijoux pour lui permettre d'alimenter une caisse noire destinée à lutter contre Mussolini. Il devait créer des réseaux pour cacher les proscrits, des filières pour qu'ils se réfugient à l'étranger.

— Vous m'avez dit que les trente et quelques personnes arrêtées sur mon cargo n'étaient que des comédiens ? Donc Myriam n'avait aucune raison d'obéir à Stackering, le chantage n'existait plus.

— Son père, sa mère et son frère sont enfermés dans le camp de concentration de Dachau en tant que Juifs bien sûr, mais surtout en tant qu'ennemis du nouveau pouvoir hitlérien. Stackering lui a promis de les faire libérer s'il retrouvait Luigi et le trésor.

— Si nous nous débarrassons de l'Obersturmführer, tout espoir de les sortir de ce camp sera perdu...

— Nous approchons du moment critique où ces Chemises Brunes vont se trouver sous une véritable cataracte d'or et de pierreries.

CHAPITRE XXXI

D'abord, elle s'était installée dans l'une des Mercedes mais, gênée par les trépidations de celle-ci, le moteur tournant pour alimenter en électricité les projecteurs de la crypte et des catacombes, elle avait marché en direction de l'esplanade. Les SS qui, à l'extérieur de l'abbaye, surveillaient la région la laissaient aller à sa guise. Leur chef avait donné des ordres et la jeune femme se sentait humiliée par cette indulgence dédaigneuse de Stackering qui la considérait comme quantité négligeable, comme une personne n'offrant plus aucun intérêt. Il avait obtenu ce qu'il désirait. Le fils du Juif Errant venait d'être amené dans l'abbaye par d'autres Allemands qui l'avaient enlevé en France, transporté par avion jusqu'à une ville voisine, et maintenant, le SS allait s'emparer du trésor de Mercantori. Le paysage serein, agreste qui s'offrait à sa vue la laissait indifférente et même rongait son moral. Alors que tout autour d'elle la nature resplendissait dans un printemps triomphant, elle restait plongée dans la plus grande des anxiétés, se demandant si l'Obersturmführer tiendrait parole, ferait libérer les siens, ses parents, son frère de ce camp horrible de Dachau. Le peu qu'elle avait appris sur cet endroit l'avait pétrifiée. Certaines personnes anti-nazies enfermées là-bas depuis quelques années, depuis l'accession au pouvoir d'Hitler, avaient été libérées après l'intervention de la Croix-Rouge internationale et de plusieurs pays. Malgré la surveillance dont elles étaient l'objet, et enfreignant la défense qui leur avait été faite de relater les conditions de leur séjour, elles avaient réussi à faire parvenir à des amis un texte décrivant le camp. Celui-ci avait été reproduit sous forme de tracts et répandu dans les milieux intellectuels allemands. Les conditions inhumaines de ces travaux forcés risquaient de conduire très vite ses parents à la mort. Son frère ne résisterait pas mieux car, durant son adolescence, il avait dû séjourner dans un sanatorium.

Là-bas, des paysans labouraient un champ et ne se doutaient pas que, dans l'abbaye maudite qu'ils évitaient soigneusement, des Allemands se livraient au pillage.

Il était peut-être absurde de compter sur la parole d'un être comme Stackering, et même sur celle d'un nazi. Ces gens-là ne respectaient que le serment fait à Hitler, tout le reste n'ayant aucune valeur. La morale traditionnelle, les valeurs humanitaires n'appartenaient plus à

leur comportement. Elle aurait voulu s'efforcer de croire que ses parents pouvaient encore être sauvés ainsi que son frère, mais n'allait-elle pas regretter d'avoir ce jour-même refusé de voir la réalité en face ?

Elle se répétait qu'elle bénéficiait de circonstances exceptionnelles. Les Chemises Brunes ne la surveillaient pas. Elle pouvait en profiter pour retourner dans l'abbaye et intervenir afin de permettre à Luigi Spaggio et à Ugo Cardone de s'enfuir. Ce dernier devait la haïr de l'avoir trompé durant des semaines. Comment accepterait-il de croire qu'elle l'aimait assez pour faire l'amour avec lui sans arrière-pensée ? Lui n'y voyait certainement qu'une mascarade destinée à endormir sa méfiance, à satisfaire son orgueil de mâle. Il devait la traiter de putain, imaginer qu'elle usait largement de sa beauté et de sa séduction naturelle, que ses caresses les plus audacieuses n'avaient pour but que d'obéir aux instructions de Stackering.

Ne pouvant supporter cette idée, elle venait de planter ses ongles dans la pierre moussue d'un fragment de la balustrade qui, autrefois, ceinturait l'esplanade au-dessus du vide. Elle retenait des sanglots nerveux, des cris de supplication.

Une voix rude la fit sursauter et elle se retourna, effrayée. Une des Chemises Brunes lui tendait une bouteille d'asti au goulot de laquelle elle venait de boire.

— Si vous voulez, nous pourrions aller la finir un peu plus loin, là-bas dans le petit bois de pins.

Elle ne fut même pas choquée par cette proposition à peine voilée. Ils la prenaient tous pour une fille dépravée, prête à suivre le premier venu.

Une rage folle faillit lui faire perdre la tête, écarter la bouteille d'un geste et frapper l'homme. Mais son regard accrocha l'énorme parabellum pendu dans un étui à sa ceinture.

— Que diront vos amis ?

— Oh, ils s'en moquent. Peut-être qu'ensuite vous pourriez vous montrer gentille avec eux.

S'efforçant de ne pas considérer cette proposition comme une gifle, elle esquissa un sourire. Elle inclina la tête, prit la bouteille, fit semblant de boire et se dirigea vers le petit bois de pins. Il fallait descendre quelques marches aux pierres branlantes, s'enfoncer dans

un sentier bordé de buissons. On ne pouvait plus l'apercevoir, désormais. Mais elle continua jusqu'au bois de pins et vida la bouteille qu'elle prit par le goulot.

L'homme la rejoignit peu après et elle lui indiqua le tapis d'aiguilles sous l'un des pins.

— Là. Enlevez ça.

Elle désignait sa culotte de cheval et il fit les yeux ronds. Elle souriait d'un air lascif et il finit par comprendre.

Elle-même ouvrit son corsage sur son soutien-gorge. Il n'hésita plus, dégrafa son vêtement, le baissa, découvrant son ventre obscène, et s'allongea sur les aiguilles de pins. Elle avança comme pour lui tendre la bouteille de la main gauche. Au dernier moment, comme il relevait la tête, elle prit le goulot dans la droite et l'abattit de toutes ses forces sur le front obtus de l'homme.

Elle allait recommencer, trouvant qu'elle n'avait pas frappé assez fort, mais l'homme retomba en arrière, les yeux révulsés. Effarée, devinant qu'elle l'avait tué, elle jeta la bouteille et se redressa pour s'enfuir. D'autant plus que ce ventre découvert exhibait une virilité encore dressée. Essayant de ne pas y porter son regard, elle chercha la ceinture au niveau des genoux et eut du mal à défaire l'étui du gros automatique pour s'emparer de l'arme.

Elle se mit à courir puis s'arrêta pour vérifier que le chargeur était garni. À bord du *Vesuvio*, Ugo lui avait montré le fonctionnement de quelques armes, au cas où ils seraient attaqués en pleine mer.

Rassurée sur la présence des balles, elle s'enfonça dans la garrigue, contourna l'abbaye. Pas question d'y accéder par la porte latérale, mais elle se souvenait d'une fenêtre au vitrail cassé qui constituerait une issue parfaite.

Elle dut escalader deux mètres de mur, puis jeta un regard inquiet mais il n'y avait personne dans la chapelle. Tous se trouvaient en dessous, non seulement dans la crypte mais surtout dans les catacombes, au milieu des ossements des Vaudois.

CHAPITRE XXXII

Stackering, debout sur l'échafaudage, les bras levés, tâtait le plafond rocheux des catacombes à la recherche du mécanisme secret qui ouvrirait la trappe. Il procédait minutieusement, sans impatience, tandis qu'en dessous de lui ses hommes levaient la tête oubliant toute prudence en cet instant de forte tension. Dans son coin, Luigi Spaggio essayait de se défaire de ses liens, mais il regardait lui aussi avec un vague sourire sur le visage.

Et d'un coup, il y eut comme un crissement aigu et une partie du plafond parut s'écrouler. Une trappe constituée de deux blocs de pierre venait de s'ouvrir, libérant, comme l'avait annoncé Bruckner, une cataracte d'or. Le SS disparut sous cette énorme trombe de pièces de toutes origines et d'objets précieux. Ses compagnons voulurent lui porter secours mais ils se gênaient les uns les autres pour escalader l'échafaudage. L'Obersturmführer hurla au début puis sa voix fut comme étouffée. La masse d'or que Bruckner évaluait à plusieurs tonnes vint à bout de sa résistance. Il plia les genoux, puis tomba la face contre les planches de la plateforme. Et, en quelques secondes, il avait disparu aux yeux des Chemises Brunes.

Myriam avait réussi à pénétrer dans la chapelle où ne se trouvait personne et était descendue jusque dans la crypte. Elle hésitait à poursuivre, rendue circonspecte par le silence religieux qui venait de s'établir d'un seul coup. Alors qu'elle s'enfonçait dans le sous-sol, elle avait surpris des murmures, des bruits de pas, des craquements d'ossements écrasés, mais il n'y avait même plus un soupir. Comme si brusquement tous ceux qui se trouvaient en bas étaient endormis ou morts.

Et puis un bruit énorme, exactement celui d'un torrent qui surgit soudain d'une montagne avec des mètres cubes de cailloux roulés, des arbres emportés, emplit les catacombes et monta jusqu'à elle avec une telle puissance qu'elle boucha ses oreilles, ne pouvant en supporter plus. Il y eut des cris mais lointains, à peine perceptibles, des mouvements, mais ce Niagara de sons s'amplifiait encore et elle descendit dans les profondeurs où une catastrophe horrible se déroulait.

Elle vit Spaggio ligoté, assis dans un coin, qui essayait de se libérer.

Elle se pencha et découvrit une grappe humaine qui essayait en vain d'escalader une estrade très surélevée. Elle vit surtout cette montagne d'or, de bijoux, de pierreries, d'objets précieux, des vases en vermeil, des assiettes, des gobelets, des coffrets qui débordaient de la plateforme et ruisselaient sur les Chemises Brunes qui s'obstinaient encore. Et dans le tronc de cône qui s'élevait jusqu'à la trappe de pierre, elle crut, durant une fraction de seconde, distinguer la silhouette de Stackering, mais elle pensa qu'elle avait mal vu. Pourtant, elle n'apercevait nulle part l'Obersturmführer.

Mais un autre prodige la paralysa sur les dernières marches. Alors que le flux de richesses ne tarissait pas, des ombres apparaissaient au fond, dans cette amorce de galerie où d'autres ossements recouvraient le sol. Ces ombres sortaient d'alvéoles creusées dans la roche et, épouvantée, elle découvrit qu'il s'agissait de momies, en fait de cadavres desséchés par les siècles et dont les squelettes étaient recouverts d'une sorte de cuir sombre qui épousait certaines protubérances osseuses, tout en formant parfois des plis, des draperies lugubres. Elle en compta trois puis quatre et puis d'autres arrivaient, marchant de façon saccadée comme des automates. Le cri que poussa une des Chemises Brunes fut perdu pour les autres. L'armée des momies approchait sans que rien ne parût pouvoir l'arrêter.

D'un coup, le flux du trésor cessa et, durant une minute, le silence revint en maître absolu ; mais, du fond de la galerie, les claquements des articulations mortes de l'étrange troupe se firent entendre. Les SS en oublièrent leur chef et regardèrent sans en croire leurs yeux. Ils flottèrent dans l'incertitude et l'irrationnel avant de dégainer leurs armes et de se mettre à tirer. Mais il ne servait à rien de trouer la peau tannée de ces êtres à hauteur de la poitrine. Il fallait viser les rotules, pour que les créatures surgies droit de l'enfer s'écroulent sur leurs genoux, mais même encore elles persistaient à se traîner.

Stackering, halluciné, les bras et les épaules cassés, réussit à surgir de ce fabuleux trésor, de cette montagne d'or :

— Ne reculez pas, continuez le combat !

De son poste d'observation Myriam vit alors s'ouvrir le fond de la galerie et reconnut la silhouette d'Ugo Cardone et celle de Bruckner. Sans essayer de comprendre, elle sauta dans la salle et voulut les rejoindre mais Stackering, malgré ses fractures, la visa de son arme :

— Sale Juive, hurla-t-il.

Elle ne songeait même pas au parabellum qu'elle tenait à la main.

Elle le fixait croyant sa dernière heure venue.

— Tu ne reverras jamais tes parents ni ton frère. Si tu as cru qu'un jour je les ferais sortir de Dachau, tu t'es trompée. Ils y mourront prochainement car ils ont été chargés des travaux les plus exténuants.

Alors, elle leva son bras armé. Elle savait depuis le début, depuis qu'il avait imaginé cette comédie pour obliger Ugo Cardone à l'aider, qu'il ne tiendrait jamais parole.

CHAPITRE XXXIII

Elle crut pouvoir tirer d'une seule main mais le lourd parabellum releva son canon et Stackering ricana. Lui la visa avec soin.

— Toi et tous les Juifs, périrez ainsi de notre main.

Depuis le fond de la galerie, Ugo assistait au drame. Il tira une rafale de mitraillette mais le SS restait protégé par toute une masse de pièces d'or qui lui faisaient comme un rempart d'une grande épaisseur. Alors il courut et dépassa les momies en train de marcher vers les SS. Ceux-ci reculaient, gagnés par un effroi métaphysique, certains que des hordes sataniques surgies de l'Enfer venaient les combattre. Depuis qu'ils se trouvaient dans ces catacombes, ils étaient profondément impressionnés par les lieux, ces ossements plusieurs fois centenaires. La cataracte d'or avait achevé de les halluciner.

Dans un élan irrésistible, Ugo sauta pour atteindre l'estrade d'un rétablissement acrobatique et cria en même temps pour détourner l'attention de l'Obersturmführer.

Ce dernier essaya de tourner la tête mais quelque chose était brisé dans sa nuque et il souffrait terriblement. Il savait qu'il allait mourir mais avant, il espérait se débarrasser de tous ces gens qui étaient ses ennemis.

— C'est vous, Cardone ?

L'espace d'une seconde, son attention avait été détournée et là-bas, Myriam en profita pour se cacher dans l'escalier en colimaçon. Le SS tira, mais en vain.

— Ne bougez plus, Stackering, ou je vous tue.

— Je ne mourrai pas tout de suite, hurla l'autre, tel un dément.

Et il tira dans la direction de Luigi Spaggio, vida son chargeur en totalité. Ugo se jeta sur lui, réunit ses mains autour de son cou et entendit ce dernier craquer terriblement.

À chaque impact de balle, le corps de Luigi Spaggio sursautait et même, il finit par rouler sur lui-même, puis il tressaillit lorsque le

dernier projectile le frappa dans le dos.

Bruckner arrivait à son tour, arrosant les Chemises Brunes de sa mitrailleuse, faisant un carnage. Ils finirent par sortir de leur terreur médusée et ripostèrent. Dans les catacombes, les fumées, les odeurs devenaient irrespirables et une brume grise se répandait assez rapidement.

Dans l'escalier, toujours à l'abri, Myriam assista à la mort de Luigi Spaggio sans pouvoir lui porter secours. C'est alors qu'elle entendit le bruit de bottes dans son dos. Les SS restés au-dehors accouraient à la rescousse. Avaient-ils découvert le corps du quatrième assommé à coups de bouteille d'asti ?

La jeune fille s'effaça dans un repli de l'escalier, et quand elle fut certaine que le premier Allemand arrivait, elle tira. Le corps bascula en avant et fit un grand soleil tout au long des marches abruptes. Le deuxième subit le même sort mais le troisième, prudent, commença d'arroser de sa mitrailleuse tout le reste de l'escalier.

C'est alors qu'elle cria en Allemand :

— Arrêtez, imbécile, vous êtes en train de tirer sur l'Obersturmführer Stackering.

L'homme tomba dans le panneau et cessa le tir. Il descendit comme un fou et elle l'abattit sans pitié.

Les momies venaient d'acculer les survivants des Chemises Brunes. Ils avaient tiré sur elles mais seules quatre ou cinq se trouvaient en train d'avancer sur leurs genoux, voire sur leurs os iliaques.

Ugo étranglait toujours Stackering, croyant qu'il avait tué Myriam qu'il ne voyait plus et Luigi Spaggio. D'un coup, les vertèbres cervicales cédèrent et la tête ne fut plus retenue que par la peau, les muscles et les viscères internes. Lorsqu'il la lâcha avec dégoût, elle bascula sur la poitrine du SS, complètement détachée du tronc.

— Myriam ! hurla-t-il fou de douleur.

CHAPITRE XXXIV

Stackering et les Allemands avaient tous été exterminés, et, dans la fumée de plus en plus épaisse, Ugo cherchait à repérer Myriam. Elle sortit de l'ombre de l'escalier, le visage grave et inquiet.

— Ah ! fit-il, tu n'as rien ?

Elle secoua la tête. Bruckner s'approcha, souriant. Là-bas, les momies retournaient dans leurs alvéoles, emportant celles qui ne pouvaient plus marcher.

— Votre fils, murmura Myriam... Je suis désolée. J'ai voulu empêcher Stackering de le viser mais le poids de ce pistolet m'a surprise.

Bruckner sourit et se retourna :

— Luigi ?

Puis, indulgent :

— Il doit être un peu sonné. Il a bien reçu une dizaine de balles. Je me souviens que, durant la guerre de 1870, je m'étais engagé comme brancardier et ce sont quarante-trois éclats d'obus qui m'ont atteint. Il m'a bien fallu une heure pour m'en remettre.

— Vous voulez dire, fit Myriam, abasourdie, que Luigi et vous-même êtes vraiment... ?

— Immortels ? Je ne sais pas, mais dotés d'une certaine longévité, sûrement. Mais j'ignore si elle durera encore longtemps.

Il regarda l'énorme tas de richesses répandu dans les catacombes :

— Il va falloir récupérer tout ça. Maintenant que le cardinal Barancoli est mort, cet or servira néanmoins à lutter contre le fascisme italien, contre tous les fascismes.

Myriam restait immobile, affreusement triste. Mercantori s'en rendit compte :

— Vous vous désespérez pour vos parents, votre frère ? Je m'en

suis occupé et ils ne sont plus à Dachau mais quelque part en Allemagne, non loin de la frontière suisse qu'ils franchiront quand ils seront rétablis. Votre frère s'y trouve déjà. Vous savez, je n'ai aucun mérite. Avec de l'or par poignées, on finit par amollir les consciences les plus fanatiques. Si vous le voulez bien, nous allons retourner dans ma résidence. J'enverrai du monde pour récupérer tout cela...

Il désignait le trésor.

— Et faire disparaître les Mercedes et toutes les traces suspectes.

FIN

Cet ouvrage a été composé par euronumérique à 92120 Montrouge, France et achevé d'imprimer en août 1995 sur les presses de Cox & Wyman Ltd. à Reading (Berkshire)

Dépôt légal : septembre 1995

Imprimé en Angleterre